00101730

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

101730

TOME SECOND.

vol 2

J. M. Moreau le J.ne del. 1774. N. de Launay sculp.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME SECOND.

Contenant les trois premieres Parties de *Julie* ou la *Nouvelle Héloïse*.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

1782

God
Fo 840.8
R04/Col
101730
00101730

LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe: Conobill' io ch' a pianger qui rimasi.

PETRARQ.

TRAD. Le monde la posséda sans la connoître, & moi je l'ai connue, je reste ici-bas à la pleurer.

PREFACE.

IL faut des ſpectacles dans les grandes villes, & des Romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces Lettres. Que n'ai-je vécu dans un ſiecle où je duſſe les jetter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'Editeur, j'ai travaillé moi-même à ce Livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correſpondance entiere eſt-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'eſt ſurement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les Livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le Livre eſt mauvais, j'en ſuis plus obligé de le reconnoître : je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été pluſieurs fois dans le pays des deux Amans, je

n'y ai jamais ouï parler du Baron d'Etange ni de ſa fille, ni de M. d'Orbe, ni de Milord Edouard Bomſton, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groſſierement altérée en pluſieurs endroits, ſoit pour mieux donner le change au Lecteur; ſoit qu'en effet l'Auteur n'en ſçût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce Livre n'eſt point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de Lecteurs. Le ſtyle rebutera les gens de goût, la matiere allarmera les gens ſéveres, tous les ſentimens feront hors de la nature pour ceux qui ne croyent pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philoſophes : il doit choquer les femmes galantes, & ſcandaliſer les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi ſeul : mais à coup ſûr il ne plaira médiocrement à perſonne.

Quiconque veut ſe réſoudre à lire ces Lettres, doit s'armer de patience ſur les fautes de langue, ſur le ſtyle emphatique & plat, ſur les penſées communes rendues en termes empoulés; il doit

ſe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne ſont pas des françois, des beaux-eſprits, des académiciens, des philoſophes, mais des provinciaux, des étrangers, des ſolitaires, de jeunes gens, preſque des enfans, qui dans leurs imaginations romaneſques prennent pour de la philoſophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrois-je de dire ce que je penſe? Ce Recueil avec ſon gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philoſophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conſervé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'eſt autre choſe. Jamais fille chaſte n'a lu de Romans; & j'ai mis à celui-ci un titre aſſez décidé, pour qu'en l'ouvrant on ſçût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en oſera lire une ſeule page, eſt une fille perdue: mais qu'elle n'impute point ſa perte à ce Livre; le mal étoit fait d'avance. Puiſqu'elle a commencé, qu'elle acheve de lire: elle n'a plus rien à riſquer.

Qu'un homme auſtere en parcourant ce Recueil ſe rebute aux premieres parties, jette le Livre

avec colere, & s'indigne contre l'Editeur ; je ne me plaindrai point de ſon injuſtice ; à ſa place, j'en aurois pu faire autant. Que ſi, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'oſoit blâmer de l'avoir publié ; qu'il le diſe, s'il veut, à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me le dire ; je ſens que je ne pourrois de ma vie eſtimer cet homme là.

AVERTISSEMENT

Sur la Préface suivante.

La forme & la longueur de ce Dialogue, ou Entretien supposé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du Recueil des premieres Editions; je le donne à celle-ci tout entier; dans l'espoir qu'on y trouvera quelques vues utiles sur l'objet de ces sortes d'Ecrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait son effet avant d'en discuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.

SECONDE PREFACE
DE LA
NOUVELLE HELOISE.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends : vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de gens; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

R. Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point : ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela?

N. Préciſément.

R. Ainſi, j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, comme je ne puis ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis : ma Julie.......

N. Oh! ſi elle avoit exiſté!

R. Hé bien?

N. Mais ſurement ce n'eſt qu'une fiction.

R. Suppoſez.

N. En ce cas, je ne connois rien de ſi mauſſade; ces Lettres ne ſont point des Lettres; ce Roman n'eſt point un Roman; les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

R. J'en ſuis fâché pour celui-ci.

N. Conſolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature.

R. Je pourrois..... Non, je vois le détour que prend votre curioſité. Pourquoi décidez-vous ainſi? Savez-vous juſqu'où les hommes different les uns des autres? Combien les caracteres ſont oppoſés? Combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les tems, les lieux, les âges? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire: Voilà juſqu'où l'homme peut aller, & pas au-delà?

N. Avec ce beau raiſonnement les monſtres inouis,

inouis, les Géans, les Pygmées, les chimeres de toute espece ; tout pourroit être admis spécifiquement dans la Nature : tout seroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun ? Je le répete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoise ?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme ?

R. Ni traits, ni taille ? Etes-vous juste ? Point de gens parfaits : voilà la chimere. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence ; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux

difcours ; un vieux Gentilhomme entêté de fa nobleffe, facrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux & brave, toujours paffionné par fageffe, toujours raifonnant fans raifon . . . . .

N. Un mari débonnaire & hofpitalier empreffé d'établir dans fa maifon l'ancien amant de fa femme...

R. Je vous renvoye à l'infcription de l'Eftampe (*).

N. *Les belles ames ?* . . . . . Le beau mot !

R. O Philofophie ! combien tu prends de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

N. L'efprit romanefque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies ? . . . Qu'en dites-vous ? . . . & cette converfion fubite au Temple ? . . . la Grace, fans doute ? . . . . .

R. Monfieur . . . .

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchifme à fes enfans ; qui meurt fans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un Pafteur, & convertit un Athée... Oh ! . . . . . .

(*) Voyez la feptieme Eftampe.

R. Monſieur.......

N. Quant à l'intérêt, il eſt pour tout le monde, il eſt nul. Pas une mauvaiſe action ; pas un méchant homme qui faſſe craindre pour les bons. Des événemens ſi naturels, ſi ſimples qu'ils le ſont trop ; rien d'inopiné ; point de coup de Théâtre. Tout eſt prévu long-tems d'avance ; tout arrive comme il eſt prévu. Eſt-ce la peine de tenir regiſtre de ce que chacun peut voir tous les jours dans ſa maiſon, ou dans celle de ſon voiſin ?

R. C'eſt-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en eſt point un ; vous l'avez dit vous-même. C'eſt un Recueil de Lettres.......

N. Qui ne ſont point des Lettres ; je crois l'avoir dit auſſi. Quel ſtyle épiſtolaire ! Qu'il eſt guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphaſe pour ne dire que des choſes communes ! Quels grands mots pour de petits raiſonnemens ! Rarement du ſens, de la juſteſſe ; jamais ni fineſſe,

ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, & des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages sont dans la Nature, avouez que leur style est peu naturel?

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainsi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil; & n'est-ce pas mon jugement que vous demandez?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous replique. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce souhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les Livres que comme ils veulent s'y montrer?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint tels qu'ils sont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint; pas un caractere assez bien marqué; nulle

obſervation ſolide ; aucune connoiſſance du monde. Qu'apprend-on dans la petite ſphère de deux ou trois Amans ou amis toujours occupés d'eux ſeuls ?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes ſociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement eſt ſévere ; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injuſtice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres ; moins pour excuſer les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la ſource.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir que dans le commerce du monde ; les paſſions autrement modifiées ont auſſi d'autres expreſſions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, ſe mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les diſcours des Solitaires. S'enſuit-il de-là que leur langage ſoit fort énergique ? Point du tout ; il n'eſt qu'extraordinaire. Ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premierement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les

autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes Villes; l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'eſt-à-dire que la foibleſſe du langage prouve la force du ſentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un Auteur dans ſon cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, ſa plume va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur

n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être ; mais d'une agitation paſſagere & ſeche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'Amour a réellement dictée ; une lettre d'un amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire ; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable ; on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes ; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie ; on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés & les mépriſent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere eſpece de

lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite; son éloquence est dans son désordre; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait; elle en fait alors son idole; elle le place dans le Ciel; & comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires? N'élevera-t-il pas son style? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité? Que parlez-vous de

lettres, de ſtyle épiſtolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il eſt bien queſtion de cela! ce ne ſont plus des lettres que l'on écrit, ce ſont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non: voyez l'hiver ſur ma tête. Il eſt un âge pour l'expérience; un autre pour le ſouvenir. Le ſentiment s'éteint à la fin; mais l'ame ſenſible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les liſez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui ſe pique d'écrire, elles ſont déteſtables. Mais prenez-les pour ce qu'elles ſont, & jugez-les dans leur eſpece. Deux ou trois jeunes gens ſimples, mais ſenſibles, s'entretiennent entre eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne ſongent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils ſe connoiſſent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entre eux. Ils ſont enfans, penſeront-ils en hommes? Ils ſont étrangers, écriront-ils correctement? Ils ſont ſolitaires, connoîtront-ils le monde & la ſociété? Pleins du ſeul ſentiment

qui les occupe, ils ſont dans le délire, & penſent philoſopher. Voulez-vous qu'ils ſachent obſerver, juger, réfléchir? Ils ne ſavent rien de tout cela. Ils ſavent aimer; ils rapportent tout à leur paſſion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, eſt-elle moins amuſante que tout l'eſprit qu'ils pourroient étaler? Ils parlent de tout; ils ſe trompent ſur tout; ils ne font rien connoître qu'eux; mais en ſe faiſant connoître, ils ſe font aimer: leurs erreurs valent mieux que le ſavoir des Sages: leurs cœurs honnêtes portent par-tout, juſques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils ſe refuſent aux vérités décourageantes: ne trouvant nulle part ce qu'ils ſentent, ils ſe replient ſur eux-mêmes; ils ſe détachent du reſte de l'Univers; & créant entre eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un ſpectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'inſtruits, parler en Philoſophes, même en penſant

l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge : la chaste épouse, la femme sensée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhensible ; on diroit que ce sont deux Livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus ? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre : le mal scandalise avant que le bien puisse édifier ; enfin le Lecteur indigné se rebute & quitte le Livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je pense, au contraire, que la fin de ce Recueil seroit superflue aux Lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut

être utile. Ainsi, ceux qui n'acheveront pas le Livre, ne perdront rien, puisqu'il ne leur est pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue, que les remedes mal déguisés.

Cosi all' egro fanciul porgiamo asperſi
Di ſoave licor gl'orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore; ils suceront les bords du vase, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens ſont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéreſſent pas tout d'un coup; mais peu à peu elles attachent; on ne peut ni les prendre, ni les quitter. La grace & la félicité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence; le ſentiment y eſt; il ſe communique au cœur par degrés, &, lui ſeul à la fin, ſupplée à tout. C'eſt une longue romance, dont les couplets pris à part, n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant: dites-moi ſi vous ſentez la même choſe.

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'Auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut les goûter; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier

ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, ſeroit qu'on prît votre petit bonhomme pour un Celadon, votre Edouard pour un Don Quichotte, vos Caillettes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent gueres : il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre. En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premierement parce que la multitude des Livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les Livres choiſis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils ſoutiennent les maximes du monde, ils ſont ſuperflus; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux

qui les lisent liés aux vices de la société, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa premiere situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet essai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des Livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes Villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les Livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi-bien que du grand monde, force de recourir aux Livres amusans, seule ressource

de qui vit ſeul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de Romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les Campagnes que dans les Villes, & ils y font beaucoup plus d'impreſſion : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces Livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblant faits au contraire que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable ; les gens du bel air, les femmes à la mode, les Grands, les Militaires ; voilà les Acteurs de tous vos Romans. Le rafinement du goût des Villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne ; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fauſſes vertus ternit l'éclat des véritables ; le manege des procédés eſt ſubſtitué aux devoirs réels ; les beaux diſcours font dédaigner les belles actions, & la ſimplicité des bonnes mœurs, paſſe pour groſſiereté.

Quel effet produiront de pareils tableaux ſur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchiſe

franchiſe avec laquelle il reçoit ſes hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans ſon canton ? Sur ſa femme, qui apprend que les ſoins d'une mere de famille ſont au-deſſous des Dames de ſon rang ? Sur ſa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la Ville font dédaigner l'honnête & ruſtique voiſin qu'elle eût épouſé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, ſe dégoûtent de leur Village, abandonnent leur vieux château, qui, bientôt devient maſure, & vont dans la Capitale, où, le pere avec ſa Croix de S. Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient Valet, ou Chevalier d'induſtrie ; la mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs, & ſouvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de miſere & déshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philoſophes ne ceſſent de crier que, pour remplir ſes devoirs de citoyen, pour ſervir ſes ſemblables, il faut habiter les grandes Villes ; ſelon eux fuir Paris, c'eſt haïr le genre humain ; le peuple de la campagne eſt nul à leurs yeux ; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des penſions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les pieces de Théâtre, tout tire ſur les Provinciaux ; tout tourne en dériſion la ſimplicité des mœurs ruſtiques ; tout prêche les manieres & les plaiſirs du grand monde : c'eſt une honte de ne les pas connoître ; c'eſt un malheur de ne les pas goûter. Qui ſait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaiſirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainſi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, laiſſant tout le reſte en friche & déſert : ainſi, pour faire briller les Capitales, ſe dépeuplent les Nations ; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine. Il importe au bonheur des hommes, qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoiſonnées. C'eſt le métier des Prédicateurs de nous crier : *Soyez bons & ſages*, ſans beaucoup s'inquiéter du ſuccès de leurs diſcours ; le citoyen qui s'en inquiete ne doit point nous crier ſottement : *Soyez bons* ; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles ; & je vous ai si bien suivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs Auteurs se proposent ; éloigner toutes les choses d'institution ; ramener tout à la Nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & simple ; les guérir des fantaisies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaisirs ; leur faire aimer la solitude & la paix ; les tenir à quelques distances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entasser dans les Villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Pasteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illustres Paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philosophant sur la Nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les Livres ; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique & l'agriculture ont

des plaiſirs qu'ils ne ſavent pas connoître ; que ces plaiſirs ſont moins inſipides, moins groſſiers qu'ils ne penſent ; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicateſſe ; qu'un homme de mérite qui voudroit ſe retirer à la campagne avec ſa famille, & devenir lui-même ſon propre fermier, y pourroit couler une vie auſſi douce qu'au milieu des amuſemens des Villes ; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, auſſi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites maîtreſſes ; qu'enfin les plus doux ſentimens du cœur y peuvent animer une ſociété plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la gaieté qu'on n'y connoit plus ? Eſt-ce bien cela ?

R. C'eſt cela même. A quoi j'ajouterai ſeulement une réflexion. L'on ſe plaint que les Romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant ſans ceſſe à ceux qui les liſent, les prétendus charmes d'un état qui n'eſt pas le leur, ils les ſéduiſent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre

celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir; que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés; ils doivent les montrer fausses & méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres un Roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un Livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chute, ni s'apprêter à tomber plus fierement. Il me reste une seule diffi-

culté. Les Provinciaux, vous le ſavez, ne liſent que ſur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un Livre deſtiné pour les Solitaires, eſt d'abord jugé par les gens du monde ; ſi ceux-ci le rebutent, les autres ne le liſent point. Répondez.

R. La réponſe eſt facile. Vous parlez des beaux eſprits de Province ; & moi je parle des vrais Campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne ſavent pas que vous exiſtez. Les Livres qui tombent à Paris, font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je perſiſte. Quand on aſpire à la gloire, il faut ſe faire lire à Paris ; quand on veut être utile, il faut ſe faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens paſſent leur vie dans des Campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils ſe regardent comme exilés par

une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils employent la soirée à lire au coin de leur feu les Livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossiere, ils ne se piquent ni de littérature, ni de bel esprit ; ils lisent pour se désennuyer & non pour s'instruire ; les Livres de morale & de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage ; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos Romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un désert affreux, & pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hazard, ce Livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs, & que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce Recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs

travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modele? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux; ils reprendront le goût des plaisirs de la Nature: ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions; mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en Paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les meres de famille.... *Mais les filles*; n'en dites-vous rien?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de

Livres

Livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré ſon titre, ne ſe plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à riſquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous juſtifiés.

R. Oui, s'ils le font par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

R. Je ſuis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une regle pour juger les Livres ; ſi vous la trouvez bonne, ſervez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la Jeuneſſe. Je ne connois point de projet plus inſenſé. C'eſt commencer par mettre le feu à la maiſon pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers ſon objet la morale de ces ſortes d'ouvrages, on adreſſe toujours cette morale aux jeunes filles (*), ſans fon-

(*) Ceci ne regarde que les modernes Romans Anglois.

ger que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général, leur conduite est réguliere, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes séveres : c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime est compté pour rien (*).

R. A l'envisager par ses suites on n'en jugeroit pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes ; la cause de leur désordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

(*) *Talis est via mulieris adulteræ quæ comedit, & tergens os suum dicit : non sum operata malum.* Proverb. XXX. 20.

Depuis que tous les ſentimens de la Nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'inique deſpotiſme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent par un déſordre dont elles font gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal : remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres & meres. Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des Livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Aſſurément la vôtre n'eſt pas ſervile; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe?

R. Du mal! A qui? Dans des tems d'épidé-

mie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces Lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur Livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une excellente Prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons (*).

R. Vous êtes preſſant; il faut me taire : je ne ſuis ni aſſez fou, ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévere Cenſeur des ſpectacles, les ſituations vives & les ſenti-

(*) Voyez la Lettre de M. d'Alembert ſur les ſpectacles, p. 81, premiere édition.

mens passionnés dont tout ce Recueil est rempli? Montrez-moi une scene de Théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bosquet de Clarens (*) & du cabinet de toilette? Relisez la Lettre sur les spectacles; relisez ce Recueil..... Soyez conséquent, ou quittez vos principes..... Que voulez-vous qu'on pense?

R. Je veux, Monsieur, qu'un Critique soit conséquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer; relisez aussi la Préface de Narcisse, vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier: mais vous......

N. Je me rappelle deux passages (**)..... Vous estimez peu vos contemporains.

R. Monsieur, je suis aussi leur contemporain!

(*) On prononce *Claran*.

(**) Préface de Narcisse, pag. 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, pag. 223, 224. prem. Edit.

O ! que ne ſuis-je né dans un ſiecle où je duſſe jetter ce Recueil au feu !

N. Vous outrez, à votre ordinaire ; mais juſqu'à certain point, vos maximes ſont aſſez juſtes. Par exemple, ſi votre Héloïſe eût été toujours ſage, elle inſtruiroit beaucoup moins ; car à qui ſerviroit-elle de modele ? C'eſt dans les ſiecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela diſpenſe de les pratiquer ; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oiſive, un reſte de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaiſſez un peu vos modeles, ſi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point ſouillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions : mais n'importe ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer enſuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inſpirer l'amour

aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi & ramener toute cette petite morale que la Philosophie à proscrite. Quoi que vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange mal-adresse que d'être indulgent pour des filles, qui ne doivent point vous lire, & févere pour les femmes qui vous jugeront! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous : vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un Livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monsieur? Un honnête homme se cache-t-il quand il parle en Public? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître? Je suis l'Editeur de ce Livre, & je m'y nommerai comme Editeur.*

N. Vous vous y nommerez? Vous?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom?

R. Oui, Monſieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jaques ROUSSEAU*, en toutes lettres?

R. *Jean Jaques Rouſſeau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y penſez pas! Que dira-t-on de vous?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce Recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le Livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

N. Etes-vous content de cette réponſe?

R. Oui, dans des tems où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous?

R. La Nature les fit, vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un Livre d'amour on lira ces mots : *Par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve* !

R. *Citoyen de Geneve* ? Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, & vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un Livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher ; mais si vous en faites la sottise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela, du moins, sera dans votre caractere. Mais à propos mettrez-vous aussi votre devise à ce Livre ?

R. Mon Libraire m'a déjà fait cette plaisanterie, & je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise à ce Livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraie moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que

je ſongeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfere la vérité à ſa gloire, peut eſpérer de la préférer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent; je doute que cela ſoit poſſible à l'homme; mais ce qui lui eſt poſſible eſt d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande ſi vous êtes l'Auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma queſtion?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menſonge.

N. Mais vous refuſez auſſi de dire la vérité?

R. C'eſt encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût ſe trompent-ils ſur la plume

des Auteurs ? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre ?

N. Je la résoudrois bien pour quelques Lettres ; elles sont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La Nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse, change souvent d'apparence, & souvent l'art se décele en voulant être plus naturel qu'elle : c'est le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce Recueil est plein de choses d'une mal-adresse que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où est l'homme capable de mieux faire, qui pourroit se résoudre à faire si mal ? Où est celui qui auroit laissé la choquante proposition que ce fou d'Edouard fait à Julie ? Où est celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme, qui, voulant toujours mourir, a soin d'en avertir tout le monde, & finit par se porter toujours bien ? Où est celui qui n'eût pas commencé par se dire : il faut marquer avec soin les caracteres ; il faut exactement

varier les ſtyles ? Infailliblement, avec ce projet, il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe; tout ce qui l'approche doit lui reſſembler; tout doit devenir Julie autour d'elle; tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or, c'eſt-là qu'eſt le ſceau de la vérité; c'eſt-là qu'un œil attentif cherche & retrouve la Nature.

R. Hé bien! vous concluez donc ?

N. Je ne conclus pas; je doute, & je ne ſaurois vous dire, combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais

livre : mais dites que ces deux femmes ont exiſté, & je relis ce Recueil tous les ans, juſqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles aient exiſté? Vous les chercheriez en vain ſur la terre. Elles ne ſont plus.

N. Elles ne ſont plus? Elles furent donc?

R. Cette concluſion eſt conditionnelle : ſi elles furent, elles ne ſont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites ſubtilités ſont plus déterminantes qu'embarraſſantes.

R. Elles ſont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe ſeule dit tout?

R. Je vois qu'elle ne dit rien ſur le fait en queſtion : car qui peut ſavoir ſi j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuſcrit, ou ſi c'eſt moi qui l'y ai miſe? Qui peut dire, ſi je ne ſuis point dans le

même doute où vous êtes ? Si tout cet air de myſtere n'eſt pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance ſur ce que vous voulez ſavoir ?

N. Mais enfin, vous connoiſſez les lieux ? Vous avez été à Vevai ; dans le pays de Vaud ?

R. Pluſieurs fois ; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de ſa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y eſt pas même connu. J'ai été à Clarens : je n'y ai rien vu de ſemblable à la maiſon décrite dans ces Lettres. J'y ai paſſé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeſte, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui reſſemblât, que je ſache. Enfin, autant que je puis me rappeller la ſituation du pays, j'ai remarqué dans ces Lettres, des tranſpoſitions de lieux & des erreurs de topographie ; ſoit que l'Auteur n'en ſçût pas davantage ; ſoit qu'il voulût dépayſer ſes Lecteurs. C'eſt-là tout ce que vous apprendrez de moi ſur ce point, & ſoyez ſûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refuſé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette conversation pour toute Préface : les éclaircissemens nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste, ces sortes d'apologies ne réussissent gueres.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage ; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponses. Cela sera plus modeste, & fera un meilleur effet.

R. Cela sera-t-il aussi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non, je vous tendois un piége. Laissez les choses comme elles sont.

FIN.

LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

A JULIE.

Il faut vous fuir, Mademoiselle, je le sens bien ; j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il faloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer

le prix de ma témérité : j'eſpere que je ne m'oublierai jamais juſqu'à vous tenir des diſcours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au reſpect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naiſſance & à vos charmes. Si je ſouffre, j'ai du moins la conſolation de ſouffrir ſeul, & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, & je m'apperçois que ſans y ſonger vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, & que vous devez ignorer. Je ſais, il eſt vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'eſpoir; & je me ſerois efforcé de le prendre, ſi je pouvois accorder en cette occaſion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maiſon dont la maîtreſſe elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde? Comment fruſtrer cette tendre mere du plaiſir de ſurprendre un jour ſon époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce deſſein? Faut-il quitter impoliment ſans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le ſujet de ma retraite? Et cet aveu même ne l'offenſera-t-il pas de la part d'un homme dont la naiſſance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aſpirer à vous?

Je ne vois, Mademoiſelle, qu'un moyen de ſortir de l'embarras où je ſuis; c'eſt que la main qui m'y plonge m'en retire, que ma peine, ainſi que ma faute, me vienne de vous, & qu'au moins par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre préſence. Montrez ma lettre à vos parens;

faites-moi refuser votre porte; chassez-moi comme il vous plaira; je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser! moi, vous fuir! & pourquoi? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie; vos attraits avoient ébloui mes yeux; jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur; c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui; c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame; ce sont, en un mot, les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on puisse vous imaginer plus belle encore; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme; non, Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité secrete entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altere en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manieres uniformes de sentir & de voir, & pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens? Quelquefois nos yeux se rencontrent; quelques soupirs nous échappent en même-tems; quelques larmes furtives....... ô Julie! si cet accord venoit de plus loin..... si le Ciel nous avoit destinés..... toute la force humaine....... ah! pardon! je m'égare: j'ose

prendre mes vœux pour de l'eſpoir : l'ardeur de mes deſirs prête à leur objet la poſſibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit poſſible. Jugez ſi mes ſentimens ſont purs, par la ſorte de grace que je viens vous demander. Tariſſez, s'il ſe peut, la ſource du poiſon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raiſon, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y ſens naître : mais, par pitié, détournez de moi ces yeux ſi doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos geſtes ; trompez l'avide imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point ſans émotion : ſoyez, hélas ! une autre que vous-même, pour que mon cœur puiſſe revenir à lui.

Vous le dirai-je ſans détour ? Dans ces jeux que l'oiſiveté de la ſoirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réſerve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en falut peu que par pénitence vous ne me laiſſaſſiez prendre un baiſer : vous réſiſtâtes foiblement. Heureuſement je n'eus garde de m'obſtiner. Je ſentis à mon trouble croiſſant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah ! ſi du moins je l'euſſe pu ſavourer à mon gré, ce baiſer eût été mon dernier ſoupir, & je ſerois mort le plus heureux des hommes !

De grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un tressaillement me saisit; le jeu me donne la fievre ou plutôt le délire : je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout à coup de maintien; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il faloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux ames bien nées, peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & ses maux : si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire, & si vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.

LETTRE II.

A JULIE.

QUE je me suis abusé, Mademoiselle, dans ma premiere lettre ! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrace, & je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid & réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma priere en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir,

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capelli allor velati,
E l'amoroso sguardo in se raccolto. (*a*)

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus févere dans le particulier, & votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé, & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, si je n'eusse écrit la première, & je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il pour vous appaiser dire que je m'abusois moi-même? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous?.... Moi je prononcerois cet odieux parjure! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous régnez? Ah! que je sois malheureux, s'il faut l'être; pour avoir été téméraire je ne serai ni menteur ni lâche, & le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, & j'en attends les derniers effets, comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même; daignez au moins disposer de mon

(*a*) Et l'amour vous ayant rendue attentive, vous voilâtes vos blonds cheveux & recueillîtes en vous même vos doux regards. *METAST.*

fort; dites quelle eſt votre volonté. Quoique vous puiſſiez me preſcrire, je ne ſaurai qu'obéir. M'impoſez-vous un ſilence éternel? Je ſaurai me contraindre à le garder. Me banniſſez-vous de votre préſence? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir? Ah! ce ne ſera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne ſouſcrive, hors celui de ne vous plus aimer: encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit poſſible.

Cent fois le jour je ſuis tenté de me jetter à vos pieds, de les arroſer de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage; mes genoux tremblent & n'oſent fléchir; la parole expire ſur mes levres, & mon ame ne trouve aucune aſſurance contre la frayeur de vous irriter.

Eſt-il au monde un état plus affreux que le mien? Mon cœur ſent trop combien il eſt coupable & ne ſauroit ceſſer de l'être; le crime & le remords l'agitent de concert, & ſans ſavoir quel ſera mon deſtin, je flotte dans un doute inſupportable entre l'eſpoir de la clémence & la crainte du châtiment.

Mais non, je n'eſpere rien, je n'ai droit de rien eſpérer. La ſeule grace que j'attends de vous eſt de hâter mon ſupplice. Contentez une juſte vengeance. Eſt-ce être aſſez malheureux que de me voir réduit à la ſolliciter moi-même? Puniſſez-moi, vous le devez: mais ſi vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid & mécontent qui me met au déſeſpoir: quand on envoye un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

LETTRE

LETTRE III.

A JULIE.

NE vous impatientez pas, Mademoiselle; voici la derniere importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de tems; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible: mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations secretes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent sur moi; vos vives couleurs se fanent; une pâleur étrangere couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une tristesse mortelle vous accable; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devroit en naître ne peut me flatter; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour ſur moi, je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager, fera le deſtin de ma vie. C'eſt le progrès de votre triſteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre eſprit, toutes les graces de votre ancienne gaieté, n'euſſent produit un effet ſemblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, ſi vous pouviez voir quel embraſement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me cauſez. Ils ſont déſormais ſans remede, & je ſens avec déſeſpoir que le feu qui me conſume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut ſe rendre heureux peut au moins mériter de l'être, & je ſaurai vous forcer d'eſtimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponſe. Je ſuis jeune & peux mériter un jour la conſidération dont je ne ſuis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, & que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeul la peine du crime dont je ſuis ſeul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille & reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais ſoyez ſûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon cœur plein d'un ſi digne objet ne ſauroit plus s'avilir, qu'il partagera déſormais ſes uniques hommages entre vous & la vertu, & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET

DE JULIE.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceſſaire. Un cœur vertueux ſauroit ſe vaincre ou ſe taire, & deviendroit peut-être à craindre. Mais vous.... vous pouvez reſter.

RÉPONSE.

JE me ſuis tû long-tems, vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut ſe vaincre pour la vertu, l'on ne ſupporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

II. BILLET

DE JULIE.

NON, Monſieur; après ce que vous avez paru ſentir: après ce que vous m'avez oſé dire, un homme tel que vous avez feint d'être ne part point; il fait plus.

RÉPONSE.

JE n'ai rien feint, qu'une paſſion modérée, dans un cœur au déſeſpoir. Demain vous ſerez contente, & quoi que vous en puiſſiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

III. BILLET

DE JULIE.

INSENSÉ ! ſi mes jours te ſont chers, crains d'attenter aux tiens. Je ſuis obſédée, & ne puis ni vous parler ni vous écrire juſqu'à demain. Attendez.

LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal ſecret trop mal déguiſé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne ſortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache; il m'échappe, & l'honneur eſt perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole : eſt-il une mort plus cruelle que de ſurvivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un ſi pénible ſilence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reſte ! Entraînée par degrés dans les piéges d'un vil ſéducteur, je vois, ſans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'eſt bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends mépriſable, le pire de mes maux eſt d'être forcée à

te mépriser. Ah! malheureux! je t'estimois, & tu me déshonores! crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient chéres; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servi des soins que le Ciel a rejettés? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jetter aux pieds des auteurs de mes jours; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable: ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe: ils voudront appliquer des remedes ordinaires à un mal désespéré; ma mere est foible & sans autorité; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prieres des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entiere semble être ta complice; tous mes efforts sont vains, je

t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi? Comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa foiblesse? Ah! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne faloit pas faire; comment m'arrêterois-je aux autres? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir; je pouvois quelque tems déguiser ma honte, & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, & non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop, je sens trop où mene la premiere faute, & je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes; si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame; s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache? Non, je te connois bien; tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauve-garde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre; ame généreuse, ah! conserve-les tous deux, & du

moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu! suis-je assez humiliée? Je t'écris à genoux; je baigne mon papier de mes pleurs; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas, cependant, que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, & laisse-moi l'honnêteté: j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures! Tes desirs vaincus seront la source de ton bonheur, & les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du Ciel même.

Je crois, j'espere, qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espere encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé; je serai respectée ou guérie; voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

LETTRE V.

A JULIE.

PUISSANCES du Ciel! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens ſoutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu! force invincible de la voix de ce qu'on aime! bonheur, plaiſirs, tranſports, que vos traits ſont poignans! qui peut en ſoutenir l'atteinte? O comment ſuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur! comment expier les allarmes d'une craintive amante? Julie.... non! ma Julie à genoux! ma Julie verſer des pleurs!.... celle à qui l'univers devroit des hommages ſupplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas ſe déshonorer lui-même! ſi je pouvois m'indigner contre toi je le ferois, pour tes frayeurs qui nous aviliſſent! Juge mieux, beauté pure & céleſte, de la nature de ton empire! Eh! ſi j'adore les charmes de ta perſonne, n'eſt-ce pas ſur-tout pour l'empreinte de cette ame ſans tache qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enſeigne? Tu crains de céder à mes pourſuites? Mais quelles pourſuites peut redouter celle qui couvre de reſpect & d'honnêteté tous les ſentimens qu'elle inſpire? Eſt-il un homme aſſez vil ſur la terre pour oſer être téméraire avec toi?

Permets, permets que je ſavoure le bonheur inattendu d'être aimé.... aimé de celle.... trône du monde, combien

je te vois au-dessous de moi! Que je la relise mille fois cette lettre adorable, où ton amour & tes sentimens sont écrits en caracteres de feu; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien, dans une ame honnête, les passions les plus vives gardent encore le saint caractere de la vertu. Quel monstre, après avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuser de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-même? Non, chére amante, prends confiance en un ami fidele qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue, bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant, ta personne est désormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main sur tes chastes attraits, plus que du plus vil inceste; & tu n'es pas dans une sureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi....... l'amant de Julie auroit une ame abjecte! Non, quand je cesserai d'aimer la vertu je ne t'aimerai plus; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon respect: c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs? A quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte? Nous

ſommes jeunes tous deux, il eſt vrai; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des paſſions : mais l'honneur qui nous conduit eſt-il un guide trompeur? A-t-il beſoin d'une expérience ſuſpecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices? J'ignore ſi je m'abuſe; mais il me ſemble que les ſentimens droits ſont tous au fond de mon cœur. Je ne ſuis point un vil ſéducteur comme tu m'appelles dans ton déſeſpoir; mais un homme ſimple & ſenſible, qui montre aiſément ce qu'il ſent, & ne ſent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un ſeul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne ſais, non, je ne ſais pas même ſi l'amour que tu fais naître eſt compatible avec l'oubli de la vertu; & ſi tout autre qu'une ame honnête peut ſentir aſſez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en ſuis pénétré, plus mes ſentimens s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi? Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inſpires, & que tu ſais ſi bien purifier; crois qu'il ſuffit que je t'adore pour reſpecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais poſſéder! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ſes plaiſirs!

LETTRE VI.

de Julie a Claire.

Veux-tu, ma cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvreChaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivans? Tes regrets sont justes, & je les partage; mais doivent-ils être éternels? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, & m'aimoit parce que tu m'aimes; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je sais tout cela, ma chére, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous; qu'elle nous faisoit, sans nécessité, les confidences les plus indiscretes; qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manége des amans; & que pour nous garantir des piéges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit, au moins, de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses, & le Ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus long-tems. Souviens-toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le

meilleur des freres. La Chaillot t'eſt-elle plus chére? As-tu plus de raiſon de la regretter?

Reviens, ma chére, elle n'a plus beſoin de toi. Hélas! tandis que tu perds ton tems en regrets ſuperflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres? Comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta préſence auroit prévenus? O qu'il s'eſt paſſé de choſes depuis ton départ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'eſpere en être délivrée; mais je me vois, pour ainſi dire, à la diſcrétion d'autrui : c'eſt à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes ſoins étoient utiles à ta pauvre Bonne; j'euſſe été la premiere à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'eſt plus, c'eſt à ſa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois ſeule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoiſſance, ſans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins; mais c'eſt par habitude plus que par défiance. Ses ſociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors ſa place aſſez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de ſécurité, je ne puis me réſoudre à l'en avertir; je voudrois bien pourvoir à ma ſureté ſans perdre ſon eſtime, & c'eſt toi ſeule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens ſans tarder. J'ai regret aux

leçons que je prends ſans toi, & j'ai peur de devenir trop ſavante. Notre maître n'eſt pas ſeulement un homme de mérite; il eſt vertueux, & n'en eſt que plus à craindre. Je ſuis trop contente de lui pour l'être de moi. A ſon âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il eſt aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII.

RÉPONSE.

JE t'entends, & tu me fais trembler; non que je croie le danger auſſi preſſant que tu l'imagines. Ta crainte modere la mienne ſur le préſent, mais l'avenir m'épouvante; & ſi tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier ſoupir de ton cœur feroit le deſtin de ta vie! Ah, couſine! ſi jeune encore, faut-il voir déjà ton ſort s'accomplir! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus ſûres mains; mais nous ſommes trop inſtruites en ſortant des ſiennes pour nous laiſſer gouverner par d'autres, & pas aſſez pour nous gouverner nous-mêmes: elle ſeule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit expoſées. Elle nous a beaucoup appris; & nous avons, ce me ſemble, beaucoup penſé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit preſque dès le berceau,

nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art là.

Quand je dis *nous*, tu m'entends; c'est sur-tout de toi que je parle : car pour moi, la Bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Ais bon courage, cependant; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je sais que ton ame le fera; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chére, qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous : nous le sommes parce que nous voulons l'être; & quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus surement.

Cependant sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi; car si tu crains le danger, il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile; deux mots à ta mere, & tout est fini : mais je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre cousine!..... encore si la moindre lueur..... le Baron d'Etange consentir

à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune! L'espéres-tu?.... Qu'espéres-tu donc? Que veux-tu?.... Pauvre, pauvre cousine!.... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler; peut-être auroient-ils raison. Pour moi, qui ne suis pas une grande raisonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ses maximes, ses devoirs, ses vertus; que ce qui seroit prudence à d'autres, à moi seroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre sages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une Duégne de dix-huit ans!

Je ne suis pas, comme tu sais, loin de toi pour mon plaisir, & le printems n'est pas si agréable en campagne que tu penses; on y souffre à la fois le froid & le chaud; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut se chauffer dans la maison. Mon Pere, de son côté, ne laisse pas, au milieu de ses bâtimens, de s'appercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, & tu m'embrasseras, j'espere, dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiete est, que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures, dont

plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, cousine ? Pense que toutes ces heures là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille, je ne l'abandonnerai de mes jours; mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrete avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux tems. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille : à peine ai-je connu ma mere; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere, je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule; car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus surement.

LETTRE VIII. (1)

A JULIE.

QUELS sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ose desirer encore, quand il n'a plus rien à desirer; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer; non, mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez si foible êtes si forte à présent, & que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, sans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont disparu; il n'est plus question de dégoût ni d'abattement; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes; tous vos charmes se sont ranimés; la rose qui vient d'éclorre n'est pas plus fraîche que vous; les saillies ont recommencé; vous avez de l'esprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; & ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous

(1) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues, d'autres ont été supprimées, d'autres ont souffert des retranchemens; mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer à l'aide de ce qui reste.

me jurez un amour éternel d'un air auffi gai, que fi vous difiez la chofe du monde la plus plaifante.

Dites, dites, volage? Eft-ce là le caractere d'une paffion violente réduite à fe combattre elle-même; & fi vous aviez le moindre defir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indifcrete fanté que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié fi-tôt que vous n'étiez pas ainfi quand vous imploriez ma clémence? Julie, Julie! que cet amour fi vif eft devenu tranquille en peu de tems!

Mais ce qui m'offenfe plus encore, c'eft qu'après vous être remife à ma difcrétion, vous paroiffez vous en défier, & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en reftoit à craindre. Eft-ce ainfi que vous honorez ma retenue, & mon inviolable refpect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laiffé plus de liberté, à peine peut-on vous voir feule. Votre inféparable coufine ne vous quitte plus. Infenfiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonfpection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, & qu'elle vous plait maintenant.

Quel fera donc le prix d'un fi pur hommage fi votre eftime ne l'eft pas; & de quoi me fert l'abftinence éternelle &

volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde, ſi celle qui l'exige ne m'en fait aucun gré? Certes, je ſuis las de ſouffrir inutilement, & de me condamner aux plus dures privations ſans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embelliſſiez impunément tandis que vous me mépriſez! Faut-il qu'inceſſamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'oſe approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute eſpérance, ſans pouvoir au moins m'honorer d'un ſacrifice auſſi rigoureux? Non, puiſque vous ne vous fiez pas à ma foi, je ne veux plus la laiſſer vainement engagée; c'eſt une ſureté injuſte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions; vous êtes trop ingrate, ou je ſuis trop ſcrupuleux, & je ne veux plus refuſer de la fortune les occaſions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin, quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je ſens que j'ai pris une charge au-deſſus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même, je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépoſitaire, & dont la défenſe coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis ſérieuſement; comptez ſur vous, ou chaſſez-moi, c'eſt-à-dire, ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir ſi long-tems; je ſais que je le dois toujours; mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible. On mérite de ſuccomber quand on s'impoſe de ſi périlleux devoirs. Croyez-moi, chére & tendre Julie, croyez-en ce cœur ſenſible qui ne vit que pour vous; vous ſerez toujours reſpectée; mais je puis un

inſtant manquer de raiſon, & l'ivreſſe des ſens peut dicter un crime dont on auroit horreur de ſang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre eſpoir, j'ai vaincu deux mois, & vous me devez le prix de deux ſiecles de ſouffrances.

LETTRE IX.

DE JULIE.

J'ENTENDS; les plaiſirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un ſort agréable? Eſt-ce là votre morale?..... Eh! mon bon ami, vous vous laſſez bien vîte d'être généreux! Ne l'étiez-vous donc que par artifice? La ſinguliere marque d'attachement, que de vous plaindre de ma ſanté! Seroit-ce que vous eſpériez voir mon fol amour achever de la détruire, & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie? Ou bien, comptiez-vous de me reſpecter auſſi long-tems que je ferois peur, & de vous rétracter quand je deviendrois ſupportable? Je ne vois pas dans de pareils ſacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le ſoin que je prends de vous ſauver des combats pénibles avec vous-même, comme ſi vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en ſorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, & de ce que vous n'en avez pas aſſez. Penſez-y

mieux, & tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractere. Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat, vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ! Votre lettre même vous dément par son style enjoué, & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent ; passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

Je le sens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir, vous me trouvez à présent trop paisible ; de là, vous accusez mes sentimens d'inconstance, & mon cœur de caprice. Ah, mon ami ! ne le jugez-vous point trop séverement. Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez, peut-être, que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premieres atteintes du sentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me causer. J'ai été élevée dans des maximes si séveres, que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faisoit croire, qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche ; mon imagination troublée

confondoit le crime avec l'aveu de la paſſion; & j'avois une ſi affreuſe idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle, juſqu'au dernier. L'exceſſive défiance de moi-même augmenta mes allarmes; les combats de la modeſtie me parurent ceux de la chaſteté; je pris le tourment du ſilence pour l'emportement des deſirs. Je me crus perdue auſſi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il faloit parler ou vous perdre. Ainſi, ne pouvant plus déguiſer mes ſentimens, je tâchai d'exciter la généroſité des vôtres, & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéreſſant votre honneur à ma défenſe, me ménager des reſſources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois; je n'eus pas parlé que je me trouvai ſoulagée; vous n'eûtes pas répondu que je me ſentis tout-à-fait calme; & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a beſoin d'amour, mais que mes ſens n'ont aucun beſoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuſe découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaiſir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie; mon humeur & ma ſanté s'en reſſentent; à peine puis-je en concevoir un plus doux, & l'accord de l'amour & de l'innocence me ſemble être le paradis ſur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus; & quand je pris ſoin d'éviter la ſolitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi; car vos yeux & vos ſoupirs annonçoient plus de tranſports que de ſageſſe; & ſi vous euſſiez oublié l'arrêt que

vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah, mon ami! que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence: nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité; au sein des vrais plaisirs de l'amour, nous pouvons parler de la vertu sans rougir,

E v' è il piacer con l' onestade accanto. (a)

Je ne sais quel triste pressentiment s'éleve dans mon sein, & me crie que nous jouissons du seul tems heureux que le Ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre situation présente me paroit ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne sais si l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour, & tout changement est dangereux au nôtre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre & unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains desirs que suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu sais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance;

(a) Et le plaisir s'unit à l'honnêteté.

METAST.

employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paſſer à nous voir, & profitons d'un tems précieux, après lequel, peut-être, nous ſoupirerons un jour. Ah! puiſſe notre ſort, tel qu'il eſt, durer autant que notre vie! L'eſprit s'orne, la raiſon s'éclaire, l'ame ſe fortifie, le cœur jouit: que manque-t-il à notre bonheur?

LETTRE X.

A JULIE.

QUE vous avez raiſon, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! Toujours je crois connoître tous les tréſors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais aſſocia comme vous la tendreſſe à la vertu, & tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes? Je trouve je ne ſais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette ſageſſe qui me déſole; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'impoſez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chéres.

Je le ſens chaque jour davantage, le plus grand des biens eſt d'être aimé de vous; il n'y en á point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il faloit choiſir entre votre cœur & votre poſſeſſion même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un inſtant. Mais d'où viendroit cette amere alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le tems eſt précieux, dites-vous, ſachons

en

en jouir tel qu'il eſt, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paiſible cours. Eh ! qu'il paſſe & qu'il ſoit heureux ! Pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité ſuprême ? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer ? Ah ! ſi l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter triſtement les jours qu'on aura vécus ?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre ſituation préſente eſt inconteſtable ; je ſens que nous devons être heureux, & pourtant je ne le ſuis pas. La ſageſſe a beau parler par votre bouche, la voix de la nature eſt la plus forte. Le moyen de lui réſiſter quand elle s'accorde à la voix du cœur ! Hors vous ſeule, je ne vois rien dans ce ſéjour terreſtre qui ſoit digne d'occuper mon ame & mes ſens : non, ſans vous la nature n'eſt plus rien pour moi ; mais ſon empire eſt dans vos yeux, & c'eſt-là qu'elle eſt invincible.

Il n'en eſt pas ainſi de vous, céleſte Julie ; vous vous contentez de charmer nos ſens, & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il ſemble que des paſſions humaines ſoient au-deſſous d'une ame ſi ſublime, & comme vous avez la beauté des Anges, vous en avez la pureté. O pureté que je reſpecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaiſſer ou m'élever juſqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours ſur la terre, & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! ſoyez heureuſe aux dépens de mon repos ; jouiſſez de toutes vos vertus ; périſſe le vil mortel qui tentera jamais d'en ſouiller une. Soyez heureuſe, je tâcherai d'oublier

combien je ſuis à plaindre, & je tirerai de votre bonheur même la conſolation de mes maux. Oui, chére amante, il me ſemble que mon amour eſt auſſi parfait que ſon adorable objet; tous les deſirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame, je la vois ſi paiſible que je n'oſe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je ſuis tenté de vous dérober la moindre careſſe, ſi le danger de vous offenſer me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité ſi pure; dans le prix des biens où j'aſpire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime: c'eſt au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexpliquables contradictions dans les ſentimens que vous m'inſpirez! Je ſuis à la fois ſoumis & téméraire, impétueux & retenu, je ne ſaurois lever les yeux ſur vous ſans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur, avec l'amour, l'attrait touchant de l'innocence; c'eſt un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'oſe former des vœux extrêmes, ce n'eſt plus qu'en votre abſence; mes deſirs n'oſant aller juſqu'à vous s'adreſſent à votre image, & c'eſt ſur elle que je me venge du reſpect que je ſuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me conſume; le feu coule dans mes veines, rien ne ſauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le ſuis, j'en conviens; je ne me plains point de mon ſort; tel qu'il eſt je n'en changerois pas avec les Rois de la terre.

Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs; je voudrois vivre pour vous, & c'eſt vous qui m'ôtez la vie.

LETTRE XI.

DE JULIE.

MON ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre abſence m'eſt inſupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſſe.

Ainſi mon amour s'augmente avec le vôtre; car je connois à préſent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien diſtinguer en vous l'empire que le cœur a ſçu prendre, du délire d'une imagination échauffée, & je vois cent fois plus de paſſion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je ſais bien auſſi que votre état, tout gênant qu'il eſt, n'eſt pas ſans plaiſirs. Il eſt doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, & dont aucun n'eſt perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui ſait même ſi, connoiſſant ma ſenſibilité, vous n'employez pas pour me ſéduire une adreſſe mieux entendue? Mais non, je ſuis injuſte, & vous

n'êtes pas capable d'uſer d'artifice avec moi. Cependant, ſi je ſuis ſage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me ſens mille fois plus attendrie par vos reſpects que par vos tranſports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous diſe, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il ſent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'eſt qu'en dépit de la fortune, des parens & de nous-mêmes, nos deſtinées ſont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'enſemble. Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout ſenti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, ſi j'applique mal vos leçons de phyſique.) Le ſort pourra bien nous ſéparer, mais non pas nous déſunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaiſirs & les mêmes peines; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous ſentirons les mêmes choſes aux deux extrêmités du monde.

Défaites-vous donc de l'eſpoir, ſi vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur excluſif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'eſpérez pas pouvoir être heureux ſi j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil ſatisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoiſſez. Un amour ſi tendre & ſi vrai doit ſavoir commander aux deſirs; vous en avez trop fait pour achever ſans vous perdre, &

J. M. Moreau le J.ne inv. del. N. Le Mire sculp.

ne pouvez plus combler mon malheur ſans faire le vôtre. Je voudrois que vous puſſiez ſentir combien il eſt important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du ſoin de notre deſtin commun. Doutez-vous que vous ne me ſoyez auſſi cher que moi-même ; & penſez-vous qu'il pût exiſter pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raiſon pour les conduire. J'avoue que je ſuis la plus jeune ; mais n'avez-vous jamais remarqué que ſi la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier âge chargées d'un ſi dangereux dépôt, que le ſoin de le conſerver nous éveille bientôt le jugement, & c'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre ſituation, plus je trouve que la raiſon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à ſa douce voix, & laiſſez-vous conduire, hélas ! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne ſais, mon ami, ſi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & ſi vous partagerez, en liſant cette Lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne ſais ſi nous pourrons jamais nous accorder ſur la maniere de voir comme ſur celle de ſentir ; mais je ſais bien que l'avis de celui des deux qui ſépare le moins ſon bonheur du bonheur de l'autre, eſt l'avis qu'il faut préférer.

LETTRE XII.

A JULIE.

MA Julie, que la ſimplicité de votre lettre eſt touchante! Que j'y vois bien la ſérénité d'une ame innocente, & la tendre ſollicitude de l'amour! Vos penſées s'exhalent ſans art & ſans peine; elles portent au cœur une impreſſion délicieuſe que ne produit point un ſtyle apprêté. Vous donnez des raiſons invincibles d'un air ſi ſimple, qu'il y faut réfléchir pour en ſentir la force; & les ſentimens élevés vous coûtent ſi peu, qu'on eſt tenté de les prendre pour des manieres de penſer communes. Ah! oui ſans doute, c'eſt à vous de régler nos deſtins; ce n'eſt pas un droit que je vous laiſſe, c'eſt un devoir que j'exige de vous, c'eſt une juſtice que je vous demande, & votre raiſon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inſtant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés : diſpoſez de moi comme d'un homme qui n'eſt plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puiſſiez me preſcrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ſerez plus heureuſe, & je vois par-tout le prix aſſuré de mon obéiſſance. Je vous remets donc ſans réſerve le ſoin de notre bonheur commun; faites le vôtre, & tout eſt fait. Pour moi, qui ne puis ni vous oublier un inſtant, ni penſer à vous ſans des tranſports qu'il faut vaincre, je vais

m'occuper uniquement des ſoins que vous m'avez impoſés. Depuis un an que nous étudions enſemble, nous n'avons gueres fait que des lectures ſans ordre & preſque au hazard, plus pour conſulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laiſſoit gueres de liberté d'eſprit. Les yeux étoient mal fixés ſur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite couſine, qui n'étoit pas ſi préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & ſe faiſoit un honneur facile de nous dévancer. Inſenſiblement elle eſt devenue le maître du maître; & quoique nous ayons quelquefois ri de ſes prétentions, elle eſt, au fond, la ſeule des trois qui ſait quelque choſe de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu, (Ah, Julie, en fut-il jamais de mieux employé!) j'ai imaginé une eſpece de plan qui puiſſe réparer par la méthode le tort que les diſtractions ont fait au ſavoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt enſemble, & je me contente d'y faire ici quelques légeres obſervations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & ſavoir pour les autres plus que pour nous, mon ſyſtême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choſes, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothéque. La ſcience eſt dans la plupart de ceux qui la cultivent une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'eſt bonne que dans le commerce. Otez à nos ſavans le plaiſir de ſe faire écouter, le ſavoir ne ſera rien

pour eux. Ils n'amaſſent dans le cabinet que pour répandre dans le public, ils ne veulent être ſages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne ſe ſoucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (1) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiſſances, nous ne les amaſſons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre uſage ; ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & beaucoup méditer à nos lectures, ou, ce qui eſt la même choſe, en cauſer beaucoup entre nous, eſt le moyen de les bien digérer. Je penſe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de ſoi-même les choſes qu'on trouveroit dans les livres ; c'eſt le vrai ſecret de les bien mouler à ſa tête, & de ſe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'eſt preſque toujours ſous une forme qui n'eſt pas la nôtre. Nous ſommes plus riches que nous ne penſons ; mais, dit Montaigne, on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête ; on nous apprend à nous ſervir du bien d'autrui plutôt que du nôtre ; ou plutôt, accumulant ſans ceſſe, nous n'oſons toucher à rien : nous ſommes comme ces avares qui ne ſongent qu'à remplir leurs greniers, & dans le ſein de l'abondance ſe laiſſent mourir de faim.

Il y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode ſeroit fort nuiſible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne raſſemblent

(1) C'eſt ainſi que penſoit Sénéque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la ſcience, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philoſophie, voilà donc ton uſage !

rien de si mauvais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront pensé, vous me direz sur le même sujet ce que vous pensez vous-même, & souvent après la leçon j'en sortirai plus instruit que vous.

Moins vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres & de ne pas tirer assez de leur fonds, sans songer que de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Sitôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter.

L'ame s'éleve, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modeles; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des regles que nous trouvons plus surement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur & sur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains systêmes à suivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment & dont il est impossible de rendre raison! Combien de ces je ne sais quoi qui reviennent si fréquemment & dont le goût seul décide! Le goût est en quelque maniere le microscope du jugement; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il

donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, & à juger du beau par inspection comme du bon par sentiment. Non, je soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écoliere, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres regles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'Italienne que vous savez & que vous aimez. Nous laisserons-là nos élémens d'algebre & de géométrie. Nous quitterions même la physique, si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes: car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caracteres de toute espece; en un mot, le

plus d'inſtruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'eſt pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire & faites les taire. Il y a des peuples ſans phyſionomie auxquels il ne faut point de peintres, il y a des gouvernemens ſans caractere auxquels il ne faut point d'hiſtoriens, & où, ſitôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce ſont les bons hiſtoriens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les tems ſe reſſemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens. Cela n'eſt pas vrai, non plus; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laiſſé par égard pour votre inſéparable couſine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laiſſés pour vous. Hors le Petrarque, le Taſſe, le Metaſtaſe, & les maîtres du théatre françois, je n'y mêle ni poëtes, ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures conſacrées à votre ſexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres? Ah, Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres eſt bien froid pour quiconque eſt paſſionné lui-même! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mol-

lesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des Héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

LETTRE XIII.

DE JULIE.

JE vous le disois bien, que nous étions heureux; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant? Je dis, nous, car je sais que mon ami partage mon impatience; il la partage parce que je la sens, & il la sent encore pour lui-même : je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne que d'hier au soir; il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du tems & du lieu; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence.

J'ai apporté votre lettre & votre plan d'études, pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déjà relu deux fois la premiere : la

fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous ſentez le véritable amour, puiſqu'il ne vous a point ôté le goût des choſes honnêtes, & que vous ſavez encore dans la partie la plus ſenſible de votre cœur faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'inſtruction pour corrompre une femme eſt de toutes les ſéductions la plus condamnable, & vouloir attendrir ſa maîtreſſe à l'aide des Romans eſt avoir bien peu de reſſource en ſoi-même. Si vous euſſiez plié dans vos leçons la philoſophie à vos vues, ſi vous euſſiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper, vous m'euſſiez bientôt détrompée; mais la plus dangereuſe de vos ſéductions eſt de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y ſentis naître le beſoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle; car je ſentois bien que c'eſt de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, & que la droiture & l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accompliſſement de celui-là, & je ne déſeſpere pas, mon ami, de pouvoir vous rendre auſſi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en ſont lents, difficiles, douteux; les obſtacles terribles. Je n'oſe rien me promettre; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne ſera pas oublié. Continuez, cependant, à complaire en tout à ma

mere, & préparez-vous au retour de mon pere, qui se retire enfin tout-à-fait après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser & vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble; j'y marquois des asyles dignes de nous retenir; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses, elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raison, je destine une petite surprise à mon ami. Il ne sera pas dit qu'il aura toujours de la déférence & moi jamais de générosité. C'est là que je veux lui faire sentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousine*.

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra

ſa caleche à ma couſine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amenera ; vous paſſerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous enſemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord penſé de vous renvoyer un de vos livres par Guſtin le fils du jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inſéré ma lettre. Mais outre qu'il n'eſt pas ſûr que vous vous aviſaſſiez de la chercher, ce ſeroit une imprudence impardonnable d'expoſer à de pareils hazards le deſtin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer ſimplement par un billet le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Auſſi bien j'aurois un peu de ſouci qu'il n'y eût trop de commentaires ſur le myſtere du boſquet.

LETTRE XIV.

A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie ? tu voulois me récompenſer & tu m'as perdu. Je ſuis ivre, ou plutôt inſenſé. Mes ſens ſont altérés, toutes mes facultés ſont troublées par ce baiſer mortel. Tu voulois ſoulager mes maux ? Cruelle, tu les aigris. C'eſt du poiſon que j'ai cueilli ſur tes levres ; il fermente, il embraſe mon ſang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O ſouvenir immortel de cet inſtant d'illuſion, de délire & d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y ſeront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des ſentimens & des ſoupirs, tu ſeras le ſupplice & le bonheur de ma vie !

Hélas ! je jouiſſois d'une apparente tranquillité ; ſoumis à tes volontés ſuprêmes, je ne murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois préſider. J'avois dompté les fougueuſes ſaillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes deſirs n'oſoient plus s'échapper qu'à demi, j'étois auſſi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta couſine ; nous nous rendons à Clarens, je t'apperçois, & mon ſein palpite ; le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme tranſporté, & j'avois grand beſoin de la diverſion de ta couſine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en ſecret ta lettre que je n'oſe lire devant ce redoutable témoin ; le ſoleil commence à baiſſer, nous fuyons tous trois dans le bois le reſte de ſes rayons, & ma paiſible ſimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du boſquet j'apperçus, non ſans une émotion ſecrete, vos ſignes d'intelligence, vos ſourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec ſurpriſe ta couſine s'approcher de moi & d'un air plaiſamment ſuppliant me demander un baiſer. Sans rien comprendre à ce myſtere j'embraſſai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle eſt, je ne connus

jamais mieux, que les ſenſations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je ſentis..... la main me tremble...... un doux frémiſſement.... ta bouche de roſes.... la bouche de Julie.... ſe poſer, ſe preſſer ſur la mienne, & mon corps ſerré dans tes bras? Non, le feu du Ciel n'eſt pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'inſtant m'embraſer. Toutes les parties de moi-même ſe raſſemblerent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos ſoupirs de nos levres brûlantes, & mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté..... quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer ſur ta couſine, & tomber en défaillance. Ainſi la frayeur éteignit le plaiſir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſais-je ce qui m'eſt arrivé depuis ce fatal moment. L'impreſſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur!.... c'eſt un tourment horrible.... Non, garde tes baiſers, je ne les ſaurois ſupporter ..... ils ſont trop âcres, trop pénétrans, ils percent, ils brûlent juſqu'à la moëlle..... ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & ſévere; mais je te ſens & te touche ſans ceſſe unie à mon ſein comme tu fus un inſtant. O Julie! quelque ſort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me deſtine, je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis, & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

LETTRE XV.

DE JULIE.

IL eſt important, mon ami, que nous nous ſéparions pour quelque tems, & c'eſt ici la premiere épreuve de l'obéiſſance que vous m'avez promiſe. Si je l'exige en cette occaſion, croyez que j'en ai des raiſons très-fortes : il faut bien, & vous le ſavez trop, que j'en aye pour m'y réſoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas beſoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-tems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puſſiez l'entreprendre à préſent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne ſoit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la Dent-de-Jamant (1), & dans ſix ſemaines je ne vous laiſſerois pas faire ce voyage dans un pays ſi rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adreſſe que je vous envoye, & vous m'enverrez la vôtre quand vous ſerez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je ſais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne reſteriez pas ſans moi. Je puis donc ſuppoſer qu'une partie de votre bourſe eſt dans la mienne, & je vous envoye un léger à-compte dans celle que renferme cette boëte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller

(1) Haute montagne du pays de Vaud.

au devant des difficultés, je vous eſtime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends, non-ſeulement de retourner ſans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi, ſimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir ſur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, ſi vous voulez, quelques avis ſur mes lectures, juſqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & ſans aucune apparence de myſtere. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

JE relis votre terrible lettre, & je friſſonne à chaque ligne. J'obéirai, pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne ſavez pas, non barbare, vous ne ſaurez jamais ce qu'un tel ſacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas beſoin de l'épreuve du boſquet pour me le rendre ſenſible! C'eſt un rafinement de cruauté, perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'eſt trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; ſi je vous ai laiſſée maîtreſſe de mon ſort, je ne vous ai

point laiſſée l'arbitre de mon honneur. C'eſt un dépôt ſacré, (l'unique, hélas! qui me reſte!) dont juſqu'à la fin de ma vie nul ne ſera chargé que moi ſeul.

LETTRE XVII.

REPLIQUE.

VOTRE lettre me fait pitié; c'eſt la ſeule choſe ſans eſprit que vous ayez jamais écrite.

J'offenſe donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offenſe donc ton honneur, ingrat! qui m'as vu prête à t'abandonner le mien? Où eſt-il donc cet honneur que j'offenſe? Dis-le moi, cœur rampant, ame ſans délicateſſe? Ah! que tu es mépriſable, ſi tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoiſſe pas! Quoi! ceux qui veulent partager leur ſort n'oſeroient partager leurs biens, & celui qui fait profeſſion d'être à moi ſe tient outragé de mes dons! Et depuis quand eſt-il vil de recevoir de ce qu'on aime? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui accepte? Mais on mépriſe un homme qui reçoit d'un autre : on mépriſe celui dont les beſoins paſſent la fortune. Et qui le mépriſe? Des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richeſſe, & peſent les vertus au poids de l'or. Eſt-ce dans ces baſſes maximes qu'un homme de bien met ſon honneur; & le préjugé même de la raiſon n'eſt-il pas en faveur du plus pauvre?

Sans-doute, il eſt des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don honnête à faire eſt toujours honnête à recevoir ; or, ſurement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (1). Je ne ſache rien de plus mépriſable qu'un homme dont on achete le cœur & les ſoins, ſi ce n'eſt la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens eſt une juſtice & un devoir, & ſi je me trouve encore en arriere de ce qui me reſte de plus qu'à vous, j'accepte ſans ſcrupule ce que je réſerve, & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! ſi les dons de l'amour ſont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoiſſant ?

Suppoſeriez-vous que je refuſe à mes beſoins ce que je deſtine à pourvoir aux vôtres ? Je vais vous donner du contraire une preuve ſans réplique. C'eſt que la bourſe que je vous renvoye contient le double de ce qu'elle contenoit la premiere fois, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon Pere me donne pour mon entretien une penſion, modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais beſoin de toucher, tant ma mere eſt attentive à pourvoir à tout, ſans compter que ma broderie & ma dentelle ſuffiſent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il eſt vrai que je n'étois pas toujours auſſi riche ; les ſoucis d'une paſſion fatale m'ont fait depuis long-tems négliger certains ſoins

(1) Elle a raiſon. Sur le motif ſecret de ce voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'eſt grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

auxquels j'employois mon ſuperflu; c'eſt une raiſon de plus d'en diſpoſer comme je fais; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cauſe, & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'eſſentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eſt, je n'ai plus rien à dire, & je conviens avec vous qu'il ne vous eſt pas permis d'aliéner un pareil ſoin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, inconteſtablement, & ſans vaine ſubtilité; car vous ſavez que je hais les ſophiſmes. Alors vous pouvez me rendre la bourſe, je la reprens ſans me plaindre, & il n'en ſera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux ni le faux point-d'honneur; ſi vous me renvoyez encore une fois la boëte ſans juſtification, ou que votre juſtification ſoit mauvaiſe, il faudra ne nous plus voir. Adieu; penſez-y.

LETTRE XVIII.

A JULIE.

J'AI reçu vos dons, je ſuis parti ſans vous voir, me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies, & vous ai-je aſſez obéi?

Je ne puis vous parler de mon voyage; à peine ſais-je comment il s'eſt fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous ſéparoit mon corps de

mon ame, & me donnoit un ſentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet! Je n'ai rien vu que vous, & ne puis vous peindre que Julie. Les puiſſantes émotions que je viens d'éprouver coup ſur coup m'ont jetté dans des diſtractions continuelles; je me ſentois toujours où je n'étois point; à peine avois-je aſſez de préſence d'eſprit pour ſuivre & demander mon chemin, & je ſuis arrivé à Sion ſans être parti de Vevai.

C'eſt ainſi que j'ai trouvé le ſecret d'éluder votre rigueur & de vous voir ſans vous déſobéir. Oui, cruelle, quoi que vous ayez ſçu faire, vous n'avez pu me ſéparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous ſans ceſſe. Il erre impunément ſur vos yeux, ſur vos levres, ſur votre ſein, ſur tous vos charmes; il pénetre par-tout comme une vapeur ſubtile, & je ſuis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perſonnes à voir, quelques affaires à traiter; voilà ce qui me déſole. Je ne ſuis point à plaindre dans la ſolitude, où je puis m'occuper de vous & me tranſporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'eſt ſeule inſupportable. Je vais faire mal & vîte, pour être promptement libre, & pouvoir m'égarer à mon aiſe dans les lieux ſauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre ſeul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A JULIE.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai passé ont suffi & au-delà pour mes affaires; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma premiere lettre; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant; l'adresse en est fidelement copiée sur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, & si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cause possible & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie! que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, & des millions d'être misérable (1). Julie! m'auriez-vous oublié? Ah! c'est la plus affreuse de mes craintes! Je puis préparer ma constance aux autres malheurs,

(1) On me dira que c'est le devoir d'un Editeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correction; oui bien pour les livres dont on peut corriger le style sans le refondre & le gâter; oui bien quand on est assez sûr de sa plume pour ne pas substituer ses propres fautes à celles de l'Auteur. Et avec tout cela: qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un Académicien?

mais toutes les forces de mon ame défaillent au ſeul ſoupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne ſaurois les calmer. Le ſentiment de mes maux s'aigrit ſans ceſſe loin de vous, & comme ſi je n'en avois pas aſſez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ ſubit, l'agitation du voyage, donnoient le change à mes ennuis; ils ſe raniment dans la tranquille ſolitude. Hélas! je combattois; un fer mortel a percé mon ſein, & la douleur ne s'eſt fait ſentir que long-tems après la bleſſure.

Cent fois, en liſant des Romans, j'ai ri des froides plaintes des Amans ſur l'abſence. Ah! je ne ſavois pas alors à quel point la vôtre un jour me ſeroit inſupportable! Je ſens aujourd'hui combien une ame paiſible eſt peu propre à juger des paſſions, & combien il eſt inſenſé de rire des ſentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant; je ne ſais quelle idée conſolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en ſongeant qu'il s'eſt fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me ſont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune; s'ils ſervent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point ſentir; ils ſont les garants de leur dédommagement, & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus; il eſt juſte que vous ſachiez ſi je ſuis conſtant, patient, docile, digne en un mot, des biens que vous me réſervez. Dieux!

si c'étoit là votre idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah! non, pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

LETTRE XX.

DE JULIE.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre, que quand l'imagination prend les devans, la raison ne se hâte pas comme elle, & souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous en arrivant à Sion qu'un Courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me seroit remise en arrivant ici, & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse? Il n'en va pas ainsi, mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois, parce que le Courrier, qui ne passe qu'une fois la semaine (1), n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain tems pour distribuer les lettres; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret, & le Courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi, tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du Courrier est bien choisi, pour recevoir réponse l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre

(1) Il passe à présent deux fois.

la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance, & prévenir vos perplexités. Je vous laisse à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami; Ah! respectez & partagez plutôt le plaisir que j'éprouve, après huit mois d'absence, de revoir le meilleur des peres! Il arriva jeudi au soir; & je n'ai songé qu'à lui (2) depuis cet heureux moment. O toi! que j'aime le mieux au monde, après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles, viennent-elles contrister mon ame, & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi sans cesse; mais dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang, & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere? Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi dont l'ame est si tendre & si sensible, ne conçois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs & sacrés embrassemens le sein d'un pere palpiter d'aise contre celui de sa fille? Ah! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager, & rien dérober à la nature?

Sol che son figlia io mi rammento adesso.

Ne pensez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé? Non, les impressions plus vives, qu'on suit quelques instans, n'effacent pas pour cela

(2) L'article qui précéde prouve qu'elle ment.

les autres. Ce n'eſt point ſans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous verrois de retour. Mais..... Prenez patience ainſi que moi puiſqu'il le faut, ſans en demander davantage. Soyez ſûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il me ſera poſſible; & penſez que ſouvent tel qui ſe plaint bien haut de l'abſence, n'eſt pas celui qui en ſouffre le plus.

LETTRE XXI.

A Julie.

Que j'ai ſouffert en la recevant, cette lettre ſouhaitée avec tant d'ardeur! J'attendois le Courrier à la poſte. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun; on me dit qu'il y a une lettre, je treſſaille; je la demande agité d'une mortelle impatience: je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiſer mille fois ces ſacrés caracteres. O circonſpection d'un amour craintif! Je n'oſe porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient ſous moi; mon émotion croiſſante me laiſſe à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la lettre au premier détour; je la parcours, je la dévore; & à peine ſuis-je à ces lignes où tu peins ſi bien les plaiſirs de ton cœur en embraſſant ce reſpectable pere,

que je fonds en larmes; on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux ſpectateurs; là je partage ton attendriſſement; j'embraſſe avec tranſport cet heureux pere que je connois à peine, & la voix de la nature me rappellant au mien, je donne de nouveaux pleurs à ſa mémoire honorée.

Et que vouliez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain & triſte ſavoir? Ah! c'eſt de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine, & ſur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature, qui ne ſe trouva jamais qu'en vous! Non, il n'y a point d'affection ſaine qui n'ait ſa place dans votre cœur, qui ne s'y diſtingue par la ſenſibilité qui vous eſt propre; &, pour ſavoir moi-même régler le mien, comme j'ai ſoumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut ſoumettre encore tous mes ſentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer! Je ne parle point du rang & de la fortune, l'honneur & l'amour doivent en cela ſuppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chériſſez & qui vous adorent; les ſoins d'une tendre mere, d'un pere dont vous êtes l'unique eſpoir; l'amitié d'une couſine qui ſemble ne reſpirer que par vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître, tout occupe & partage votre ſenſibilité, & ce qu'il en reſte à l'amour n'eſt que la moindre partie de ce que lui raviſſent les droits du ſang & de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, ſans famille, & preſque ſans patrie, je n'ai que vous

ſur la terre, & l'amour ſeul me tient lieu de tout. Ne ſoyez donc pas ſurpriſe ſi, bien que votre ame ſoit la plus ſenſible, la mienne ſait le mieux aimer, & ſi, vous cédant en tant de choſes, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiſcretes plaintes. Non, je reſpecterai vos plaiſirs, & pour eux-mêmes qui ſont ſi purs, & pour vous qui les reſſentez. Je m'en formerai dans l'eſprit le touchant ſpectacle, je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le ſerai de la vôtre. Quelles que ſoient les raiſons qui me tiennent éloigné de vous, je les reſpecte; & que me ſerviroit de les connoître, ſi quand je devrois les déſapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inſpirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le ſilence qu'il ne m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie! que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par ſon choix lui ſera toujours le plus fidele.

nodo più forte:
Fabricato da noi, non dalla ſorte.

Je me tais donc, &, juſqu'à ce qu'il vous plaiſe de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles ſont encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque pour être admiré que des ſpectateurs qui le ſachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques obſervations dignes de vous plaire. Pour amuſer une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable &

galant. Mais toi, ma Julie, ah ! je le fais bien, le tableau d'un peuple heureux & fimple eft celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII.

DE JULIE.

ENFIN le premier pas eft franchi, & il a été queftion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon pere en a été furpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la mufique & dans le deffin (1), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (2), au blafon près qui lui a paru négligé : il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas fans maître ; il a falu nommer le mien, & je l'ai fait avec une énumération pompeufe de toutes les fciences qu'il vouloit bien m'enfeigner, hors une. Il s'eft rappellé de vous avoir vu plufieurs fois à fon précédent voyage, & il n'a pas paru qu'il eût confervé de vous une impreffion défavantageufe.

Enfuite il s'eft informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre ; de votre naiffance ; on lui a dit qu'elle

(1) Voilà, ce me femble, un Sage de vingt ans qui fait prodigieufement de chofes ! Il eft vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus fi favant.

(2) Cela fe rapporte à une lettre à la mere, écrite fur un ton équivoque, & qui a été fupprimée.

étoit

étoit honnête. Ce mot *honnête* eſt fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme, & a excité des ſoupçons que l'éclairciſſement a confirmés. Dès qu'il a ſçu que vous n'étiez pas noble, il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere prenant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propoſable, & qu'au contraire; vous aviez rejetté conſtamment tous les moindres préſens qu'elle avoit tâché de vous faire en choſes qui ne ſe refuſent pas; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la ſienne, & le moyen de ſupporter l'idée d'être redevable à un roturier? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un payement, au défaut duquel, malgré tout votre mérite, dont on convient, vous ſeriez remercié de vos ſoins. Voilà, mon ami, le réſumé d'une converſation, qui a été tenue ſur le compte de mon très-honoré maître, & durant laquelle ſon humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laiſſer le tems d'y réfléchir. Auſſi-tôt que vous aurez pris votre réſolution, ne manquez pas de m'en inſtruire; car cet article eſt de votre compétence, & mes droits ne vont pas juſques-là.

J'apprends avec peine vos courſes dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diverſion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me ſoit agréable à moi-même: mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes gueres en état de ſupporter. D'ailleurs, la ſaiſon eſt fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut ſe couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à ſouffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade

dans le pays où vous êtes je ne m'en confolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voifinage. Il n'eft pas tems encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un féjour moins rude, & que nous foyons plus à portée d'avoir aifément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laiffe le maître du choix de votre ftation. Tâchez feulement qu'on ne fache point ici où vous êtes, & foyez difcret fans être myftérieux. Je ne vous dis rien fur ce chapitre ; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le foyez.

Adieu, mon ami ; je ne puis m'entretenir plus long-tems avec vous. Vous favez de quelles précautions j'ai befoin pour écrire. Ce n'eft pas tout : mon pere a amené un étranger refpectable, fon ancien ami, & qui lui a fauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez fi nous nous fommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous refte, tous les amufemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaicteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, derechef.

LETTRE XXIII.

A Julie.

A Peine, ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obſervation : mais outre que la neige me chaſſe, j'ai voulu revenir au-devant du Courrier qui m'apporte, j'eſpere, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réſerver notre correſpondance pour les choſes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la ſituation de mon ame : il eſt juſte de vous rendre compte de l'uſage qu'on fait de votre bien.

J'étois parti, triſte de mes peines, & conſolé de votre joie ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'eſt pas ſans charme pour un cœur ſenſible. Je graviſſois lentement & à pied des ſentiers aſſez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes rochers pendoient en ruines au-deſſus de ma tête. Tantôt de hautes

& bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en sortant d'un gouffre une agréable prairie réjouissoit tout à coup mes regards. Un mêlange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons; on voyoit des pampres seçs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bizarrement contrastés; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printems, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair-obscur du soleil & des ombres, & tous les accidens de lumiere qui en résultoient le matin & le soir; vous aurez quelque idée des scenes continuelles qui ne cesserent d'attirer mon admiration, & qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre; car la perspective des

monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puiſſamment que celle des plaines qui ne ſe voit qu'obliquement, en fuyant, & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la premiere journée, aux agrémens de cette variété, le calme que je ſentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont ſur nos paſſions les plus vives les êtres les plus inſenſibles, & je mépriſois la philoſophie de ne pouvoir pas même autant ſur l'ame qu'une ſuite d'objets inanimés. Mais cet état paiſible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cauſe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour là ſur des montagnes les moins élevées, & parcourant enſuite leurs inégalités, ſur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un ſéjour plus ſerein, d'où l'on voit dans la ſaiſon le tonnerre & l'orage ſe former au-deſſous de ſoi; image trop vaine de l'ame du ſage, dont l'exemple n'exiſta jamais, ou n'exiſte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cauſe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis ſi long-tems. En effet, c'eſt une impreſſion générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes montagnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de facilité dans la reſpiration, plus de légereté dans le corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions

plus modérées. Les méditations y prennent je ne ſais quel caractere grand & ſublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne ſais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au-deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer : tous les deſirs trop vifs s'émouſſent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce, & c'eſt ainſi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les paſſions qui font ailleurs ſon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil ſéjour prolongé, & je ſuis ſurpris que des bains de l'air ſalutaire & bienfaiſant des montagnes ne ſoient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

Quì non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor vece un' abete, un faggio, un pino
Trà l'erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al Ciel noſtr' intelletto. (a)

Suppoſez les impreſſions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la ſituation délicieuſe où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la

(a) Au lieu des palais, des pavillons, des théâtres, les chênes, les noirs ſapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au ſommet des monts, & ſemblent élever au Ciel avec leurs têtes, les yeux & l'eſprit des mortels.
Petrarc.

beauté de mille étonnans ſpectacles ; le plaiſir de ne voir autour de ſoi que des objets tout nouveaux, des oiſeaux étranges, des plantes bizarres & inconnues, d'obſerver en quelque ſorte une autre nature, & de ſe trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mêlange inexprimable, dont le charme augmente encore par la ſubtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les diſtances paroiſſant moindres que dans les plaines, où l'épaiſſeur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horiſon préſente aux yeux plus d'objets qu'il ſemble n'en pouvoir contenir : enfin, ce ſpectacle a je ne ſais quoi de magique, de ſurnaturel qui ravit l'eſprit & les ſens ; on oublie tout, on s'oublie ſoi-même, on ne ſait plus où l'on eſt.

J'aurois paſſé tout le tems de mon voyage dans le ſeul enchantement du payſage, ſi je n'en euſſe éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma deſcription un léger crayon de leurs mœurs, de leur ſimplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paiſible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaiſirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut gueres imaginer, c'eſt leur humanité déſintéreſſée, & leur zele hoſpitalier pour tous les étrangers que le hazard ou la curioſité conduiſent chez eux. J'en fis une épreuve ſurprenante, moi qui n'étois connu de perſonne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le ſoir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empreſſement m'offrir ſa maiſon, que j'étois

embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la premiere fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiede, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (1). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs fraix, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant? Cependant l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise: car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers, & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manieres si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il,

(1) Ecu du pays.

les

les étrangers qui paſſent ſont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eſt juſte qu'ils nous laiſſent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous ſommes ſûrs que leur voyage eſt déſintéreſſé; l'accueil qu'on leur fait l'eſt auſſi. Ce ſont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, cette hoſpitalité n'eſt pas coûteuſe, & peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux & dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous reſſembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiſſoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre veſtige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y euſſe pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y euſſe été ſeul. Ils ne connoiſſent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne diſois rien, ils ſuppoſoient que je voulois vivre à leur maniere; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils me firent, après avoir ſçu que j'étois Suiſſe, fut de me dire que nous étions freres, & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne

s'embarrasserent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté régne dans les maisons & dans la République, & la famille est l'image de l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois, il y faloit rester une partie de la journée, & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, & un Suisse, n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroit une excellente chose, & que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, & la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens qui précedent l'ivresse; mais il faut savoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit gueres possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage & à fâcher de si bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoissance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênoit gueres moins, c'étoit de

voir, même chez des Magiſtrats, la femme & les filles de la maiſon, debout derriere ma chaiſe, ſervir à table comme des domeſtiques. La galanterie françoiſe ſe ſeroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaiſanes, des ſervantes mêmes rendroient leurs ſervices embarraſſans. Vous pouvez m'en croire, elles ſont jolies puiſqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir ſont difficiles en beauté.

Pour moi, qui reſpecte encore plus les uſages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur ſervice en ſilence, avec autant de gravité que Don Quichotte chez la Ducheſſe. J'oppoſois quelquefois en ſouriant les grandes barbes & l'air groſſier des convives au teint éblouiſſant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faiſoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui n'a, dans ſa blancheur éblouiſſante, qu'un des avantages du modele que j'oſois lui comparer; modele unique & voilé, dont les contours furtivement obſervés me peignent ceux de cette coupe célebre à qui le plus beau ſein du monde ſervit de moule.

Ne ſoyez pas ſurpriſe de me trouver ſi ſavant ſur des myſteres que vous cachez ſi bien: je le ſuis en dépit de vous; un ſens en peut quelquefois inſtruire un autre: malgré la plus jalouſe vigilance, il échappe à l'ajuſtement le mieux concerté quelques légers interſtices, par leſquels la vue opere l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'inſinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet; il erre ſous la chenille & la

gaze, & fait ſentir à la main la réſiſtance élaſtique qu'elle n'oſeroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida veſta;
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroſo penſier già non arreſta. (*b*)

Je remarquai auſſi un grand défaut dans l'habillement des Valaiſanes : c'eſt d'avoir des corps-de-robe ſi élevés par derriere qu'elles en paroiſſent boſſues ; cela fait un effet ſingulier avec leurs petites coëffures noires & le reſte de leur ajuſtement, qui ne manque au ſurplus ni de ſimplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaiſane, & j'eſpere qu'il vous ira bien ; il a été pris ſur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extaſe ces lieux ſi peu connus & ſi dignes d'être admirés, que faiſiez-vous cependant, ma Julie ? Etiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, & que pourrois-je être un moment ſeul, moi qui ne ſuis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel inſtinct je place en divers lieux notre exiſtence commune ſelon l'état de mon ame. Quand je ſuis triſte, elle ſe réfugie auprès de la vôtre, & cherche des conſolations aux lieux où vous êtes ; c'eſt ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaiſir, je n'en ſaurois jouir ſeul, & pour le partager avec vous, je

(*b*) Son acerbe & dure mamelle ſe laiſſe entrevoir ; un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie : l'amoureux deſir, plus perçant que l'œil, pénetre à travers tous les obſtacles. *TASSE.*

vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappellant sans cesse en moi-même, je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous servoient de siége. Tantôt, assis à vos côtés, je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt, à vos genoux, j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile; je vous le voyois franchir avec la légereté d'un fan qui bondit après sa mere. Faloit-il traverser un torrent; j'osois presser dans mes bras une si douce charge; je passois le torrent lentement, avec délices, & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible; & les touchans attraits de la nature, & l'inaltérable pureté de l'air, & les mœurs simples des habitans, & leur sagesse égale & sûre, & l'aimable pudeur du sexe, & ses innocentes graces, & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie! disois-je avec attendrissement, que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur & non du regard des hommes! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule, & devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dûs! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureroient sans cesse! Une longue & douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des

ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux, l'habitude de penser & sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentimens honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immense ; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, & à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimeres : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LETTRE XXIV.

A JULIE.

Je réponds sur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, & n'ai, Dieu merci, nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénetre point dans

l'ame & n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable, au contraire, en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seul, peut rendre heureux un être pensant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre question; elle sera bientôt résolue.

Que je m'érige en maître de philosophie, & prenne, comme ce fou de la Fable, de l'argent pour enseigner la sagesse; cet emploi paroitra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi: cependant comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui-même, & qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée; vous ne m'en estimerez pas moins, & je n'en serai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude, & regardons en nous-mêmes. Que serai-je réellement à votre pere, en recevant de lui le salaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon tems, c'est-à-dire de ma personne? Un mercenaire, un homme à ses gages, une espece de valet, & il aura de ma part, pour garant de sa confiance, & pour sureté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un pere que sa fille unique, fût-ce même une autre que Julie? Que fera donc

celui qui lui vend ses services? Fera-t-il taire ses sentimens pour elle? Ah! tu sais si cela se peut! ou bien, se livrant sans scrupule au penchant de son cœur, offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité? Alors, je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (1), un traître, un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espere que celle à qui je parle sait m'entendre; ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abélard tomberent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse; elle avoit un cœur fait pour aimer: mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, & connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra-t-il que je l'imite? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer! Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle, & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne;

(1) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnoissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire il corrompt; au lieu de nourrir il empoisonne; il se fait remercier par une mere abusée d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincérement la vertu, mais sa passion l'égare; & si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discours il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre; la mere seule est inexcusable.

l'abandonne ; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme ; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainſi, bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement, l'amour ne ſera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eſt pas ainſi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouiſſent tous deux de leur premiere liberté, & dont aucun droit ne proſcrit l'engagement réciproque. Les loix les plus ſéveres ne peuvent leur impoſer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la ſeule punition de s'être aimés eſt l'obligation de s'aimer à jamais ; & s'il eſt quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare briſe ces innocentes chaînes, il en eſt puni, ſans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raiſons, ſage & vertueuſe Julie, elles ne ſont qu'un froid commentaire de celles que vous m'expoſâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres ; mais c'en eſt aſſez pour vous montrer combien je m'en ſuis pénétré. Vous vous ſouvenez que je n'inſiſtai point ſur mon refus, & que malgré la répugnance que le préjugé m'a laiſſée, j'acceptai vos dons en ſilence, ne trouvant point

en effet, dans le véritable honneur, de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre. Il vous aime trop, ô Julie, pour vous conserver à ce prix.

LETTRE XXV.

DE JULIE.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoitrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derriere un rempart. Eh! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse? L'amour, si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienséance? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, & cherchiez-vous à me déplaire? Mais en voilà déjà trop, peut-être, sur un sujet qu'il ne faloit point relever. Je suis, d'ailleurs, trop occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la premiere. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires; nous serons assez occupés.

Je ſavois le parti que vous prendriez. Nous nous connoiſſons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne ſera pas, croyez-moi, dans les occaſions qui demandent du courage & des ſacrifices (1). Le premier mouvement aux attaques vives eſt de réſiſter; & nous vaincrons, je l'eſpere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eſt au milieu du ſommeil, c'eſt dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurpriſes: mais c'eſt ſur-tout, la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée. Voilà, mon ami, la dure eſpece de combat que nous aurons déſormais à ſoutenir: ce ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une réſiſtance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

Je l'avois trop prévu; le tems du bonheur eſt paſſé comme un éclair; celui des diſgraces commence, ſans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'allarme & me décourage; une langueur mortelle s'empare de mon ame; ſans ſujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables; mais je cultivois l'eſpérance & la vois flétrir tous les jours. Que ſert, hélas! d'arroſer le feuillage quand l'arbre eſt coupé par le pied?

Je le ſens, mon ami, le poids de l'abſence m'accable. Je ne puis vivre ſans toi, je le ſens; c'eſt ce qui m'effraye le

(1) On verra bientôt que la prédiction ne ſauroit plus mal quadrer avec l'événement.

plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble, & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire; l'heure passe, & tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerois ton état au mien !

Encore si j'osois gémir ! si j'osois parler de mes peines, je me sentirois soulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais, hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous les autres; il faut contenir mes larmes; il faut sourire quand je me meurs.

Sentirsi, oh Dei, morir;
E non poter mai dir:
Morir mi sento! (a)

Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, & que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeller. Dis-moi, mon ami, mon doux ami! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, & combien la tristesse fait fermenter l'amour?

Je voulois vous parler de mille choses; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

(a) O Dieux! Se sentir mourir & n'oser dire: Je me sens mourir!
METAST.

BILLET.

J'ECRIS, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon asyle à Meillerie sur la rive opposée; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ose approcher.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

QUE mon état est changé dans peu de jours! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous! Que de tristes réflexions m'assiégent! Que de traverses mes craintes me font prévoir! O Julie! que c'est un fatal présent du Ciel qu'une ame sensible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée; & il sera content ou triste, au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misere, en se livrant indiscretement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les

pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme: son cœur & sa raison seront incessamment en guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle, où me plonge le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élevent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bassesse dans ma fortune; j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre. Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble! O Julie à qui je ne puis renoncer! O destinée que je ne puis vaincre! Quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance!

Quel effet bizarre & inconcevable! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie; il est triste & horrible; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte, & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, ma Julie, s'il faloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent je ne saurois

demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance fur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui régne au dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe eft jaune & flétrie, les arbres font dépouillés, le féchard (1) & la froide bize entaffent la neige & les glaces, & toute la nature eft morte à mes yeux, comme l'efpérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri folitaire une petite efplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureufe où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux fe porterent vers ce féjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y difcerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'apperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un télefcope avec lequel je vis ou crus voir votre maifon, & depuis ce tems je paffe les jours entiers dans cet afyle à contempler ces murs fortunés qui renferment la fource de ma vie. Malgré la faifon je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois fecs que j'allume fervent, avec mes courfes, à me garantir du froid exceffif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu fauvage que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre fur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voifin.

C'eft là, ma Julie, que ton malheureux amant acheve de jouir des derniers plaifirs qu'il goûtera peut-être en ce

(1) Vent du Nord-Eft.

monde. C'eſt de-là qu'à travers les airs & les murs, il oſe en ſecret pénétrer juſques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore ; tes regards tendres raniment ſon cœur mourant ; il entend le ſon de ta douce voix ; il oſe chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le boſquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ſes deſirs ! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie : je ſuis de loin les diverſes occupations de ta journée, & je me les repréſente dans les tems & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des ſoins qui te rendent plus eſtimable, & mon cœur s'attendrit avec délices ſur l'inépuiſable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle ſort d'un paiſible ſommeil, ſon teint a la fraîcheur de la roſe, ſon ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne ſera point perdu pour la vertu. Elle paſſe à préſent chez ſa mere ; les tendres affections de ſon cœur s'épanchent avec les auteurs de ſes jours, elle les ſoulage dans le détail des ſoins de la maiſon ; elle fait peut-être la paix d'un domeſtique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation ſecrete ; elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre tems, elle s'occupe ſans ennui des travaux de ſon ſexe, elle orne ſon ame de connoiſſances utiles, elle ajoute à ſon goût exquis les agrémens des beaux arts, & ceux de la danſe à ſa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & ſimple parure orner des charmes qui n'en ont pas beſoin ; ici je

la vois consulter un Pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente; là, secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes; tantôt, en riant avec ses compagnes, elle ramene une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs. Quelques momens, ah! pardonne! j'ose te voir même t'occuper de moi, je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces, je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie! ô Julie! Et nous ne serions pas unis? Et nos jours ne couleroient pas ensemble? Et nous pourrions être séparés pour toujours? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit! En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur; la rage me fait courir de caverne en caverne; des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi; je rugis comme une lionne irritée; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, & il n'y a rien, non, rien que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, & je n'attendois qu'une occasion sûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la derniere que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente; la mienne est plus emportée; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caracteres qui l'éprouvent, &

il eſt bien naturel que les plus grandes pertes cauſent les plus grandes douleurs. Que dis-je, des pertes? Eh! qui les pourroit ſupporter? Non, connoiſſez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du Ciel nous deſtina l'un pour l'autre; c'eſt la premiere loi qu'il faut écouter; c'eſt le premier ſoin de la vie de s'unir à qui doit nous-la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets, tu veux forcer des barrieres inſurmontables, & négliges les ſeuls moyens poſſibles; l'enthouſiaſme de l'honnêteté t'ôte la raiſon, & ta vertu n'eſt plus qu'un délire.

Ah! ſi tu pouvois reſter toujours jeune & brillante comme à préſent, je ne demanderois au Ciel que de te ſavoir éternellement heureuſe, te voir tous les ans de ma vie une fois, une ſeule fois, & paſſer le reſte de mes jours à contempler de loin ton aſyle, à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas! vois la rapidité de cet aſtre qui jamais n'arrête; il vole & le tems fuit, l'occaſion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura ſon terme; elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe ſans avoir été cueillie; & moi cependant, je gémis, je ſouffre, ma jeuneſſe s'uſe dans les larmes, & ſe flétrit dans la douleur. Penſe, penſe, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaiſir. Penſe qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en ſera de même de celles qui nous reſtent, ſi nous les laiſſons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems où nous ne ſerons plus; tu regardes un avenir éloigné, & tu ne vois pas que nous nous conſumons ſans ceſſe, & que nos ames, épuiſées d'amour & de peines, ſe fondent & coulent comme

l'eau. Reviens, il en est tems encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du Ciel, guide de notre fuite & témoin de nos sermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le sais, qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres, ah! quel trésor nous aurons acquis! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne restera pas sur la terre entiere un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras, je suis robuste; le pain gagné par mon travail te paroitra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah! tendre & chére amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

LETTRE XXVII.

DE CLAIRE.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrêmité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La premiere conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récens ont accru ses agitations, & votre derniere lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fievre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans cet état elle vous nomme à chaque instant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son pere autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de sa fille, effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne feroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc, sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres, servez-vous en pour votre retour, & sur-tout ne perdez pas un moment si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

LETTRE XXVIII.

DE JULIE A CLAIRE.

QUE ton abſence me rend amere la vie que tu m'as rendue ! Quelle convaleſcence ! Une paſſion plus terrible que la fievre & le tranſport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus beſoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O ſi tu ſavois ce que l'inſenſé m'oſe propoſer !...... & de quel ton !...... m'enfuir ! le ſuivre ! m'enlever !...... le malheureux !..... de qui me plains-je ? mon cœur, mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui..... grand Dieu ! que feroit-ce, s'il ſavoit tout ?...... il en deviendroit furieux, je ſerois entraînée, il faudroit partir.... je frémis.....

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de ſa fille une marchandiſe, une eſclave, il s'acquitte à mes dépens ! il paye ſa vie de la mienne !..... car je le ſens bien, je n'y ſurvivrai jamais,.... pere barbare & dénaturé, mérite-t-il.... quoi ! mériter ? c'eſt le meilleur des peres ; il veut unir ſa fille à ſon ami, voilà ſon crime. Mais ma mere, ma tendre mere ! quel mal m'a-t-elle fait ?..... Ah beaucoup ! elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne ſais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives..... avant que tu ſois de retour..... qui ſait..... fugitive, errante, déshonorée....... c'en eſt fait, c'en eſt

fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment, peut-être... qui est-ce qui sait éviter son sort?... O dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir, Claire, souviens-toi de ton amie...... Hélas ! la misere & l'opprobre changent les cœurs..... Ah! si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé !

LETTRE XXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

RESTE, ah! reste, ne reviens jamais : tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrois-je ta vue ?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire ? Tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé ? Pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ! Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? Ma honte n'est-elle

pas écrite ſur tous les objets ? Si je ne verſe mon cœur dans le tien il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahiſſois-tu ? C'eſt ta fidélité, ton aveugle amitié, c'eſt ta malheureuſe indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inſpira de le rappeller, ce cruel qui fait mon opprobre ? Ses perfides ſoins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuſe ? Qu'il fuie à jamais, le barbare ! qu'un reſte de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par ſa préſence ; qu'il renonce au plaiſir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'eſt point coupable ; c'eſt moi ſeule qui le ſuis ; tous mes malheurs ſont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'eſt le premier de ſes effets de nous faire accuſer autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ſes ſermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! ſans doute, il ſait mieux aimer que moi, puiſqu'il ſait mieux ſe vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ſes combats & de ſa victoire ; les ſiens étincelloient du feu de ſes deſirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuoſité d'un tranſport aveugle, il s'arrêtoit tout-à-coup ; une barriere inſurmontable ſembloit m'avoir entourée, & jamais ſon amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'oſai trop contempler ce dangereux ſpectacle. Je me ſentois troubler de ſes tranſports, ſes ſoupirs oppreſſoient mon cœur ; je partageois ſes tourmens en ne penſant que les plaindre.

Je le vis dans des agitations convulſives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour ſeul m'auroit épargnée ; ô ma couſine ! c'eſt la pitié qui me perdit.

Il ſembloit que ma paſſion funeſte voulût ſe couvrir pour me ſéduire du maſque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit preſſée avec plus d'ardeur de le ſuivre. C'étoit déſoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le ſein maternel ; je réſiſtai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impoſſibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le myſtere qu'il faloit lui faire de cette impoſſibilité, le regret d'abuſer un amant ſi ſoumis & ſi tendre, après avoir flatté ſon eſpoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foibleſſe, tout aliénoit ma raiſon, il faloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans ſavoir ce que je faiſois, je choiſis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me ſouvins que de l'amour. C'eſt ainſi qu'un inſtant d'égarement m'a perdue à jamais. Je ſuis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; & ſi je vis, c'eſt pour être plus malheureuſe.

Je cherche en gémiſſant quelque reſte de conſolation ſur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une ſi charmante reſſource, je t'en conjure ; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus ſi grand beſoin. Que la pitié ſupplée à l'eſtime. Viens, ma chére, ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie, garantis-moi, s'il ſe peut, du mépris de moi-même, &

fais-moi

fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.

LETTRE XXX.

Réponse.

Fille infortunée ! Hélas ! qu'as-tu fait ? Mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'inspires, abuse-moi la premiere sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le sais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée !... il est l'effet d'une téméraire confiance...... Ah ! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret, sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il faloit être heureuse ou mourir, &, quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappellé. Mais quel fut mon effroi, quand je

te vis dégoûtée de vivre, & si près de la mort! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi; tu le vis, il falut obéir; si je t'avois cru si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pieces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foible & languissante encore, tu me parus en sureté contre une si courte absence: je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien, j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir, & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chére & douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, & le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penses qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? Si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à peu près ce qu'on appelle amour; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien, & sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur eſt de l'avoir rendu néceſſaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaiſes maximes encore plus que les mauvaiſes actions (1). Si la faute étoit à commettre, que j'euſſe la baſſeſſe de te parler ainſi, & toi celle de m'écouter, nous ſerions toutes deux les dernieres des créatures. A préſent, ma chére, je dois te parler ainſi, & tu dois m'écouter, ou tu es perdue ; car il reſte en toi mille adorables qualités que l'eſtime de toi-même peut ſeule conſerver, qu'un excès de honte & l'abjection qui le ſuit détruiroient infailliblement, & c'eſt ſur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foibleſſe. Le véritable amour eſt-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commiſe ne t'ôte point ce noble enthouſiaſme de l'honnête & du beau, qui t'éleva toujours au-deſſus de toi-même. Une tache paroit-elle au ſoleil ? Combien de vertus te reſtent pour une qui s'eſt altérée ! En ſeras-tu moins douce, moins ſincere, moins modeſte, moins bienfaiſante ? En ſeras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en feront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chére & bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore ; elle ſait, elle ſent qu'il n'y a rien

(1) Ce ſentiment eſt juſte & ſain. Les paſſions déréglées inſpirent les mauvaiſes actions ; mais les mauvaiſes maximes corrompent la raiſon même, & ne laiſſent plus de reſſource pour revenir au bien.

de bien qui ne puiſſe encore ſortir de ton ame. Ah! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus ſage que toi te valût jamais!

Enfin tu me reſtes; je puis me conſoler de tout, hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût presque fait deſirer la ſeconde, ſi je ne l'avois reçue en même tems. Vouloir délaiſſer ſon amie! projetter de s'enfuir ſans moi! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il faloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne ſonge qu'à ſon amour........ Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je ſuis forcée à paſſer loin de toi. Ils ſe prolongent cruellement. Nous ſommes encore pour ſix mois à Lauſanne, après quoi je volerai vers mon amie. J'irai la conſoler ou m'affliger avec elle, eſſuyer ou partager ſes pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raiſon que la tendre amitié. Chére couſine, il faut gémir, nous aimer, nous taire, &, s'il ſe peut, effacer à force de vertus une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah! ma pauvre Chaillot!

LETTRE XXXI.

A Julie.

Quel prodige du Ciel es-tu donc, inconcevable Julie! & par quel art, connu de toi ſeule, peux-tu raſſembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles? Ivre d'amour & de volupté, le mien nage dans la triſteſſe; je ſouffre & languis de douleur au ſein de la félicité ſuprême, & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu! quel tourment affreux de n'oſer ſe livrer tout entier à nul ſentiment, de les combattre inceſſamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaiſir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que miſérable.

Que me ſert, hélas! d'être heureux? Ce ne ſont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque ſecret à l'amour? Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaiſirs cachés qui t'aſſiégent, & ta triſteſſe, voilée d'un doux ſourire, n'en eſt que plus amere à mon cœur.

Il n'eſt plus tems de me rien diſſimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere; elle me quitte un moment; j'entends des gémiſſemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénetre juſqu'à

101730

ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvant la porte, quand j'apperçus celle qui devroit être sur le trône de l'Univers assise à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes? Ah! j'aurois moins souffert s'il l'eût été de mon sang! De quels remords je fus à l'instant déchiré? Mon bonheur devint mon supplice; je ne sentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes levres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais, j'entends revenir ta mere, il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le supplice des tiens? Sois plus juste envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagemens? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! O ma digne & chaste compagne! O charme & bonheur de ma vie! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter: ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de

ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie eſt légitime, l'infidélité ſeule qui la romproit ſeroit blâmable, & c'eſt déſormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur ſeroit raiſonnable, quand tes regrets ſeroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? Pourquoi mes yeux ne verſent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, & mon cœur juſtement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide & myſtérieuſe amante; tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'eſt-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit? Ah! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, & tu ſentirois mes plaiſirs comme je ſens ta triſteſſe!

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un inſenſé, parce que ma raiſon s'égare au ſein des délices. Mes emportemens t'effrayent, mon délire te fait pitié, & tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſenſible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'eſpeces de tranſports ſans ſortir de ſon aſſiette? Ne ſais-tu pas qu'il eſt un terme où nulle raiſon ne réſiſte plus, & qu'il n'eſt point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté; & ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus à moi, je

l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie! ne te dérobe pas à toi-même.

LETTRE XXXII.

RÉPONSE.

IL fut un tems, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles & charmantes; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris, & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux tems n'est plus: hélas! il ne peut revenir; & pour premier effet d'un changement si cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source; tu veux me consoler par de vains discours; & quand tu penses m'abuser, c'est toi, mon ami, qui t'abuses. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché le plaisir, & le bonheur a fui loin de nous. Ressouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage, où la passion tiroit de son propre excès la force de se

vaincre

vaincre elle-même, où l'innocence nous consoloit de la contrainte, où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur premiere douceur ! Qu'est devenu ce zele de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable, nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires ; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter.

Voilà, mon ami, les pertes qui nous sont communes, & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, & gémis si tu sais aimer. Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir est de les rendre éternelles : le pire de mes maux seroit d'en être consolée, & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir, elle est unique, mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon ai-

mable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix; tu t'éleves quand je me dégrade; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir, c'est à toi de justifier, s'il se peut, ma faute; couvre-la de l'honnêteté de tes sentimens; que ton mérite efface ma honte; rends excusable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi, & tant que tu seras digne de respect, je ne serai pas tout-à-fait méprisable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma santé, je ne saurois le dissimuler plus long-tems. Mon visage démentiroit mes discours, & ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte-toi donc avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des soupçons & qu'elle nous observe. Mon pere n'en est pas là, je l'avoue : ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille; mais enfin, tu sais ses résolutions; il te préviendra si tu ne le préviens, & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mere tandis qu'il en est encore tems. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire, &

renonçons à nous voir si souvent, pour nous voir au moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y présenter ; mais si tu te la fermes toi-même, tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion, & avec un peu d'adresse & de complaisance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite, sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, & tu conviendras que l'inséparable cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

LETTRE XXXIII.

DE JULIE.

AH ! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée ! Quel tourment de se voir & de se contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole ? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit ; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert ; je ne savois plus ce que je faisois,

& à ton arrivée je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage & son éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du mystere à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'allarmes, & je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure; tu lui paroissois embarrassé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'osant aller ni venir, ni m'aborder ni t'éloigner, & promenant tes regards à la ronde pour avoir, disoit-elle, occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, jusqu'à ce que la jeune Madame Belon t'ayant adressé la parole, tu t'assis en causant avec elle, & devins plus calme à ses côtés.

Je sens, mon ami, que cette maniere de vivre, qui donne tant de contrainte & si peu de plaisir, n'est pas bonne pour nous: nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, sans connoître l'amour, ne laissent pas d'être bien ensemble, ou qui peuvent se passer du mystere: les inquiétudes sont trop vives de ma part, les indiscrétions trop dangereuses de la tienne, & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à mes côtés, pour faire diversion au besoin.

Reprenons, reprenons cette vie solitaire & paisible, dont je t'ai tiré si mal à propos. C'est elle qui a fait naître & nourri

nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une maniere de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression, & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'est ta chére image qui soutient l'une & l'autre, & j'aime mieux te voir tendre & sensible au fond de mon cœur, que contraint & distrait dans une assemblée.

Il peut, d'ailleurs, venir un tems où je serois forcée à une plus grande retraite ; fût-il déjà venu, ce tems desiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah ! si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux espoir d'être un jour..... mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystere, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fût doux à savoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, & tout ce que je t'en puis dire à présent, c'est que l'amour qui fit nos maux, doit nous en donner le remede. Raisonne, commente, si tu veux dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger là-dessus.

LETTRE XXXIV.

RÉPONSE.

No, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A sospirar d'amor. (a)

Que je dois l'aimer, cette jolie Madame Belon, pour le plaisir qu'elle m'a procuré! Pardonne-le moi, divine Julie, j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes, & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, & se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Madame Belon? Ah ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté remplissoient, ravissoient son ame; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter aux dépens de celle que j'aime des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que

(a) Non, non, beaux yeux qui m'apprîtes à soupirer, jamais vous ne verrez changer mes affections.

Metast.

durant tout ce tems me dit Madame Belon ? Sais-je ce que je lui répondis ? Le ſavois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le ſavoir elle-même, & pouvoit-elle comprendre la moindre choſe aux diſcours d'un homme qui parloit ſans penſer & répondoit ſans entendre ?

Com' huom, che par ch' aſcolti, e nulla intende. (*b*)

Auſſi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le ſens commun, qui pis eſt pas le moindre eſprit, & que je ſuis tout auſſi ſot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en penſe ? Ma Julie ne décide-t-elle pas ſeule de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le reſte de la terre penſe de moi comme il voudra, tout mon prix eſt dans ton eſtime.

Ah ! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés ſupérieures à la ſienne, de faire la diverſion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux ! Si tu pouvois douter de ma ſincérité, ſi tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu regiſtre de tout ce qui ſe fit autour de toi ? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le ſoleil entre les aſtres qu'il éclipſe ? N'apperçus-je pas les Cavaliers (1) ſe raſſembler autour de ta chaiſe ? Ne vis-je pas au dépit de tes

(*b*) Comme celui qui ſemble écouter & qui n'entend rien.

(1) *Cavaliers*; vieux mot qui ne ſe dit plus. On dit *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

compagnes l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages, & leurs galanteries? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté? Ne vis-je pas quand tu te dégantois pour la colation l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être?

Reprenons-la donc, cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amere, & il préfere sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, & tu sembles les oublier! Quoi, passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire! Ah! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siecles? L'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant & puis mourir?

Je ne le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable ſecret que tu me dérobes, il n'en fut jamais de plus intéreſſant pour nous; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je ſaurai pourtant garder le ſilence que tu m'impoſes, & contenir une indiſcrete curioſité; mais en reſpectant un ſi doux myſtere, que n'en puis-je au moins aſſurer l'éclairciſſement! Qui ſait, qui ſait encore ſi tes projets ne portent point ſur des chimeres? Chére ame de ma vie, ah! commençons du moins par les bien réaliſer.

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été ſenſiblement touché de l'eſtime de ce brave officier; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le ſervice, & que ma paſſion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auſſi active. En cela je n'ai point fait un ſacrifice à l'amour. Je penſe que chacun doit ſa vie & ſon ſang à la patrie, qu'il n'eſt pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien, moins encore de ſe vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ſerois bienheureux d'imiter dans ſon amour pour ſes devoirs & pour ſon pays. Il ne voulut jamais entrer au ſervice d'aucun Prince étranger: Mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie; il ſe trouva dans pluſieurs combats à l'un deſquels il fut bleſſé; & à la bataille de Wilmerghen, il eut

le bonheur d'enlever un drapeau ennemi ſous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

DE JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant ſur Madame Belon, valuſſent une explication ſi ſérieuſe. Tant de ſoins à ſe juſtifier produiſent quelquefois un préjugé contraire; & c'eſt l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui ſeule en fait des objets importans. Voilà ce qui ſurement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne ſont gueres pointilleux, & les tracaſſeries des amans ſur des riens ont preſque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne ſemble.

Je ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie; ſujet, malheureuſement, trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions; le moindre refroidiſſement ſeroit bientôt pour nous la langueur de la mort; un dégoût invincible, un éternel ennui, ſuccéderoient à l'amour éteint, & nous ne ſaurions long-tems vivre après avoir ceſſé d'aimer.

En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le délire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſituation préſente, & qu'il faut que j'aime avec tranſport, ou que je meure de douleur. Vois donc ſi je ſuis fondée à diſcuter ſérieuſement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même, il me ſemble que ſouvent affectée avec trop de vivacité, je ſuis pourtant peu ſujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines euſſent fermenté long-tems en dedans, pour que j'oſaſſe en découvrir la ſource à leur auteur; & comme je ſuis perſuadée qu'on ne peut faire une offenſe ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractere doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalouſie, & j'ai bien peur de ſentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'eſt pas que je ne ſache que ton cœur eſt fait pour le mien & non pour un autre. Mais on peut s'abuſer ſoi-même, prendre un goût paſſager pour une paſſion, & faire autant de choſes par fantaiſie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconſtant ſans l'être, à plus forte raiſon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoiſonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre & mourrois inconſolable ſans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la ſeule idée me fait friſſonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ſerment qu'on ne tient que quand il eſt ſuperflu, mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi reſpecté de toi,

que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la premiere instruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre ; je le crois, je l'espere ; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi dans tes engagemens, pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels, que d'en souffrir sans cesse d'imaginaires ; je jouirois, au moins, de tes remords ; si tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins ameres les larmes que je verserois dans ton sein.

C'est ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit & par la probité qui l'assure ; voilà l'usage de cette regle de sagesse dans les choses de pur sentiment ; voilà comment la vertu sévere sait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garants de cette constance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement, tu me garderas, je le sais, la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole ; & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie, tu lui dirois..... oui, tu pourrois lui dire, ô Julie ! je ne..... Mon ami, jamais je n'écrirai ce mot là.

Que penses-tu de mon expédient ? C'eſt le ſeul, j'en ſuis ſûre, qui pouvoit déraciner en moi tout ſentiment de jalouſie. Il y a je ne ſais quelle délicateſſe qui m'enchante à me fier de ton amour à ta bonne foi, & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher, l'effet aſſuré de l'engagement que je t'impoſe ; car je pourrois te croire amant volage, mais non pas ami trompeur, & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaiſir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles, à prévenir les apparences d'un changement dont je ſens ſi bien l'impoſſibilité ! Quel charme de parler de jalouſie avec un amant ſi fidele ! Ah ! ſi tu pouvois ceſſer de l'être, ne crois pas que je t'en parlaſſe ainſi ! Mon pauvre cœur ne ſeroit pas ſi ſage au beſoin, & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très-honoré maître, matiere à diſcuſſion pour ce ſoir ; car je ſais que vos deux humbles diſciples auront l'honneur de ſouper avec vous chez le pere de l'inſéparable. Vos doctes commentaires ſur la gazette vous ont tellement fait trouver grace devant lui, qu'il n'a pas falu beaucoup de manége pour vous faire inviter. La fille a fait accorder ſon clavecin ; le pere a feuilleté Lamberti ; moi, je recorderai peut-être la leçon du boſquet de Clarens. O Docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque ſcience de miſe ! Monſieur d'Orbe, qui n'eſt pas oublié, comme vous pouvez penſer, a le mot pour entamer une ſavante diſſertation ſur le futur hommage du Roi de Naples, durant laquelle nous paſ-

ſerons tous trois dans la chambre de la couſine. C'eſt là, mon féal, qu'à genoux devant votre Dame & maîtreſſe, vos deux mains dans les ſiennes, & en préſence de ſon Chancelier, vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on n'eſt maître ni de tenir ni de rompre; mais vérité, ſincérité, franchiſe inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours ſoumis, mais de ne point commettre acte de félonie, & de déclarer, au moins, la guerre avant de ſecouer le joug. Ce faiſant, aurez l'accolade, & ſerez reconnu vaſſal unique & loyal Chevalier.

Adieu, mon bon ami, l'idée du ſouper de ce ſoir m'inſpire de la gaieté. Ah! qu'elle me ſera douce quand je te la verrai partager!

LETTRE XXXVI.

DE JULIE.

Baise cette lettre & ſaute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre; mais penſe que pour ne point ſauter & n'avoir rien à baiſer, je n'y ſuis pas la moins ſenſible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour ſon procès, & de-là à Soleure pour ſa penſion, a propoſé à ma mere d'être du voyage, & elle l'a accepté eſpérant pour ſa ſanté quelque effet ſalutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmener auſſi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en

pensois ; mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il faloit feindre de la tristesse, & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens, je ne resterai point maîtresse de la maison ; mais on me dépose chez le pere de la cousine, en sorte que je serai tout de bon durant ce tems inséparable de l'inséparable. De plus ma mere a mieux aimé se passer de femme-de-chambre & me laisser Babi pour gouvernante : sorte d'Argus peu dangereux dont on ne doit ni corrompre la fidélité ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres tems. Non-seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma cousine, y venir plus souvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'espere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet œil attristé? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix? Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs & ne devroit servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques chalets (1), qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches & discretes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies sont bordés d'arbrisseaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asyles plus déserts & plus sombres.

Al bel seggio riposto, ombroso e fosco;
Ne mai pastori appressan, ne bifolci. (a)

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans, on n'y voit par-tout que les tendres soins de la mere commune. C'est là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa qu'il avoit envie d'aller faire avec quelques amis une chasse de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres, comme

(1) Sorte de maisons de bois où se font les fromages & diverses especes de laitages dans la montagne.

(a) Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages qui couvrent ces charmans asyles. *Petr.*

tu ne ſais que trop bien. L'un repréſentant le maître de la maiſon en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet conſacré par l'amour ſera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureuſement & ſurement ce charmant projet, il n'eſt queſtion que de quelques arrangemens qui ſe concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaiſirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte bruſquement, de peur de ſurpriſe. Auſſi bien, je ſens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien conſidéré, je penſe que nous pourrons ſans indiſcrétion nous voir preſque tous les jours; ſavoir chez ma couſine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

DE JULIE.

ILs ſont partis ce matin, ce tendre père & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres careſſes une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embraſſois avec un léger ſerrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétilloit d'une odieuſe joie. Hélas! qu'eſt devenu ce tems

heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir ? Maintenant coupable & craintive, je tremble en pensant à eux; je rougis en pensant à moi; tous mes bons sentimens se dépravent, & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une secrete angoisse étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets, je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ses hardes encore éparses, je les ai toutes baisées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée, & j'ai trouvé quelque sorte de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah! tyran! tu veux en vain l'asservir tout entier, ce tendre & trop foible cœur; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentimens légitimes, il respecte & chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami ! ces mouvemens involontaires, & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le sais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler; il faut que tu les connoisses, non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épan-

cherois-je, si je n'osois les verser dans le tien? N'es-tu pas mon tendre consolateur? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue? Sans toi, sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussai-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement! Mais vos tendres soins me soutiennent; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chére cousine, ou plutôt de cette tendre sœur, déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joie & la sérénité qu'il a perdues.

LETTRE XXXVIII.

A JULIE.

NON, Julie, il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille: il faut que mon amour s'augmente & croisse incessamment avec tes charmes, & tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur! O tristesse enchanteresse! O langueur d'une ame attendrie!

combien vous surpassez les turbulens plaisirs, & la gaieté folâtre, & la joie emportée, & tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux desirs effrénés des amans! paisible & pure jouissance qui n'as rien d'égal dans la volupté des sens, jamais, jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux! quel ravissant spectacle ou plutôt quelle extase, de voir deux beautés si touchantes s'embrasser tendrement, le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre, leurs douces larmes se confondre, & baigner ce sein charmant comme la rosée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos! J'étois jaloux d'une amitié si tendre; je lui trouvois je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même, & je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chéres, sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non, rien, rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses, & le spectacle de deux amans eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

Ah! qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable cousine, si Julie n'eût pas existé. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit son charme invincible sur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajustement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur, & toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins

connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ! quoi la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espece plus pure, si ce feu dévorant qui pénetre ma substance ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoit ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoit, te sent, & sait te mettre à ta place. Ma Julie ! Ah ! quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les tems, il y a quelques jours sur-tout que ton image plus belle que jamais me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe ; & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta derniere lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, & chaque fois la perspective d'un séjour si desiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse 'l vento mai si verdi frondi. (a)

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche

(a) Jamais œil d'homme ne vit des bocages aussi charmans, jamais zéphir n'agita de plus verds feuillages. *PETR.*

& plus vive, l'air plus pur, le Ciel plus ſerein; le chant des oiſeaux ſemble avoir plus de tendreſſe & de volupté; le murmure des eaux inſpire une langueur plus amoureuſe; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums; un charme ſecret embellit tous les objets ou faſcine mes ſens; on diroit que la terre ſe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le conſume. O Julie! ô chére & précieuſe moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la préſence de deux amans fideles: Portons le ſentiment du plaiſir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image; allons animer toute la nature, elle eſt morte ſans les feux de l'amour. Quoi! trois jours d'attente? trois jours encore? Ivre d'amour, affamé de tranſports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuſe impatience. Ah! qu'on feroit heureux ſi le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui ſéparent de pareils inſtans!

LETTRE XXXIX.

DE JULIE.

TU n'as pas un ſentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage; mais ne me parle plus de plaiſir tandis que des gens qui valent mieux que nous ſouffrent, gémiſſent, & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, & ſois tranquille ſi tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire ſans des larmes

de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, & je vois avec une amere confusion jusqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant; je la protégeois auprès de ma mere; je la tenois en quelque maniere sous ma garde, & pour n'avoir sçu me garder moi-même, je l'abandonne sans me souvenir d'elle, & je l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, & que l'indigence & la séduction perdoient une fille modeste & sage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami! comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misere un prix que le cœur seul doit payer, & recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour!

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de ses sentimens honnêtes, de son innocente naïveté? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti? Ah! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre? Pour moi, j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit, & de faire ensorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espere que le Ciel bénira cette entreprise, & qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié

de partir dès aujourd'hui, si tu le peux, ou tout au moins demain matin pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les supplications ni l'argent : Porte avec toi la lettre de ma Fanchon, il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoiqu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je persiste; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair & ne sont plus : mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains, songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous ferons de celle-ci nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces discours superflus; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.

LETTRE

LETTRE XL.

de Fanchon Regard a Julie.

Mademoiselle,

Pardonnez une pauvre fille au désespoir, qui ne sachant plus que devenir ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous lassez point de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver, il a falu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet que Monsieur votre pere avoit ramené du service est un brave garçon, rangé, qui sait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printems; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé derechef sans m'en rien dire

dans la Compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue : ainsi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit ou celui de Monsieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce tems là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourser ce pauvre garçon ; mais je le connois bien ; il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un Monsieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendroit demain matin savoir ma derniere résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres, mais on est si méprisé qu'il vaut mieux pâtir : & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle ; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine, & j'ai le cœur si serré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante à vous servir.

Fanchon Regard.

LETTRE XLI.

RÉPONSE.

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance, ma chére enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux, mais le mien est impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur, s'il revient ; & l'après dînée nous irons te voir, ma cousine & moi ; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre pere, & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine ; mon pere est absent ; mais en attendant son retour on fera ce qu'on pourra, & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLII.

A JULIE.

JE reçois votre lettre & je pars à l'inſtant : ce ſera toute ma réponſe. Ah cruelle! que mon cœur en eſt loin, de cette odieuſe vertu que vous me ſuppoſez, & que je déteſte! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Duſſé-je en mourir cent fois, il faut être eſtimé de Julie.

LETTRE XLIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher; il étoit à la chaſſe, & je l'attendis juſqu'au ſoir. Quand je lui eus expliqué le ſujet de mon voyage, & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever, en offrant de moi-même une ſomme aſſez conſidérable, & l'augmentant à meſure qu'il réſiſtoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer, après m'être aſſuré de le retrouver ce matin, bien réſolu de ne le plus quitter juſqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque maniere que ce pût être, j'euſſe obtenu ce que j'étois venu lui demander.

M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter; je l'ai refusé à vos offres, je le donne à vos intentions charitables, & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez, à la joie que vous donnera cet heureux succès, de celle que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devroit l'être? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux, & si cette visite retarde mon départ d'un jour comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable, je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on aime, & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu! Je l'avoue, ô Julie! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui, & de compter pour rien les miennes, comme si j'étois le seul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un si doux espoir, à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis; je sens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis, vous que l'habi-

tude de bien faire a tant inſtruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eſt le vôtre, de pouvoir rendre les privations auſſi douces que les plaiſirs, & donner à ce qu'on fait pour vous, le même charme qu'on trouveroit à ſe contenter ſoi-même! Ah! je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie! ſans doute, avec tant d'autorité ſur mon ame la tienne eſt plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puiſque ton regne eſt céleſte, & que ſerviroit de ceſſer de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou ſix jours juſqu'au retour de la Maman. Seroit-il impoſſible durant cet intervalle de faire un pélerinage au Chalet?

LETTRE XLIV.

DE JULIE.

Ne murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous eſt plus avantageux qu'il ne ſemble, & quand nous aurions fait par adreſſe ce que nous avons fait par bienfaiſance, nous n'aurions pas mieux réuſſi. Regarde ce qui ſeroit arrivé ſi nous n'euſſions ſuivi que nos fantaiſies. Je ſerois allée à la campagne préciſément la veille du retour de ma mere à la ville: j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue: il auroit falu partir ſur-le-

champ, peut-être ſans pouvoir t'avertir, te laiſſer dans des perplexités mortelles, & notre ſéparation ſe ſeroit faite au moment qui la rendoit le plus douloureuſe. De plus, on auroit ſçu que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions, peut-être eût-on ſçu que nous y étions enſemble ; du moins on l'auroit ſoupçonné, c'en étoit aſſez. L'indiſcrete avidité du préſent nous ôtoit toute reſſource pour l'avenir, & le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à préſent cet état à notre ſituation réelle. Premierement ton abſence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma couſine ; elle ſait ton voyage & le ſujet ; c'eſt une raiſon de plus pour t'eſtimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le ſeul moment de liberté qu'ils ont pour ſe voir ! Quelle ruſe avons-nous employée pour écarter une trop juſte défiance ? La ſeule, à mon avis, qui ſoit permiſe à d'honnêtes gens, c'eſt de l'être à un point qu'on ne puiſſe croire, en ſorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaiſir de réunir des amans déſolés, & de rendre heureux deux jeunes gens ſi dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon ; dis, n'eſt-elle pas charmante, & ne méritet-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'eſt-elle pas trop jolie & trop malheureuſe pour reſter fille impunément ? Claude Anet de ſon côté, dont le bon naturel a

réſiſté par miracle à trois ans de ſervice, en eût-il pu ſupporter encore autant ſans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela, ils s'aiment & feront unis, ils ſont pauvres & feront aidés ; ils ſont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon pere a promis de prendre ſoin de leur établiſſement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaiſance, ſans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel eſt, mon ami, l'effet aſſuré des ſacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inſéparable, tu m'appelleras auſſi *la prêcheuſe*, & il eſt vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes ſermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaiſir qu'ils ne ſont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'eſtimer moi-même j'aime à m'eſtimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaiſir tu dois voir augmenter ſans ceſſe les dettes que l'amour s'oblige à payer !

Ma couſine a ſçu les entretiens que tu as eus avec ſon pere au ſujet de M. d'Orbe ; elle y eſt auſſi ſenſible que ſi nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reſte avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je ſuis une heureuſe fille ! que je ſuis aimée & que je trouve charmant de l'être ! Pere, mere,

mere, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston qui vient de Geneve où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva fort triste, & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens, du sel, du feu dans sa conversation. Sa voix s'éleve & son œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entre autres de la musique italienne qu'il porte jusqu'au sublime; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours, & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (1). Adieu, mon ami.

(1) Terme du pays, pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher & qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée ou du velours d'Utrecht.

LETTRE XLV.

A JULIE.

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre quand Milord Edouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma Julie, à te parler de lui ? Quand on se suffit l'un à l'autre s'avise-t-on de songer à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en sais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Semplon, il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue, & le désœuvrement rendant les hommes assez lians, il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions ; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant, & nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures, pour tout le tems qu'ils ne se seroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages, & le sachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaisir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement, mais modérément & sans prétention. J'estimai

qu'il en jugeoit avec plus de ſentiment que de ſcience, & par les effets plus que par les regles, ce qui me confirma qu'il avoit l'ame ſenſible. Pour la muſique italienne, il m'en parut enthouſiaſte comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mene un virtuoſe avec lui, ſon valet-de-chambre joue fort bien du violon, & lui-même paſſablement du violoncelle. Il me choiſit pluſieurs morceaux très-pathétiques à ce qu'il prétendoit ; mais ſoit qu'un accent ſi nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée ; ſoit que le charme de la muſique, ſi doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde triſteſſe, ces morceaux me firent peu de plaiſir, & j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre & ſans expreſſion.

Il fut auſſi queſtion de moi, & Milord s'informa avec intérêt de ma ſituation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit ſavoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impoſſibles, dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit paſſer l'hiver à Geneve, l'été ſuivant à Lauſanne, & qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie ; il m'a tenu parole, & nous nous ſommes revus avec un nouveau plaiſir.

Quant à ſon caractere, je le crois vif & emporté, mais vertueux & ferme. Il ſe pique de philoſophie, & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond, je le crois par tempérament ce qu'il penſe être par méthode, & le vernis ſtoïque qu'il met à ſes actions ne conſiſte qu'à parer de beaux raiſonnemens le parti que ſon cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il

avoit eu quelques affaires en Italie, & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de rêche dans ses manieres; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, & qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se regle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dûs; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne; mais, quoique tu puisses dire, le chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI.

DE JULIE.

HE bien donc, mon ami, toujours le chalet? l'histoire de ce chalet te pese furieusement sur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du chalet! Mais des lieux où tu ne fus jamais te sont-ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs, & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville? Ecoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous serons tous: cette noce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystere a sçu tendre son voile au sein de la turbulente joie & du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami, ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés?

Tu t'animes ce me semble, d'un zele assez superflu sur l'apologie de Milord Edouard dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture, & tu ne peux gueres être plus avancé; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois

tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens, presque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience est amere, mais son fruit est doux!

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande & forte, & plus de lumieres que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à peu près la même chose; & puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être! Te souvient-il qu'en lisant ta République de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point, de la différence morale des sexes? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, & ne saurois imaginer un modele commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions comme le pensent tes Philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manieres de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues, il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe;

mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injures! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussi bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité je te dise naïvement ce que je pense de la tienne? Je n'y trouve qu'un rafinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités; tu t'en acquitterois trop mal; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même; mais que tu ne veux pas

me tromper. O que les illuſions de l'amour ſont aimables! Ses flatteries ſont en un ſens des vérités : le jugement ſe tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les repréſente ; il ne ment point en diſant des menſonges ; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

J'ai entendu, non ſans quelque battement de cœur propoſer d'avoir demain deux philoſophes à ſouper. L'un eſt Milord Edouard, l'autre eſt un ſage dont la gravité s'eſt quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écoliere; ne le connoîtriez-vous point ? Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le decorum philoſophique un peu mieux qu'à ſon ordinaire. J'aurai ſoin d'avertir auſſi la petite perſonne de baiſſer les yeux, & d'être aux ſiens la moins jolie qu'il ſe pourra.

LETTRE XLVII.

A JULIE.

AH ! mauvaiſe ! Eſt-ce là la circonſpection que tu m'avois promiſe ? Eſt-ce ainſi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagemens ! Premierement ta parure, car tu n'en avois point, & tu ſais bien que jamais tu n'es ſi dangereuſe. Secondement ton maintien ſi doux, ſi modeſte, ſi propre à laiſſer remarquer à loiſir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus ſpirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit

rendoit tous plus attentifs, & faisoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que françois, plut à Milord Edouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne sais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde, sans paroître même y songer. Je ne sais, pour moi, comment tu t'y prends; mais si telle est ta maniere d'être jolie le moins qu'il est possible, je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique & boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens, il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que personne, excepté ta cousine, me parle de toi; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret ou de mes plaisirs; & quoique l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce n'est pas que j'aye comme toi du penchant à la jalousie.

Je connois mieux ton ame ; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement poſſible. Après tes aſſurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie ! ..... des conditions ſortables..... les préjugés de ton pere..... Tu ſais bien qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-deſſus. Un mot de Julie, & je ſuis tranquille à jamais.

J'ai paſſé la nuit à entendre ou exécuter de la muſique italienne, car il s'eſt trouvé des duo & il a falu hazarder d'y faire ma partie. Je n'oſe te parler encore de l'effet qu'elle a produit ſur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impreſſion du ſouper d'hier ne ſe ſoit prolongée ſur ce que j'entendois, & que je n'aye pris l'effet de tes ſéductions pour le charme de la muſique. Pourquoi la même cauſe qui me la rendoit ennuyeuſe à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une ſituation contraire ? N'es-tu pas la premiere ſource de toutes les affections de mon ame, & ſuis-je à l'épreuve des preſtiges de ta magie ? Si la muſique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi ſur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extaſe, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes tranſports, il s'eſt contenté pour tout éloge de demander ſi ta couſine ſavoit l'Italien.

Tout ceci ſera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce ſoir un nouveau rendez-vous de muſique. Milord veut la rendre complette & il a mandé de Lauſanne un ſecond violon qu'il dit être aſſez entendu. Je porterai de

mon côté des ſcenes, des cantates françoiſes, & nous verrons !

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui ſe perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie ; ne me quitte point durant mon ſommeil ; mais ſoit que ton image le trouble ou le favoriſe, ſoit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un inſtant délicieux qui ne peut m'échapper & qu'il me prépare, c'eſt le ſentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

A Julie.

Ah ! ma Julie, qu'ai-je entendu ? Quels ſons touchans ? Quelle muſique ? Quelle ſource délicieuſe de ſentimens & de plaiſirs ? Ne perds pas un moment ; raſſemble avec ſoin tes opéra, tes cantates, ta muſique françoiſe, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attiſe avec ſoin, afin que tant de glace puiſſe y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce ſacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde pſalmodie, & d'avoir pris ſi long-tems pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raiſon ! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu juſqu'ici ſur les produc-

tions de cet art charmant ! Je ſentois leur peu d'effet, & l'attribuois à ſa foibleſſe. Je diſois, la muſique n'eſt qu'un vain ſon qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indirectement & légerement ſur l'ame. L'impreſſion des accords eſt purement méchanique & phyſique ; qu'a-t-elle à faire au ſentiment, & pourquoi devrois-je eſpérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs ? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puiſſant & ſecret des paſſions avec les ſons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les ſentimens animent la voix parlante donne à ſon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui ſe fait entendre, eſt ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'eſt ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un Muſicien, ne laiſſe pas de parler aſſez bien de ſon art. L'harmonie, me diſoit-il, n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la muſique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur juſteſſe & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant : Mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés ; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la muſique ſur l'ame ; formez les plus ſavantes ſucceſſions d'accords ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyés au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants ſans

aucune harmonie font long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du fentiment anime les chants les plus fimples, ils feront intéreffans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la feule harmonie n'a jamais rien fçu dire au cœur.

C'eft en ceci, continuoit-il, que confifte l'erreur des François fur les forces de la mufique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, fur une poéfie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les fons plus mélodieux mais plus bruyans, & ils font fi malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoiffent plus les chofes d'effet, ils ne font plus que du rempliffage, ils fe gâtent l'oreille, & ne font plus fenfibles qu'au bruit; en forte que la plus belle voix pour eux n'eft que celle qui chante le plus fort. Auffi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que fuivre pefamment & de loin nos modeles, & depuis leur célebre Lulli ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de fon tems, on les a toujours vus à la pifte de trente ou quarante ans copier, gâter nos vieux Auteurs, & faire à peu près de notre mufique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils fe vantent de leurs chanfons, c'eft leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils favoient chanter des fentimens ils ne chanteroient pas de l'efprit, mais parce que leur mufique

n'exprime rien, elle eſt plus propre, aux chanſons qu'aux Opéra, & parce que la nôtre eſt toute paſſionnée, elle eſt plus propre aux Opéra qu'aux chanſons.

Enſuite m'ayant récité ſans chant quelques ſcenes italiennes, il me fit ſentir les rapports de la muſique à la parole dans le récitatif, de la muſique au ſentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la meſure exacte & le choix des accords ajoute à l'expreſſion. Enfin après avoir joint à la connoiſſance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fût poſſible de l'accent oratoire & pathétique, c'eſt-à-dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage ſans articuler des mots, je me mis à écouter cette muſique enchantereſſe, & je ſentis bientôt aux émotions qu'elle me cauſoit que cet art avoit un pouvoir ſupérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne ſais quelle ſenſation voluptueuſe me gagnoit inſenſiblement. Ce n'étoit plus une vaine ſuite de ſons, comme dans nos récits. A chaque phraſe quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque ſentiment dans mon cœur; le plaiſir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit juſqu'à l'ame; l'exécution couloit ſans effort avec une facilité charmante; tous les concertans ſembloient animés du même eſprit; le chanteur maître de ſa voix en tiroit ſans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai ſur-tout un grand ſoulagement à ne ſentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au muſicien le perpétuel combat du chant & de la meſure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne laſſent gueres moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une ſuite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expreſſion, qui ſavent exciter & peindre le déſordre des paſſions violentes, je perdois à chaque inſtant l'idée de muſique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du déſeſpoir; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à reſter en place. Je connus alors pourquoi cette même muſique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant juſqu'au tranſport; c'eſt que j'avois commencé de la concevoir, & que ſitôt qu'elle pouvoit agir elle agiſſoit avec toute ſa force. Non, Julie, on ne ſupporte point à demi de pareilles impreſſions; elles ſont exceſſives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut reſter inſenſible ou ſe laiſſer émouvoir outre meſure; ou c'eſt le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'eſt une impétuoſité de ſentiment qui vous entraîne, & à laquelle il eſt impoſſible à l'ame de réſiſter.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des ſons dont j'étois ſi touché, & de voir ſortir de la bouche d'un vil *caſtrato* les plus tendres expreſſions de l'amour. O ma Julie! n'eſt-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au ſentiment? Qui ſentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & ſentir une ame attendrie? Qui ſaura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, *l'idolo amato*? Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, ſi jamais nous chantons enſemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes

ſi délicieuſes! Je te conjure premierement d'entendre un eſſai de cette muſique, ſoit chez toi, ſoit chez l'Inſéparable. Milord y conduira quand tu voudras tout ſon monde, & je ſuis ſûr qu'avec un organe auſſi ſenſible que le tien, & plus de connoiſſance que je n'en avois de la déclamation italienne, une ſeule ſéance ſuffira pour t'amener au point où je ſuis, & te faire partager mon enthouſiaſme. Je te propoſe & te prie encore de profiter du ſéjour du virtuoſe pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa maniere d'enſeigner eſt ſimple, nette, & conſiſte en pratique plus qu'en diſcours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; & en ceci, comme en bien d'autres choſes l'exemple vaut mieux que la regle. Je vois déjà qu'il n'eſt queſtion que de s'aſſervir à la meſure, de la bien ſentir, de phraſer & ponctuer avec ſoin, de ſoutenir également des ſons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoiſe, pour la rendre juſte, expreſſive, & flexible; la tienne naturellement ſi légere & ſi douce prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta ſenſibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la muſique italienne,

E'l cantar che nell' anima ſi ſente. (a)

Laiſſe donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui reſſemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranſports des paſſions. Apprends à former ces ſons divins que le ſentiment inſpire, ſeuls dignes de ta voix, ſeuls dignes

(a) Et le chant qui ſe ſent dans l'ame.

PETR.

de

de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caracteres sensibles.

LETTRE XLIX.

De Julie.

Tu sais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai sur-tout aujourd'hui, que deux mots au sujet de Milord Edouard me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami; tu crains de me perdre & me parles de chansons! belle matiere à tracasserie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite! C'est par elle, je le sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'est par elle aussi que le mien te justifie, & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus allarmé.

Je ne sais, ni ne veux savoir, si Milord Edouard a d'au-

tres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Etange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Edouard, je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon pere sans qu'il en ait parlé ni à moi ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & tu sais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour

avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes paſſions que les déguiſer. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ; on liroit tous nos ſecrets dans ton ame, & tu détruirois à force de zele tout le ſuccès de mes ſoins. Laiſſe-moi donc les ſoucis de l'amour, & n'en garde que les plaiſirs ; ce partage eſt-il ſi pénible, & ne ſens-tu pas que tu ne peux rien à nôtre bonheur que de n'y point mettre obſtacle ?

Hélas ! que me ſerviront déſormais ces précautions tardives ? Eſt-il tems d'affermir ſes pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on ſe ſent accablé ? Ah ! miſérable fille, c'eſt bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où regnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni ſupporter ſon crime, ni s'en repentir ; d'être aſſiégé par mille frayeurs, abuſé par mille eſpérances vaines, & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du déſeſpoir ! Je ſuis déſormais à la ſeule merci du ſort. Ce n'eſt plus ni de force ni de vertu qu'il eſt queſtion, mais de fortune & de prudence, & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie ; mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Conſidere cette ſituation, mon ami, & vois ſi tu peux te fier à mon zele !

LETTRE L.

DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la cauſe de la triſteſſe que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon averſion pour les éclairciſſemens, je vous dois celui-ci, puiſque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

Je ne ſais ſi vous vous ſouvenez des étranges diſcours que vous me tîntes hier au ſoir, & des manieres dont vous les accompagnâtes ; quant à moi, je ne les oublierai jamais aſſez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureuſement j'en ſuis trop indignée pour pouvoir les oublier aiſément. De paréilles expreſſions avoient quelquefois frappé mon oreille en paſſant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles puſſent jamais ſortir de la bouche d'un honnête homme ; je ſuis très-ſûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le Dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penſer qu'elles puſſent être d'uſage entre vous & moi. Eh Dieux ! quel amour eſt le vôtre, s'il aſſaiſonne ainſi ſes plaiſirs ! Vous ſortiez, il eſt vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'eſt auſſi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainſi de ſang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme ſur votre compte, c'eſt que ſouvent

la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguiſe rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois-je ſi vous penſiez à jeun comme vous parliez hier au ſoir ? Plutôt que de ſupporter un pareil mépris j'aimerois mieux éteindre un feu ſi groſſier, & perdre un amant qui ſachant ſi mal honorer ſa maîtreſſe mériteroit ſi peu d'en être eſtimé. Dites-moi, vous qui chériſſiez les ſentimens honnêtes, feriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, & qu'on ne doit plus de reſpect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! ſi vous aviez toujours penſé ainſi, vous auriez été moins à redouter & je ne ſerois pas ſi malheureuſe ! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'eſt ſi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & ſi peu ſavent aimer, que la plupart prennent pour ſes pures & douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui bientôt aſſouvi de lui-même a recours aux monſtres de l'imagination & ſe déprave pour ſe ſoutenir.

Je ne ſais ſi je m'abuſe ; mais il me ſemble que le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui ſait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon amant.

Que dis-je ? Un amant n'eſt-il qu'un homme ? Ah ! qu'il eſt un être bien plus ſublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : ſon amant eſt plus ; tous les autres ſont moins ; elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpece. Ils ne deſirent pas, ils aiment. Le cœur ne ſuit point les ſens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obſcene que la débauche & ſon groſſier langage. Le véritable amour toujours modeſte n'arrache point ſes faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le myſtere, le ſilence, la honte craintive aiguiſent & cachent ſes doux tranſports ; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul ſait tout accorder aux deſirs ſans rien ôter à la pudeur. Ah dites ! vous qui connûtes les vrais plaiſirs ; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne ſouilleroit-elle pas cette image de perfection ſous laquelle on ſe plait à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi, mon ami, la débauche & l'amour ne ſauroient loger enſemble, & ne peuvent pas même ſe compenſer. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, & rien n'y peut ſuppléer ſitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous ſeriez aſſez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer ſi mal à propos, & à prendre avec celle qui vous eſt chére un ton & des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand eſt-il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle eſt cette volupté barbare qui ſe

plait à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée; mais si je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas! que j'en suis loin, moi qui n'ai pas sçu même être sage! Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur sait rien refuser à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, & vous m'avez trop bien appris son langage, pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet; mais il faut finir cette lettre, & je les renvoye à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'allarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

LETTRE LI.

Réponse.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui moi, moi? j'aurois offensé Julie? J'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours déshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh! dis-moi, Julie, Ange du Ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'est pas possible! Un seul de tes

regards

regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût vaincue sans l'outrager, & dans la douce union de nos ames, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité : dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte ? Si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes : dis si jamais une témérité brutale osa les profaner? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée? Non, ne le crois pas; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour

un mortel a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir si cruellement le mien! J'en fais par toi l'irrévocable serment, dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens; jamais elle ne souillera mes levres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insçu. Si j'enfreins ce vœu solemnel; Amour, accable-moi du châtiment dont je serai digne : puisse à l'instant l'image de ma Julie sortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au désespoir.

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine si légere. C'est une précaution & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge & s'appaise; punis-moi sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste & sévere; il le faut, j'y consens; mais si tu veux me laisser la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

LETTRE LII.

DE JULIE.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse ? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice ! Oh ! je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi ! Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, & j'ai appris avec une extrême édification que soupant hier chez M. de Vueillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, & ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la Côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite, & trois jours font au moins six repas. Or à six repas observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, & six par honte, & six par habitude, & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire ! Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il est tems d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me suis apperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme

replet; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne, & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Aussi bien je craindrois qu'à *force* de regrets & d'excuses tu ne te fisses à la fin un *mérite* d'une *faute si* bien réparée, & je veux me hâter de *l'oublier*, de peur que si j'attendois trop long-tems ce ne *fût plus générosité*, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les passions vives ne songent gueres à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repait point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh mon ami! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? L'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de maniere de vivre: si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Edouard. A la colation je t'enverrai une

coupe à demi pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux Graces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le crystal des fontaines, & comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air italien & même un duo avec lui? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mere quand le cœur est de la partie; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'Inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie italienne, & que j'ai si bien entretenu avec toi que je sens aisément la cadence des vers, & qu'au dire de Regianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scene du Metastase: ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui surement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes; exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés

& tous les paſſages, ſont un effet naturel de la douceur du chant & de la préciſion de la meſure, de ſorte que ce qui me paroiſſoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même beſoin d'être enſeigné. Le caractere de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une ſi grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la baſſe & ſavoir parler, pour déchiffrer aiſément le chant. Toutes les paſſions y ſont des expreſſions aiguës & fortes; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois, le ſien, toujours doux & facile, mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je ſens que cette muſique agite l'ame & repoſe la poitrine; c'eſt préciſément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre, hélas! que ne m'es-tu point! Pourquoi faut-il qu'un ſeul titre manque à tant de droits?

P. S. Sais-tu qu'il eſt queſtion d'une jolie promenade ſur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon ruſé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour ſortir du bateau! Ah l'hypocrite!..... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

DE JULIE.

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement desirée devoit se faire à Clarens; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions y ménager une entrevue; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même tems, & le moment où l'un des deux se dérobe est celui où il est impossible à l'autre de le joindre! Enfin, un favorable instant se présente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux! Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne sais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte-toi bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre; car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre, mais si la pointe d'une épée n'effraye pas plus

aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Ecoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre est malade depuis trois jours, & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la salle à manger. Enfin la nuit dans cette saison est déjà obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux spectateurs, & tu sais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cet après midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires : que si je ne le puis je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci : car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort; que l'abord est sujet à mille hazards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point; je connois trop mon

pere

pere pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi ; car surement je ne serois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'exposerois à ce risque si je n'étois sûre de le partager ?

Pense encore qu'il n'est point question de te fier à ton courage ; il n'y faut point songer ; & je te défends même très-expressément d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée : aussi bien te seroit-elle parfaitement inutile ; car si nous sommes surpris, mon dessein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainsi le coup mortel pour n'avoir plus à me séparer de toi ; plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'espere qu'un sort plus doux nous est réservé ; je sens au moins, qu'il nous est dû, & la fortune se lassera de nous être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV.

A JULIE.

J'ARRIVÉ plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, & j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlans; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux, pour la seconde fois tu les verras couronner; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de mon bonheur, & voile à jamais les plaisirs du plus fidele & du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose, & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coëffure légere que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant & simple

qui marque si bien le goût de celle qui le porte; ces mules si mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié qui touche & embrasse..... quelle taille enchanteresse!.... au-devant deux légers contours..... ô spectacle de volupté!... la baleine a cédé à la force de l'impression..... empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!.... Dieux! Dieux! que sera-ce quand....... Ah! je crois déjà sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main! Julie! ma charmante Julie! je te vois, je te sens par-tout, je te respire avec l'air que tu as respiré; tu pénetres toute ma substance; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi! Il est terrible à mon impatience. O viens! vole, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès, je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment, la mort me seroit horrible! Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel! Je te demande encore une heure de vie, & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs! ô crainte! ô palpitations cruelles!.... on ouvre!.... on entre!..... c'est elle! c'est elle! je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable!

LETTRE LV.

A JULIE.

O MOURONS, ma douce amie ! mourons, la bien aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices ? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois senti qu'un vain songe & n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes sens abusoient mon ame grossiere ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! Divine Julie ! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine ! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus : ah ! non, retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs ; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, & ces soupirs entrecoupés, & ces douces larmes, & ces baisers qu'une

voluptueuſe langueur nous faiſoit lentement ſavourer, & ces gémiſſemens ſi tendres, durant leſquels tu preſſois ſur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre ſenſibilité ſais ſi bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je ſentois auparavant fût véritablement de l'amour? Mes ſentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne ſais quoi de moins impétueux, mais de plus doux; de plus tendre & de plus charmant. Te ſouvient-il de cette heure entiere que nous paſſâmes à parler paiſiblement de notre amour & de cet avenir obſcur & redoutable, par qui le préſent nous étoit encore plus ſenſible; de cette heure, hélas! trop courte dont une légere empreinte de triſteſſe rendit les entretiens ſi touchans? J'étois tranquille, & pourtant j'étois près de toi; je t'adorois & ne deſirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité, que de ſentir ainſi ton viſage auprès du mien, ta reſpiration ſur ma joue, & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes ſens! Quelle volupté pure, continue, univerſelle! Le charme de la jouiſſance étoit dans l'ame; il n'en ſortoit plus; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une ſituation ſi paiſible! C'eſt la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi; & cependant, juge du changement étrange que j'éprouve; c'eſt de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eſt la plus chére, & la ſeule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (1) Julie, dis-moi

(1) Femme trop facile, voulez-vous ſavoir ſi vous êtes aimée? examinez votre amant ſortant de vos bras. O amour! Si je regrette l'âge

donc si je ne t'aimois point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus?

Si je ne t'aime plus? Quel doute! Ai-je donc cessé d'exister, & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je sens, je sens que tu m'es mille fois plus chére que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles, il est vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes especes; sans s'affoiblir ils se sont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse! ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!*

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'est que tu sais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le sent; c'est lui qui anime tes graces, qui regne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si touchans; c'est lui, qui par ta seule présence communique aux autres cœurs sans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je suis loin de cet état char-

* où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance; c'est pour l'heure qui la suit.

mant qui se suffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des transports & toi de la passion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste; il n'y a que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule es propre à le sentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

LETTRE LVI.

DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chére cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui, inquiet des suites de cette affaire est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez Milord, & après une heure ou deux de musique ils se mirent à causer & boire du

punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas si sobres, & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Edouard échauffé de punch & piqué de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, & que tel qui n'en disoit mot n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de Milord Edouard, & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix; *sitôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine*, lui dit Edouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez-tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, & il sortit. M. d'Orbe en te remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En

attendant

attendant le porteur eſt à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter ſur le ſecret.

Tu te perds, ma chére, il faut que mon amitié te le diſe. L'engagement où tu vis ne peut reſter long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'eſt un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne ſois pas encore le ſujet des diſcours publics. Tu le vas devenir ſi tu n'y prends garde ; tu le ſerois déjà, ſi tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance ſi générale à mal parler de toi, que c'eſt un mauvais moyen de ſe faire fête, & un très-ſûr de ſe faire haïr. Cependant tout a ſon terme ; je tremble que celui du myſtere ne ſoit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les ſoupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chére enfant. Le Guet dit il y a quelque tems avoir vu ſortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureuſement celui-ci ſçut des premiers ce diſcours, il courut chez cet homme & trouva le ſecret de le faire taire ; mais qu'eſt-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus ? La défiance de ta mere augmente auſſi de jour en jour ; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere aſſez dure, & ſi elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-même ; mais elle l'oſe d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoiſſance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; ſonge à toi tandis qu'il

en eſt tems encore. Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des ſoupçons naiſſans que ſon abſence fera ſurement tomber : car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans ſix ſemaines, dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui réſulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de ſa maiſon, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne ſait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de Milord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, & t'attirer un juſte refus, ſi tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

LETTRE LVII.

DE JULIE.

MON ami, je me ſuis inſtruite avec ſoin de ce qui s'eſt paſſé entre vous & Milord Edouard. C'eſt ſur l'exacte connoiſſance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occaſion d'après les ſentimens que vous profeſſez, & dont je ſuppoſe que vous ne faites pas une vaine & fauſſe parade.

Je ne m'informe point ſi vous êtes verſé dans l'art de l'eſcrime, ni ſi vous vous ſentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier ſupérieurement les armes, & qui s'étant battu cinq ou ſix fois en

ſa vie a toujours tué, bleſſé, ou déſarmé ſon homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne conſulte pas ſon habileté mais ſon courage, & que la bonne maniere de ſe venger d'un brave qui vous inſulte eſt de faire qu'il vous tue. Paſſons ſur une maxime ſi judicieuſe; vous me direz que votre honneur & le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raiſonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes perſonnellement offenſé dans un diſcours où c'eſt de moi ſeule qu'il s'agiſſoit? Si vous deviez en cette occaſion prendre fait & cauſe pour moi, c'eſt ce que nous verrons tout à l'heure: en attendant, vous ne ſauriez diſconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été inſulté, je l'avoue; mais après avoir commencé vous-même par une inſulte atroce, & moi dont la famille eſt pleine de militaires, & qui ai tant ouï débattre ces horribles queſtions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponſe à un autre ne l'efface point, & que le premier qu'on inſulte demeure le ſeul offenſé: c'eſt le même cas d'un combat imprévu, où l'aggreſſeur eſt le ſeul criminel, & où celui qui tue ou bleſſe en ſe défendant n'eſt point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi; accordons que j'étois outragée par le diſcours de Milord Edouard, quoiqu'il ne fît que me rendre juſtice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiſcrétion? Vous aggravez ſon

outrage; vous prouvez qu'il avoit raison; vous sacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre maniere de me justifier & ma justification réelle? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien, qui le puisse être, à y répliquer; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous; que dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais; & que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel & l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme

& le témoignage d'une ame droite, & quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, & l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, & que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, & quelle raison peut la justifier? A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités, sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée, & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai? Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siége de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé? Dites, si les loups savoient raisonner, auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-mêmes par le cas où vous êtes si j'exagere leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous sou-

mettant au ſort d'un duel, vous appellez le Ciel en témoignage d'une fauſſeté, & que vous oſez dire à l'arbitre des combats; viens ſoutenir la cauſe injuſte, & faire triompher le menſonge? Ce blaſphême n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette abſurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel eſt ce miſérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur?

Vous qui voulez qu'on profite pour ſoi de ſes lectures, profitez donc des vôtres, & cherchez ſi l'on vit un ſeul appel ſur la terre quand elle étoit couverte de héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité ſongerent-ils jamais à venger leurs injures perſonnelles par des combats particuliers? Céſar envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à Céſar, pour tant d'affronts réciproques, & le plus grand Capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laiſſé menacer du bâton? D'autres tems, d'autres mœurs, je le ſais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, & n'oſeroit-on s'enquérir ſi les mœurs d'un tems ſont celles qu'exige le ſolide honneur? Non, cet honneur n'eſt point variable, il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des préjugés, il ne peut ni paſſer ni renaître, il a ſa ſource éternelle dans le cœur de l'homme juſte & dans la regle inaltérable de ſes devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'eſt pas une inſtitution de l'honneur, mais une mode affreuſe & barbare digne de ſa féroce origine. Reſte à ſavoir ſi, quand il s'agit de ſa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme ſe regle ſur la mode, & s'il n'y a pas alors

plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir si l'on veut un supplément à la probité, par-tout où la probité regne son supplément n'est-il pas inutile, & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts & multipliés par la fausse honte & la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée & craintive. C'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit..... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends graces au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même & considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme

& d'expoſer la vôtre pour ſatisfaire une barbare & dangereuſe fantaiſie qui n'a nul fondement raiſonnable, & ſi le triſte ſouvenir du ſang verſé dans une pareille occaſion peut ceſſer de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoiſſez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire, & ſi la baſe de toutes les vertus eſt l'humanité, que penſerons-nous de l'homme ſanguinaire & dépravé qui l'oſe attaquer dans la vie de ſon ſemblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le ſervice étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit ſa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en diſpoſer ſans le congé des loix, à plus forte raiſon contre leur défenſe? O mon ami! ſi vous aimez ſincérement la vertu, apprenez à la ſervir à ſa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puiſſe réſulter quelque inconvénient : Ce mot de vertu n'eſt-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne feriez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels ſont au fond ces inconvéniens? Les murmures des gens oiſifs, des méchans, qui cherchent à s'amuſer des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque hiſtoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger! ſi le philoſophe & le ſage ſe reglent dans les plus grandes affaires de la vie ſur les diſcours inſenſés de la multitude, que ſert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'oſez donc ſacrifier le reſſentiment au devoir, à l'eſtime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuſe de craindre la mort? Peſez les choſes, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de

lâcheté

lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave;

Ma verace valor, ben che negletto,
È di se stesso a se freggio assai chiaro. (a)

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'est là grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espece mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint que d'en être digne: car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire,

(a) Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui & tire sa gloire d'elle-même.

elle n'en feroit pas moins honteufe. Mais il eft faux qu'à s'en abftenir par vertu l'on fe faffe méprifer. L'homme droit dont toute la vie eft fans tache & qui ne donna jamais aucun figne de lâcheté, refufera de fouiller fa main d'un homicide & n'en fera que plus honoré. Toujours prêt à fervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre en toute rencontre jufte & honnête ce qui lui eft cher au prix de fon fang, il met dans fes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point fans le vrai courage. Dans la fécurité de fa confcience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche fon ennemi. On voit aifément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un inftant contre lui, tous les jours de fon honorable vie font autant de témoins qui les récufent, & dans une conduite fi bien liée on juge d'une action fur toutes les autres.

Mais favez-vous ce qui rend cette modération fi pénible à un homme ordinaire? C'eft la difficulté de la foutenir dignement. C'eft la néceffité de ne commettre enfuite aucune action blâmable. Car fi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre où l'on peut fuppofer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on fe moque avec raifon d'un fcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes fi ombrageux & fi prompts à provoquer les autres font, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ofe leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent

de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font un si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie integre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au

combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité, c'est une lâcheté de s'y soumettre, & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter. . . . .

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Edouard, votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux Officiers qui ne se battent point par honneur mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejettant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, sans renoncer en même tems à la raison, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raisonnemens comme

il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matiere aussi grave, devoir faire parler la raison seule, & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le sentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon pere dans sa jeunesse eut le malheur de tuer un homme en duel; cet homme étoit son ami; ils se battirent à regret, l'insensé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce tems sortir de son cœur; souvent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle entrer dans le cœur de son ami; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant; il contemple en frémissant la plaie mortelle; il voudroit étancher le sang qui coule; l'effroi le saisit, il s'écrie, ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du Ciel, qui vengea sur son fils unique le pere infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté m'inspire une telle horreur des duels, que je

les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang : ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent par degrés cruels, insensibles ; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ? Réponds, veux-tu leur devenir semblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame est encore innocente & saine, ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point-d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, sans doute, à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse ?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai, c'est au mien.

Souvenez-vous que j'uſe en cette occaſion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins juſques-là.

LETTRE LVIII.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'eſt point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puiſque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer ſans ſujet une famille eſtimable? Contentez donc votre vengeance, ſi vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuſe fille qui ne ſe conſolera jamais de vous avoir offenſé, & qui met à votre diſcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient juſtes, j'ai un amant aimé; il eſt maître de mon cœur & de ma perſonne; la mort ſeule pourra briſer un nœud ſi doux. Cet amant eſt celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en eſt digne, puiſqu'il vous aime & qu'il eſt vertueux. Cependant il va périr de votre main; je ſais qu'il faut du ſang à l'honneur outragé ; je ſais que ſa valeur même le perdra, je ſais que dans un combat ſi peu redoutable pour vous, ſon intrépide cœur ira ſans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconſidéré; j'ai fait parler la raiſon. Hélas! en écrivant ma lettre j'en ſentois

l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami : mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur; soyez témoin d'un serment qui ne sera point vain ; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire, & vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, & qui se plaisoient à vous honorer.

On dit, Milord, que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux, puissent-ils, quand je ne serai plus, vous inspirer quelques soins pour un pere & une mere inconsolables, que la perte du seul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE

LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiselle, selon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement; il m'a paru ému en la lisant: il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant. *Vous savez, Monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir: vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci; il faut qu'elle soit vuidée régulierement. Prenez deux amis, & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qui convient*, m'a-t-il dit brusquement, *& ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein; quoi qu'il en soit j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

LETTRE LX.

A JULIE.

CALME tes allarmes, tendre & chére Julie, & sur le récit de ce qui vient de se passer, connois & partage les sentimens que j'éprouve.

J'étois si rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter ; l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même, mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussé-je te perdre & mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû, & tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire & à y réfléchir, non pour changer de sentiment, mais pour justifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop sage & trop judicieuse à mon gré, & je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard sans épée, appuyé sur une canne ; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai

reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscretement. Je l'ai promis sans balancer; à peine avois-je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes. « Je viens, Monsieur, rétracter hautement les discours inju- » rieux que l'ivresse m'a fait tenir en votre présence: leur » injustice les rend plus offensans pour moi que pour vous » & je m'en dois l'authentique désaveu. Je me soumets à » toute la punition que vous voudrez m'imposer, & je ne » croirai mon bonheur rétabli que quand ma faute sera répa- » rée. A quelque prix que ce soit, accordez-moi le pardon » que je vous demande, & me rendez votre amitié ». Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse; & je sais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les spectateurs, leur a dit; *Messieurs, je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts, n'en*

ſait endurer de perſonne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu. Enſuite il nous a tous quatre invités à ſouper pour ce ſoir, & ces Meſſieurs ſont ſortis.

A peine avons-nous été ſeuls qu'il eſt revenu m'embraſſer d'une maniere plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la main & s'aſſeyant à côté de moi ; heureux mortel, s'eſt-il écrié, jouiſſez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie eſt à vous ; puiſſiez-vous tous deux.... Que dites-vous, Milord ? ai-je interrompu ; perdez-vous le ſens ? Non, m'a-t-il dit en ſouriant, mais peu s'en eſt falu que je ne le perdiſſe, & c'en étoit fait de moi, peut-être, ſi celle qui m'ôtoit la raiſon ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été ſurpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (1) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai ſentis à ſa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir ſe perdre pour me ſauver, & je reconnoiſſois Julie. Mais quand je ſuis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas ſurvivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, & mes terreurs m'ont fait ſentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends-moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi ſeul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame ſe livroit à ces réflexions ameres, Edouard me tenoit des diſcours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention ; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en diſoit plaiſoit à mon cœur &

(1) Il en faut, je penſe, excepter ſon pere.

n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant sans la compromettre m'adresser à sa personne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, & le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en Philosophe qui croit son ame au-dessus des passions: pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, & je sais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'est pas une vertu d'homme.

Il a desiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuse & hors de propos; je l'ai faite entiere, & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie; je remarquois surtout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zelé que ton

pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les cataſtrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les ſentimens ſuppléent aux ſituations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames ſont ſi extraordinaires qu'on n'en peut juger ſur les regles communes; le bonheur n'eſt pour vous ni ſur la même route ni de la même eſpece que celui des autres hommes; ils ne cherchent que la puiſſance & les regards d'autrui; il ne vous faut que la tendreſſe & la paix. Il s'eſt joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, & vous vaudriez moins l'un & l'autre ſi vous ne vous étiez point aimés. L'amour paſſera, oſe-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blaſphême prononcé dans l'ignorance de ſon cœur.) L'amour paſſera, dit-il, & les vertus reſteront. Ah! puiſſent-elles durer autant que lui, ma Julie! le Ciel n'en demandera pas davantage. . . .

Enfin je vois que la dureté philoſophique & nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéreſſe véritablement à nos peines. Si le crédit & la richeſſe nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter ſur lui. Mais hélas! de quoi ſervent la puiſſance & l'argent pour rendre les cœurs heureux?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés juſqu'à celle du dîné; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîné nous avons continué de cauſer. Il m'a parlé de ſa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque ſurpriſe d'un procédé ſi authentique & ſi peu meſuré: mais, outre la raiſon qu'il m'en

avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage; qu'il la faloit complette ou nulle; de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fît attribuer * à la crainte une démarche faite à contre-cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs: Mais en avoir une est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte afin que tu me prescrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré..... espoir déjà trop déçu viendrois-tu m'abuser encore?.... ô desirs! ô crainte! ô perplexités! Char-

mante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer, & que le Ciel dispose du reste.

P. S. J'oubliois de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue ; car quant à moi, je n'en ai plus à faire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie besoin de la relire.

LETTRE LXI.

DE JULIE.

AMENE demain Milord Edouard, que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eût-il de grandes vertus ?

Mille angoisses de toute espece m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis, tu m'aimes, ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur est en sureté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus ſi grand beſoin de te voir, ni ſi peu d'eſpoir de te voir long-tems. Adieu, mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me ſemble; vivons pour nous aimer. Ah! il faloit dire; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DE CLAIRE A JULIE.

FAUDRA-T-IL toujours, aimable Couſine, ne remplir envers toi que les plus triſtes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos ſentimens nous ſont communs, tu le ſais bien & je ne ſaurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres reſterent avec Milord à parler de politique; ſujet dont je ſuis ſi excédée que l'ennui me chaſſa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami pluſieurs fois avec aſſez de véhémence: je connus que la converſation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la ſuite du diſcours qu'Edouard avoit oſé pr-

poſer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le ſien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établiſſement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette propoſition, & c'étoit là-deſſus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui diſoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il eſt de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuſe. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il eſt jeune, grand, bienfait, robuſte, adroit; il a de l'éducation, du ſens, des mœurs, du courage; il a l'eſprit orné, l'ame ſaine, que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien ſuffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La nobleſſe? Vaine prérogative dans un pays où elle eſt plus nuiſible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de ſon cœur en caracteres ineffaçables. En un mot ſi vous préférez la raiſon au préjugé, & ſi vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'eſt à lui que vous la donnerez.

Là-deſſus ton pere s'emporta vivement. Il traita la propoſition d'abſurde & de ridicule. Quoi! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il ſeulement penſer que le dernier rejetton d'une famille illuſtre aille éteindre ou dégrader ſon nom dans celui d'un Quidam ſans aſyle, & réduit à vivre d'aumônes?..... Arrêtez, interrompit Edouard,

vous parlez de mon ami, songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence, & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les Houbereaux de l'Europe, & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'ayeux toujours incertains, il sera le fondement & l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, & ce mépris ne réjailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins annoblissent tous les jours leur famille; & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (1). On voit, je l'avoue, beaucoup de malhonnêtes-gens parmi les roturiers; mais il y a toujours vingt à parier contre un, qu'un gentilhomme descend d'un fripon. Laissons, si vous voulez l'origine à part, & pesons le mérite & les services. Vous avez porté

(1) Les lettres de noblesse sont rares en ce siecle, & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilége de n'être pas pendu.

les armes chez un Prince étranger, son pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé, & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua Milord Edouard, cette noblesse dont vous êtes si fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie & l'oppression des peuples? Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus de l'humanité? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, & où l'on rougit d'être homme? Lisez les annales de votre patrie; en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs? Les *Furst*, les *Tell*, les *Stouffacher* étoient-ils gentilshommes? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit? Celle de servir un homme & d'être à charge à l'Etat.

Conçois, ma chére, ce que je souffrois de voir cet honnête-homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton pere irrité par tant d'invectives piquantes quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque;

tout grand ſeigneur que vous êtes, je doute que vous puſſiez bien défendre la vôtre ſur le ſujet en queſtion. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu ſans ſavoir ſi vous-même feriez bon pour elle, & je connois aſſez la nobleſſe d'Angleterre pour avoir ſur vos diſcours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu! dit Milord, quoi que vous penſiez de moi, je ſerois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoiſſez la nobleſſe d'Angleterre, vous ſavez qu'elle eſt la plus éclairée, la mieux inſtruite, la plus ſage & la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas beſoin de chercher ſi elle eſt la plus antique; car quand on parle de qu'elle eſt, il n'eſt pas queſtion de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il eſt vrai, les eſclaves du Prince mais ſes amis; ni les tyrans du peuple mais ſes chefs. Garants de la liberté, ſoutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eſt envers la nation; le ſecond, envers celui qui la gouverne : ce n'eſt pas ſa volonté mais ſon droit que nous conſultons. Miniſtres ſuprêmes des loix dans la chambre des Pairs, quelquefois même légiſlateurs, nous rendons également juſtice au peuple & au Roi, & nous ne ſouffrons point que perſonne diſe, *Dieu & mon épée*, mais ſeulement, *Dieu & mon droit.*

Voilà, Monſieur, continua-t-il, quelle eſt cette nobleſſe reſpectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de ſon mérite que de ſes ancêtres, & dont vous parlez ſans

la connoître. Je ne fuis point le dernier en rang dans cet ordre illuftre, & crois, malgré vos prétentions vous valoir à tous égards. J'ai une fœur à marier : elle eft noble, jeune, aimable, riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a fenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs fes yeux & fon cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere celui que je vous propofe pour gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus à la réplique de ton pere que cette converfation ne faifoit que l'aigrir, & quoique pénétrée d'admiration pour la générofité de Milord Edouard, je fentis qu'un homme auffi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprife. Je me hâtai donc de rentrer avant que les chofes allaffent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, & l'on fe fépara le moment d'après affez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il fe comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la propofition, mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, & que la difpute commençoit à s'animer, il fe retourna comme de raifon du parti de fon beau-frere, & en interrompant à propos l'un & l'autre par des difcours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils feroient vraifemblablement fortis s'ils fuffent reftés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de fe paffer, & comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que les chofes étant en cet état, il ne convenoit plus que la perfonne en queftion te vît

ſi ſouvent ici, & qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, ſi ce n'étoit faire une eſpece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainſi que Milord Edouard. C'eſt, ma chére, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'eſt pas tout. La criſe où je te vois me force à revenir ſur mes avis précédens. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le ſecret ſur le fond de la querelle, trop d'indices le décelent pour qu'il puiſſe reſter caché. On ſoupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du Guet n'eſt pas ſi bien étouffé qu'on ne s'en ſouvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité ſoupçonnée eſt bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta conſolation c'eſt qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit avec plaiſir l'union d'un ſi charmant couple ; ce qui me confirme que ton ami s'eſt bien comporté dans ce pays & n'y eſt gueres moins aimé que toi. Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui ſont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, ſi tu ne te hâtes de prévenir ſa colere. Tu dois t'attendre de ſa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je penſe qu'il veuille à ſon âge ſe meſurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de ſon épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais

parti, & il eſt à craindre que ſa fureur ne lui en inſpire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, ſonge aux dangers qui t'environnent, & dont le riſque augmente à chaque inſtant. Un bonheur inoui t'a préſervée juſqu'à préſent au milieu de tout cela; tandis qu'il en eſt tems encore, mets le ſceau de la prudence au myſtere de tes amours, & ne pouſſe pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura cauſés. Crois-moi, mon ange, l'avenir eſt incertain; mille événemens peuvent, avec le tems, offrir des reſſources ineſpérées; mais quant à préſent, je te l'ai dit & le répete plus fortement; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

DE JULIE. A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chére, eſt arrivé. Hier une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincellans, le viſage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conſcience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apoſtropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiſcretement chez elle de jeunes gens ſans état & ſans nom, dont le commerce n'attire

n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colere, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent pas. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offense, je n'y vois au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, Madame, & fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu

être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille, & la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expressions offensantes, & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie, de se reprocher des crimes que la colere & l'indignation ne pourroient soupçonner! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange, & d'une estime que le cœur rejette en secret! Je m'en sentois tellement oppressée, que pour me délivrer d'un si cruel supplice j'étois prête à tout avouer, si mon pere m'en eût laissé le tems; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour; & pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux & si méprisans, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne sais, ma chére, où je trouvai tant de hardiesse, & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement

la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiser; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant, mon pere qui crut sentir un reproche à travers ces mots, & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul; & se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mere se fût jettée entre deux, m'eût couverte de son corps, & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere, & commença celui de la nature. Ma chute, mon sang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement, & m'ayant assise sur une chaise, ils chercherent tous deux avec soin si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légere contusion au front, & ne saignois que du nez. Cependant, je vis au changement d'air & de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque, mais il revint à ma mere avec de tendres excuses, & je voyois si bien, aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chére, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur

d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner, & non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper ; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre ; & mon pere ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me bassinoit le visage. Hélas ! cette pauvre maman ! Déjà languissante & valétudinaire, elle se seroit bien passée d'une pareille scene, & n'avoit gueres moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point ; mais ce silence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en servir, & ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid que ma mere fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entre eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il faloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence ; mais je sentois de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assez

mal étouffé. Je ne ſais quelle mauvaiſe honte empêchoit ſes bras paternels de ſe livrer à ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'oſoit quitter, une certaine confuſion qu'on n'oſoit vaincre, mettoient entre un pere & ſa fille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans ; tandis qu'une tendre mere, tranſportée d'aiſe, dévoroit en ſecret un ſi doux ſpectacle. Je voyois, je ſentois tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-tems à l'attendriſſement qui me gagnoit. Je feignis de gliſſer ; je jettai pour me retenir un bras au col de mon pere ; je penchai mon viſage ſur ſon viſage vénérable, & dans un inſtant il fut couvert de mes baiſers & inondé de mes larmes. Je ſentis à celles qui lui couloient des yeux qu'il étoit lui-même ſoulagé d'une grande peine ; ma mere vint partager nos tranſports. Douce & paiſible innocence, tu manquas ſeule à mon cœur pour faire de cette ſcene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin, la laſſitude & le reſſentiment de ma chute m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere eſt entré dans ma chambre avant que je fuſſe levée ; il s'eſt aſſis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma ſanté ; il a pris une de mes mains dans les ſiennes, il s'eſt abaiſſé juſqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appellant ſa chére fille, & me témoignant du regret de ſon emportement. Pour moi je lui ai dit, & je le penſe, que je ſerois trop heureuſe d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier & m'a signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne sais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer ; mais quand je n'aurois personne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, soyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la sureté de la sienne que pour votre honneur. Quoique je me sois toujours senti peu d'inclination pour lui, je le hais sur-tout à présent pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il est sorti sans attendre ma réponse, & presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se reprocher. Ah ! ma cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque instant la nature !

Voilà, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux tems où je vivois tranquille & contente au sein de ma famille, & que je sens

augmenter le ſentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle! dis-le moi ſi tu l'oſes, le tems de l'amour ſeroit-il paſſé & faut-il ne ſe plus revoir? Ah! ſens-tu bien tout ce qu'il y a de ſombre & d'horrible dans cette funeſte idée? Cependant l'ordre de mon pere eſt précis, le danger de mon amant eſt certain! Sais-tu ce qui réſulte en moi de tant de mouvemens oppoſés qui s'entredétruiſent? Une ſorte de ſtupidité qui me rend l'ame preſque inſenſible, & ne me laiſſe l'uſage ni des paſſions ni de la raiſon. Le moment eſt critique, tu me l'as dit & je le ſens; cependant, je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime: je ſuis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en ſaurois tracer deux de ſuite. Il ne me reſte que toi, ma douce amie, daigne penſer, parler, agir pour moi; je remets mon ſort en tes mains; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir funeſte que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laiſſe! Auras-tu le courage de l'exercer? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas! ce n'eſt pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, tu le ſais, comment je ſuis aimée! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grace! fais parler mon cœur par ta bouche; pénetre le tien de la tendre commiſération de l'a-

mour ; console un infortuné ! Dis lui cent fois...... Ah ! dis-lui...... Ne crois-tu pas, chére amie, que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en suis sûre ; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée, il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames ? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc seulement qu'il espere ; & que si le sort nous poursuit, il se fie au moins à l'amour : car je le sens, ma cousine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause, & quoique le Ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems séparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mere, & je m'y suis trouvée si mal que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même...... je crains....... ah ! ma chére ! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi ; toutes mes espérances m'abandonnent en même tems.

LETTRE LXIV.

de Claire a M. d'Orbe.

Mon pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas; je suis en femme une espece de monstre, & je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chére que vous, vous n'en faites que rire; & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à peu près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir; & que notre contentement

a mauvaiſe grace tandis que nos amis ſont au déſeſpoir ! C'en eſt fait, il faut qu'ils ſe quittent ; voici l'inſtant, peut-être, de leur éternelle ſéparation, & la triſteſſe que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un preſſentiment qu'ils ſe voyoient pour la derniere fois. Cependant, votre ami ne ſait rien de ſon infortune : dans la ſécurité de ſon cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du déſeſpoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux ſonge à vivre & ne voit pas la mort qui va le ſaiſir. Hélas ! c'eſt de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! ſeule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta ſainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, & de te ſervir dignement dans un ſi douloureux devoir.

Je compte ſur vous en cette occaſion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins, car je connois votre ame ; je ſais qu'elle n'a pas beſoin du zele de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au ſurplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiſſe libre, & j'irai paſſer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard, & de venir ſeul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir enſemble de ce qu'il faudra faire pour réſoudre au départ cet infortuné, & prévenir ſon déſeſpoir.

J'eſpere beaucoup de ſon courage & de nos ſoins. J'eſpere encore plus de ſon amour. La volonté de Julie, le danger que courent ſa vie & ſon honneur ſont des motifs auxquels

il ne résistera pas. Quoiqu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous, que Julie ne soit tranquille, & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, Monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité ; & ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

LETTRE LXV.

DE CLAIRE A JULIE.

TOUT est fait; & malgré ses imprudences, ma Julie est en sureté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystere; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache, & d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles, & bénis le Ciel, trop aveugle amante ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chére & déplorable amie, lis,

puisqu'il le faut; mais prends courage & tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises & dont je te rendis compte hier ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami, & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insçu les préparatifs convenables; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, & proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami, & je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, & je n'en voulus charger que moi seule; car je connois plus surement les endroits

ſenſibles de ſon cœur, & je ſais qu'il regne toujours entre les hommes une ſéchereſſe qu'une femme ſait mieux adoucir. Cependant, je conçus que les ſoins de Milord ne nous feroient pas inutiles pour préparer les choſes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire ſur un cœur vertueux les diſcours d'un homme ſenſible qui croit n'être qu'un philoſophe, & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner au raiſonnement d'un ſage.

J'engageai donc Milord Edouard à paſſer avec lui la ſoirée, & ſans rien dire qui eût un rapport direct à ſa ſituation, de diſpoſer inſenſiblement ſon ame à la fermeté ſtoïque. Vous qui ſavez ſi bien votre Epictete, lui dis-je; voici le cas ou jamais de l'employer utilement. Diſtinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels; ceux qui ſont en nous de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, & que le ſage ſe portant par-tout avec lui, porte auſſi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponſe que cette légere ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffiſoit pour exciter ſon zele, & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu: car, quoiqu'au fond je ne faſſe pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philoſophie parliere, je ſuis perſuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, & de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que ſa raiſon lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être auſſi de la partie, & paſſer la

ſoirée avec eux, mais je le priai de n'en rien faire; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'eſt point du vol des deux autres. Ce penſer mâle des ames fortes, qui leur donne un idiome ſi particulier eſt une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je ſongeai au punch, & craignant les confidences anticipées j'en gliſſai un mot en riant à Milord. Raſſurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger; mais je ne m'en ſuis jamais fait l'eſclave; il s'agit ici de l'honneur de Julie, du deſtin peut-être de la vie d'un homme, & de mon ami. Je boirai du punch ſelon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation; mais ce punch ſera de la limonade, & comme il s'abſtient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chére, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions?

J'ai paſſé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaiſirs innocens de notre premiere jeuneſſe; la douceur d'une ancienne familiarité; la ſociété plus reſſerrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette ſéparation. Je ſentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre exiſtence. Je comptois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître ſans effroi celui qui devoit décider de ton ſort. J'ai paſſé la matinée à méditer mes diſcours & à réfléchir ſur l'impreſſion qu'ils

pouvoient faire. Enfin, l'heure eſt venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé précipitamment de tes nouvelles; car dès le lendemain de ta ſcene avec ton pere, il avoit ſçu que tu étois malade, & Milord Edouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas ſortie de ton lit. Pour éviter là-deſſus les détails, je lui ai dit auſſi-tôt que je t'avois laiſſée mieux hier au ſoir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a ſervi de rien, il m'a fait cent queſtions ſur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponſes ſuccinctes, & & me ſuis miſe à le queſtionner à mon tour.

J'ai commencé par ſonder la ſituation de ſon eſprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peſer le ſentiment au poids de la raiſon. Graces au Ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon ſage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'uſage ordinaire ſoit d'annoncer par degrés les triſtes nouvelles, la connoiſſance que j'ai de ſon imagination fougueuſe, qui ſur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à ſuivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adouciſſemens, que de multiplier inutilement ſes douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus ſérieux & le regardant fixement: mon ami, lui ai-je dit, connoiſſez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime ſoit un effort au-deſſus de l'humanité? A l'inſtant il s'eſt levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à

son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Edouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fausses allarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit & vous aime. Ah! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire? Rendez graces au Ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il faloit qu'il sçût, & j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de Milord Edouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences

lences d'un pere emporté & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines ? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre ; mais sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage ; son œil morne & sa contenance effacée annonçoient l'abattement de son cœur : à peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit, d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien ! je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? Il ne faloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz

eſt rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a reſſenti, il s'eſt écrié : Ah! qu'elle vive! qu'elle ſoit heureuſe.... s'il eſt poſſible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux.... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui eſt plus permis de vous voir? Hélas! vos adieux ſont faits, & vous êtes déjà ſéparés! Votre ſort ſera moins cruel quand vous ſerez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaiſir de l'avoir miſe en ſureté. Fuyez dès ce jour, dès cet inſtant; craignez qu'un ſi grand ſacrifice ne ſoit trop tardif; tremblez de cauſer encore ſa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une eſpece de fureur, je partirois ſans la revoir? Quoi! je ne la verrois plus? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le ſais bien, ne lui ſera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive; je laiſſerai mon cœur & ma vie à ſes pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce, *quoi je ne la verrai plus!* qui revenoit ſans ceſſe d'un ton plus douloureux, ſembloit chercher au moins des conſolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne ſont? Pourquoi renoncer à des eſpérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Penſez-vous qu'elle pût ſe ſéparer ainſi de vous, ſi elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître ſon cœur. Vous devez ſavoir combien elle préfere ſon amour à ſa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle eſpere, puiſqu'elle conſent à vivre :

croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les sait dire, *nous ne vivrons pas long-tems séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baisant la lettre, nous ne vivrons pas long-tems séparés; le Ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit là l'état où je l'avois souhaité. Sa seche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit; mais sitôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la

terre aucun monument de mon bonheur; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la derniere partie de ta commission, & je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il falut à cela ni préparatif ni mystere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pourroit renaître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-tems il ne fût plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu savois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec transports, mais que ta précaution étoit superflue, & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Grandson (1), reste de son chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la

(1) Je suis un peu en peine de savoir comment cet amant anonyme, qu'il sera dit ci-après n'avoir pas encore 24 ans, a pu vendre une maison n'étant pas majeur. Ces lettres sont si pleines de semblables absurdités que je n'en parlerai plus, il suffit d'en avoir averti.

veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent..... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir: qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis pourquoi me punit-elle? Si je refuse que me fera-t-elle de pis?..... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit; elle est prête à finir; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant; vous avez encore besoin d'un tuteur, & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci; & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familiere continuée entre nous, & cette ame simple qui ne cherche pour ainsi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres, & comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit; il a

inſtamment demandé à t'écrire, mais je me ſuis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriſſement lui relâcheroit trop le cœur, & qu'à peine ſeroit-il au milieu de ſa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais ſont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la premiere ſtation d'où vous pourrez lui écrire à votre aiſe. En diſant cela, j'ai fait ſigne à M. d'Orbe; je me ſuis avancée, & le cœur gros de ſanglots, j'ai collé mon viſage ſur le ſien; je n'ai plus ſçu ce qu'il devenoit; les larmes m'offuſquoient la vue, ma tête commençoit à ſe perdre, & il étoit tems que mon rôle finit.

Un moment après je les ai entendu deſcendre précipitamment. Je ſuis ſortie ſur le paillier pour les ſuivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'inſenſé ſe jetter à genoux au milieu de l'eſcalier, en baiſer mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preſſoit de ſon corps, de la tête & des bras, en pouſſant de longs gémiſſemens. J'ai ſenti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je ſuis bruſquement rentrée, de peur de donner une ſcene à toute la maiſon.

A quelques inſtans de-là, M. d'Orbe eſt revenu tenant ſon mouchoir ſur ſes yeux. C'en eſt fait, m'a-t-il dit, ils ſont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaiſe à ſa porte. Milord Edouard l'y attendoit auſſi; il a couru au-devant de lui, & le ſerrant contre ſa poitrine: *viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verſer tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens*,

tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi. A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

LETTRES

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE I.

A Julie. (1)

J'Ai pris & quitté cent fois la plume; j'hésite dès le premier mot; je ne sais quel ton je dois prendre; je ne sais par où commencer; & c'est à Julie que je veux écrire! Ah malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce tems où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement sont passés: Nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, & je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres? vos yeux daigneront-ils les parcourir? les trouverez-vous assez réser-

(1) Je n'ai gueres besoin, je crois, d'avertir que dans cette seconde partie & dans la suivante, les deux amans séparés ne font que déraisonner, battre la campagne; leurs pauvres têtes n'y sont plus.

vées, assez circonspectes? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô Ciel! de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misere! Hélas! je commençois d'exister & je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger! Sans doute, il faloit la borner à ces trois ans ou les ôter de sa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame; je jouirois de ma raison; je remplirois les devoirs d'un homme, & sémerois peut-être de quelques vertus mon insipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne faloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts? Ah!

qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non, que le Ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi: suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans une ame immortelle; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi, qui sçus aimer une fois! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure? Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes que toi seule étois capable de sentir & de rendre? Tu me chasses sans pitié; tu me bannis avec opprobre; tu me livres à mon désespoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant misérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah! Julie, crois-moi; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien! Mille t'adoreront, sans doute; le mien seul te savoit aimer.

Réponds-moi, maintenant, amante abusée ou trompeuse; que sont devenus ces projets formés avec tant de mystere? Où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité? Où est cette union sainte & desirée, doux objet de tant d'ardens soupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux? Hélas! sur la foi de tes promesses j'osois aspirer à ce nom sacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle! ne m'abusois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive & mon humiliation plus profonde? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion? M'as-tu vu desirer assez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes? J'ai tout fait pour te plaire & tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié; rends-moi compte de moi-même après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enleves. Anges du Ciel! j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres..... Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels: je touche encore au bonheur qui m'échappe.... j'y touche encore & le perds pour jamais!.... Ah! si je le pouvois croire! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient..... O! rochers de Meillerie que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes-vous mon désespoir! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

LETTRE II.

DE Milord Edouard, A Claire.

Nous arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi, mais tout décele ses secretes agitations, & si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée : je la fis courte, voyant que la vîtesse de notre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui ; les consolations indiscretes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette léthargie : à la dînée, à peine y avoit-il un quart d'heure que nous étions arrivés qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer, pourquoi restons-nous un moment si près d'elle ? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il

voulut savoir si nous étions déjà sur terres de France ; & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers symptômes est facile à prévoir ; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme ; car cela dépend d'une combinaison du caractere de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir, & quoi qu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins ; & je compte moins pour cela sur le zele de l'amitié qui n'y sera pas épargné, que sur le caractere de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut gueres s'occuper fortement & long-tems d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas non plus que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur ; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente &

malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ſes facultés; mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe; car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes paſſions, & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maîtreſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné; non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe; mais par la conſidération de la juſtice & de l'ordre, qui veulent que chacun ſoit placé de la maniere la plus avantageuſe à lui-même & à la ſociété. Ces deux belles ames ſortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'eſt dans une douce union, c'eſt dans le ſein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles euſſent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un inſenſé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverſer l'harmonie des êtres penſans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainſi la lumiere ſous le boiſſeau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaiſans nés pour eſſuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'eſt-il pas le plus libre ainſi que le plus ſacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent ſont injuſtes; tous les peres qui l'oſent former ou rompre ſont des tyrans. Ce chaſte nœud de la nature n'eſt ſoumis ni au pouvoir ſouverain ni à l'autorité paternelle, mais à la ſeule autorité du Pere commun

qui sait commander aux cœurs, & qui leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (1)

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caractere demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de regle que l'amour choisit mal, le pere qui n'a de regle que l'opinion choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire; ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître, le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se regle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social, ceux qui le reglent par la naissance ou par les riches-

(1) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la premiere ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cause célebre, où l'honneur du rang attaquoit insolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere qui gagna son procès, osa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un mal-honnête homme. On ne sauroit dire à quel point dans ce pays si galant les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs?

ſes, ſont les vrais perturbateurs de cet ordre ; ce ſont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle que ces abus ſoient redreſſés ; il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe en cela l'ouvrage du Ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire ; vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt, peut-être, ni par de grandes vues de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maîtreſſe de votre ſort ; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient lieu de raiſon ? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur ſubſtituez tout ce qui peut y ſuppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union qu'a formé la ſageſſe doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible : c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacle à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels ſeroient nos deux amans ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere

entêté. Tels malgré lui pourroient-ils être encore, si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'est aux époux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne regne pas, la raison choisira seule; c'est le cas où vous êtes; si l'amour regne, la nature a déjà choisi; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la considération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde, que je ne voye son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux, je tâcherai du moins qu'il soit sage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui, durant lesquels j'espere que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie: ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

1.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant ? cœur pitoyable ! raſſurez-vous. Je me porte bien.... je ne ſouffre pas.... je vis encore.... je penſe à vous.... je penſe au tems où je vous fus cher.... j'ai le cœur un peu ſerré.... la voiture m'étourdit..., je ne pourrai long-tems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être, aurai-je plus de force.... ou n'en aurai-je plus beſoin....

2.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vîteſſe ? Où me conduit avec tant de zele cet homme qui ſe dit mon ami ? Eſt-ce loin de toi, Julie ? Eſt-ce par ton ordre ? Eſt-ce en des lieux où tu n'es pas ?... Ah fille inſenſée !... je meſure des yeux le chemin que je parcours ſi rapidement. D'où viens-je ? où vais-je ? & pourquoi tant de diligence ? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure pas aſſez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour ! eſt-ce là votre accord ? ſont-ce là vos bienfaits ?....

3.

As-tu bien conſulté ton cœur, en me chaſſant avec tant

de violence ? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais ? . . . Non, non, ce tendre cœur m'aime ; je le ſais bien. Malgré le ſort, malgré lui-même, il m'aimera juſqu'au tombeau.... Je le vois, tu t'es laiſſé ſuggérer (1).... quel repentir éternel tu te prépares !... hélas ! il ſera trop tard... quoi ! tu pourrois oublier ! quoi ! je t'aurois mal connue !.... Ah ! ſonge à toi, ſonge à moi, ſonge à.... écoute, il en eſt tems encore.... tu m'as chaſſé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent.... Dis un mot, un ſeul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous ſommes unis. Nous devons l'être..... nous le ſerons.... Ah ! l'air emporte mes plaintes !.... & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle.... vivre loin d'elle !....

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

VOTRE couſine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par ſatisfaire là-deſſus votre empreſſement, pour lire enſuite poſément cette lettre ; car je vous préviens que ſon ſujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, &

(1) La ſuite montre que ſes ſoupçons tomboient ſur Milord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

c'eſt le chemin des paſſions qui m'a conduit à la philoſophie. Mais dans tout ce que j'ai obſervé juſqu'ici, je n'ai rien vu de ſi extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'eſt pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractere marqué, dont on puiſſe au premier coup-d'œil aſſigner les différences, & il ſe pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt par cela même qui vous diſtingue, qu'il eſt impoſſible de vous diſtinguer, & que les traits d'un modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractere, & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup-d'œil, il faut la conſidérer long-tems pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un ſentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à meſure que la raiſon l'a juſtifié. A votre égard, ce fut toute autre choſe encore, & ce ſentiment fut ſi vif, que je me trompai ſur ſa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des ſexes qui produiſoit cette impreſſion, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur ſent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous ſeriez ſans votre ami ; je ne vois pas de même ce qu'il ſeroit ſans vous ; beaucoup d'hommes peuvent lui reſſembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer ſur mes vrais ſentimens. Je connus que je n'étois point

jaloux ni par conféquent amoureux ; je connus que vous étiez trop aimable pour moi ; il vous faut les prémices d'une ame, & la mienne ne feroit pas digne de vous. Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indifcrete dont le mauvais fuccès n'eft qu'une raifon de plus pour exciter mon zele. Daignez m'écouter & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie, & voyez s'il vous eft poffible d'éteindre le feu dont il eft dévoré ? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès ; mais fi Julie pure & chafte a pourtant fuccombé, comment fe relevera-t-elle après fa chute ? Comment réfiftera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereufe image de tous les plaifirs paffés ? Jeune amante, ne vous en impofez plus, & renoncez à la confiance qui vous a féduite : vous êtes perdue, s'il faut combattre encore : vous ferez avilie & vaincue, & le fentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'eft infinué trop avant dans la fubftance de votre ame pour que vous puiffiez jamais l'en chaffer ; il en renforce & pénetre tous les traits comme une eau forte & corrofive ; vous n'en effacerez jamais la profonde impreffion fans effacer à la fois tous les fentimens exquis que vous reçûtes de la nature, & quand il ne vous reftera plus d'amour, il ne vous reftera plus rien d'eftimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur ? Une feule chofe, Julie, c'eft de le rendre légitime. Je vais

vous propofer pour cela l'unique moyen qui vous refte ; profitez-en, tandis qu'il eft tems encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette fublime raifon dont le Ciel vous fit dépofitaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de fes dons.

J'ai dans le Duché d'York une terre affez confidérable, qui fut long-tems le féjour de mes ancêtres. Le château eft ancien, mais bon & commode ; les environs font folitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Oufe qui paffe au bout du parc offre à la fois une perfpective charmante à la vue & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre fuffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler fous fes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureufe contrée. L'habitant paifible y conferve encore les mœurs fimples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec des traits fi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eft à vous, Julie, fi vous daignez l'habiter avec lui, c'eft là que vous pourrez accomplir enfemble tous les tendres fouhaits par où finit la lettre dont je parle. Venez, modele unique des vrais amans ; venez, couple aimable & fidele, prendre poffeffion d'un lieu fait pour fervir d'afyle à l'amour & à l'innocence. Venez y ferrer, à la face du Ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles feront adorées, & des gens fimples portés à les imiter. Puiffiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais dans les fentimens qui vous uniffent le bonheur des ames pures ; puiffe le Ciel y bénir vos chaftes feux d'une famille qui vous reffemble ;

puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans; puissent vos neveux en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur : *Ce fut ici l'asyle de l'innocence, ce fut ici la demeure de deux amans.*

Votre sort est en vos mains, Julie; pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond; car d'ailleurs, je me charge d'assurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends; je me charge aussi de la sureté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle; car parmi nous une fille nubile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé à Vevai mon valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sache de quoi il s'agit. Quand il sera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maison paternelle que sous la conduite de votre époux.

Je vous laisse à vos réflexions; mais je vous le répete, craignez l'erreur des préjugés & la séduction des scrupules qui menent souvent au vice par le chemin de l'honneur. Je

prévois

prévois ce qui vous arrivera si vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité : vous serez sacrifiée à la chimere des conditions (1). Il faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience ; vous serez honorée & méprisable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insçu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un instant tout l'effet de mes soins.

LETTRE IV.

DE JULIE A CLAIRE.

OH, ma chére ! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumiere de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté ;

(1) La chimere des conditions ! C'est un Pair d'Angleterre qui parle ainsi ! & tout ceci ne seroit pas une fiction ? Lecteur : qu'en dites-vous ?

dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que si je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu sais quel époux mon pere me destine ; tu sais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuse ? L'obéissance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur ? Qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au désespoir ; en me sacrifiant au devoir je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

Ah ! chére & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du désespoir, considere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires ! Tu sais si tes avis sont écoutés, tu sais si tes conseils sont suivis, tu viens de voir au prix du bonheur de ma vie si je sais déférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; acheve, puisque tu as commencé ; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux & choisis à ma place, quand

je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois; relis-la mille fois, mon ange. Ah! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore! Douce & ravissante union des ames! délices inexprimables, même au sein des remords! Dieux! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale! Quoi! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir? Quoi! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse! ... & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre? & je ne suis pas déjà femme vertueuse, & chaste mere de famille? ... Oh que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi? .... Et les tiens? Fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere & d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre... & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quitter furtivement son pays; déshonorer sa famille, abandonner à la fois pere, mere, amie, parens, & toi-même! & toi, ma douce

amie ! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour ; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir ! ... ah non ! que jamais.... que de tourmens déchirent ta malheureuse amie ! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas ! je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison ; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis, ou laisse-moi mourir.

LETTRE V.

Réponse.

Tes perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chére Julie ; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir ; je les sens & ne les puis appaiser ; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée ; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoit peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui-même ; les suites sont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni rester indécise ni bien choisir ; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de

la délibération m'épouvante & son effet m'attriste. Quelque sort que tu préferes, il sera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule regle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je sais qu'il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime connoit ces timides précautions! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un pere & une mere chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, de quoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la premiere fois de sa vie; que toute une famille t'idolâtre unanimement; que tu sois chére à mon pere, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans; que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville

entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chére, un concours moins vraisemblable, & qui n'auroit point lieu s'il n'avoit en ta personne quelque cause particuliere. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut résister à tout, hors à la bienveillance, & il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi ; plusieurs ont autant de graces ; toi seule as avec les graces, je ne sais quoi de plus séduisant qui ne plait pas seulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, & le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de Milord Edouard pour ton ami ; tu vois son zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu, & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus ; charmante cousine ! A Dieu ne plaise que j'exténue les bienfaits de Milord Edouard, & que je déprise sa grande ame. Mais, crois-moi, ce zele tout pur qu'il est, seroit moins ardent si dans la même circonstance il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive le déterminent avec tant de force, & lui font faire par

attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté. Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe; elles transforment pour ainsi dire les autres en elles-mêmes; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chére, que ni toi ni ton ami ne connoitrez peut-être jamais les hommes; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils seront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous : ils vous fuiront ou vous deviendront semblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi, cousine; à moi qu'un même sang, un même âge, & sur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori :
Conforme era l'etate,
Ma'l pensier più conforme. (a)

Que penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas

(*a*) Nos ames étoient jointes ainsi que nos demeures, & nous avions la même conformité de goûts que d'âges.

TASS. AMIN.

la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naissant, l'amitié ne te fut point importune, & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le spectacle de ta foiblesse? Ce moment fut critique, ma Julie; je sais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente si j'eusse été ton amie à demi, & nos ames se sont trop bien senties en s'unissant, pour que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tiedes & si peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui sauroient aimer? Ce sont les intérêts de l'amour; c'est l'empire de la beauté, c'est la jalousie des conquêtes. Or si rien de tout cela nous eût pu diviser, cette division seroit déjà faite; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant est mon ami, c'est-à-dire, mon frere; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, assurément il aura long-tems à se louer de tes sentimens, avant que je songe à m'en plaindre; & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force que toi de me l'arracher. Eh, mon enfant! plût au Ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du tien; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure j'en puis avoir tant qu'il

qu'il me plaira ; tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente ; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fiere que jalouse ; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens ; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant gueres à faire peur pour mon compte, mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, & quel que soit ton destin, je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis ; si tu restes, je reste : j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte ; ton sort doit être le mien, & puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premierement, quant à ma famille, si je quitte un pere facile, je

quitte un pere aſſez indifférent, qui laiſſe faire à ſes enfans tout ce qui leur plait, plus par négligence que par tendreſſe: car tu ſais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les ſiennes, & que ſa fille lui eſt bien moins chére que la pragmatique. D'ailleurs, je ne ſuis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui reſteront, à peine ſaura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure? *Manco male*, ma chére; c'eſt à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en conſoler. Pour moi, quoique j'eſtime ſon caractere, que je ne ſois pas ſans attachement pour ſa perſonne, & que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'eſt rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un ſexe? En vérité je ne le ſens gueres à la mienne. Je puis avoir des fantaiſies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne ſera jamais pour moi qu'un mari, & de ceux-là, libre encore & paſſable comme je ſuis: j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, couſine, que quoique je n'héſite point, ce n'eſt pas à dire que tu ne doives point héſiter, ni que je veuille t'inſinuer de prendre le parti que je prendrai ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous, & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu ſais encore qu'une affection preſque unique remplit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentimens qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelque lien à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par

ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai justifiée.

BILLET

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ferai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

VOTRE lettre, Milord, me pénetre d'attendrissement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y sera pas moins sensible quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. Nous ne savons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours, mais elles ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, & de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé! Mais, Milord, je le vois avec désespoir, elle trompe vos bons desseins; mon sort cruel l'em-

porte fur votre zele, & la douce image des biens que vous m'offrez ne fert qu'à m'en rendre la privation plus fenfible. Vous donnez une retraite agréable & fûre à deux amans perfécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union folemnelle, & je fais que fous votre garde j'échapperois aifément aux pourfuites d'une famille irritée. C'eft beaucoup pour l'amour, eft-ce affez pour la félicité? Non, fi vous voulez que je fois paifible & contente, donnez-moi quelque afyle plus fûr encore, où l'on puiffe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos befoins, & par une générofité fans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens deftinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah! Milord! ferai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

Voilà la fource des reproches d'une confcience épouvantée, & des murmures fécrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de favoir fi j'ai droit de difpofer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais fi j'en puis difpofer fans les affliger mortellement, fi je puis les fuir fans les mettre au défefpoir. Hélas! il vaudroit autant confulter fi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pefe-t-elle ainfi les droits du fang & de la nature? Depuis quand un cœur fenfible marque-t-il avec tant de foin les bornes de la reconnoiffance? N'eft-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jufqu'au point où l'on commence à le devenir, & cherche-t-on fi fcrupuleufement le terme de fes devoirs,

quand on n'eſt point tenté de le paſſer? Qui, moi? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chére; ceux qui n'ont d'autre eſpoir, d'autre plaiſir qu'en moi ſeule? Un pere preſque ſexagénaire! une mere toujours languiſſante! Moi leur unique enfant, je les laiſſerois ſans aſſiſtance dans la ſolitude & les ennuis de la vieilleſſe, quand il eſt tems de leur rendre les tendres ſoins qu'ils m'ont prodigués? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs? La terreur, le cri de ma conſcience agitée me peindroient ſans ceſſe mon pere & ma mere expirans ſans conſolation & maudiſſant la fille ingrate qui les délaiſſe & les déshonore? Non, Milord, la vertu que j'abandonnai, m'abandonne à ſon tour & ne dit plus rien à mon cœur; mais cette idée horrible me parle à ſa place, elle me ſuivroit pour mon tourment à chaque inſtant de mes jours, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur. Enfin, ſi tel eſt mon deſtin, qu'il faille livrer le reſte de ma vie aux remords, celui-là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes: mais, Milord, vous n'êtes pas marié. Ne ſentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conſeiller les enfans d'autrui? Quant à moi, mon parti eſt pris; mes parens me rendront malheureuſe, je le ſais bien; mais il me ſera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir cauſé la leur, & je ne déſerterai jamais la maiſon paternelle. Va donc, douce

chimere d'une ame ſenſible, félicité ſi charmante & ſi deſirée, va te perdre dans la nuit des ſonges, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reſte de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoiſſant pour en perdre le ſouvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, ſi vos généreuſes bontés ne ſont point épuiſées, il vous reſte de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut par vos ſoins mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : ſon égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui ſe roidit contre la fortune. Il y a ſouvent plus de ſtupidité que de courage dans une conſtance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes paſſions ne germent gueres chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la ſienne cette énergie de ſentimens qui caractériſe les ames nobles, & c'eſt ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon déſeſpoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non ; cette affection ſecrete qui prévint en vous une eſtime éclairée ne vous a point trompé. Il eſt digne de tout ce que vous avez fait pour lui ſans le bien connoître ; vous ferez plus encore s'il eſt poſſible, après l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, ſon pere, c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la

ſageſſe. Ah, Milord! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ſerez fier un jour de votre ouvrage!

LETTRE VII.

DE JULIE.

Et toi auſſi, mon doux ami! & toi l'unique eſpoir de mon cœur, tu viens le percer encore quand il ſe meurt de triſteſſe! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preſſentimens me les avoient annoncés; je les aurois ſupportés avec patience: mais toi pour qui je les ſouffre! ah! ceux qui me viennent de toi me ſont ſeuls inſupportables, & il m'eſt affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chéres! Que de douces conſolations je m'étois promiſes qui s'évanouiſſent avec ton courage! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue! Combien de fois j'eſſuyai mes larmes ameres en me diſant, je ſouffre pour lui, mais il en eſt digne; je ſuis coupable, mais il eſt vertueux; mille ennuis m'aſſiégent, mais ſa conſtance me ſoutient, & je trouve au fond de ſon cœur le dédommagement de toutes mes pertes? Vain eſpoir que la premiere épreuve a détruit! Où eſt maintenant cet amour ſublime qui ſait élever tous les ſentimens & faire éclater la vertu? Où ſont ces fieres maximes? Qu'eſt devenue cette imitation des grands hommes? Où eſt

ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maîtresse? Quel prétexte excusera désormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amolli par les plaisirs, qu'un cœur lâche abattu par le premier revers, qu'un insensé qui renonce à la raison sitôt qu'il a besoin d'elle? O Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse?

Regarde à quel point tu t'oublies; ton ame égarée & rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté? tu m'oses faire des reproches? tu t'oses plaindre de moi?... de ta Julie?... barbare!... comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laissé le courage de m'outrager? Ah! si tu pouvois douter de mon cœur, que le tien seroit méprisable!... mais non, tu n'en doutes pas; tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur; & dans cet instant même où je hais ton *injustice*, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi? Que tu rougirois de tes duretés si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite, quels projets j'osai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances! Quelque jour, j'ose m'en flatter encore, tu pourras en savoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu sais la défense de mon pere;

tu n'ignores pas les discours publics; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous, & pour nous conserver l'un à l'autre il falut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc chassé, comme tu l'oses dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant sans délicatesse? Ingrat! c'est pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre? Esperes-tu pouvoir supporter le spectacle de mon déshonneur? Viens cruel, si tu le crois, viens recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du Ciel & des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment, & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me sont insupportables. O Dieu! comment peut-on se quereller quand on s'aime, & perdre à se tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a si grand besoin de consolation? Non, mon ami, que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas? Plaignons-nous du sort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union si parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, & nous ne pouvons

plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines? Comment ne sens-tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés! Combien si tu partageois mes maux ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton sort déplorable! Considere celui de ta Julie, & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon sexe & du tien, & juge qui de nous est le plus à plaindre. Dans la force des passions affecter d'être insensible; en proie à mille peines paroître joyeuse & contente; avoir l'air serein & l'ame agitée; dire toujours autrement qu'on ne pense; déguiser tout ce qu'on sent; être fausse par devoir, & mentir par modestie; voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; il échappe à l'esclavage; il se donne à son gré. Sous un joug de fer que le Ciel n'impose pas on n'asservit qu'un corps sans ame: la personne & la foi restent séparément engagées, & l'on force au crime une malheureuse victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir sacré de la fidélité. Il en est de plus sages? Ah, je le sais! Elles n'ont point aimé? Qu'elles sont heureuses! Elles résistent? J'ai voulu résister. Elles sont plus vertueuses? Aiment-elles mieux la vertu? Sans toi, sans

toi seul je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus?..... tu m'as perdue, & c'est moi qui te console!..... mais moi que vais-je devenir?..... que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour! qui me consolera donc dans mes peines? Quel sort affreux j'envisage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, si je cede? Où trouverai-je assez de force pour résister, dans l'abattement où je suis?. Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité. Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémissant déchirer mon cœur! Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bouheur, je n'ai rien fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir qne mes fautes se réparer, & le tems même qui guérit tout ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes: Mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser bassement tes sentimens; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur & jouis au moins de tes premieres vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme,

& de t'emporter comme un furieux? N'eſt-ce pas aſſez du mépris que j'ai mérité pour toi, ſans l'augmenter en te rendant mépriſable toi-même, & ſans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien? Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune & ſois homme. Sois encore, ſi j'oſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah! ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aye ceſſé de l'être; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier & que je tiens déjà déſavouée par toi-même. J'eſpere, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'oſe eſpérer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentimens ſi bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foibleſſe, la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui ſoit connu des ames ſenſibles. Le Ciel, dans ton malheur te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne aux dépens de ſon repos prendre ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII.

de Claire.

Vous avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt, & parce que vous ſouffrez, faut-il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. Oh! que de pareils amans ſont à craindre, & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne!

Croyez-moi, changez de langage avec Julie ſi vous voulez qu'elle vive; c'en eſt trop pour elle de ſupporter à la fois ſa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop ſenſible; vous lui devez les plus tendres conſolations; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui ſuis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné juſte; je lui ai ſuggéré le parti qu'exigeoit ſon honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli ſon devoir. J'ai plus fait encore; je l'ai dé-

tournée d'accepter les offres de Milord Edouard; je vous ai empêché d'être heureux, mais le bonheur de Julie m'eſt plus cher que le vôtre; je ſavois qu'elle ne pouvoit être heureuſe après avoir livré ſes parens à la honte & au déſeſpoir, & j'ai peine à comprendre par rapport à vous-même quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du ſien.

Quoi qu'il en ſoit, voilà ma conduite & mes torts, & puiſque vous vous plaiſez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié qui m'a toujours guidée me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos; je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du ſage dans les diſgraces, & je pourrois ce me ſemble vous en rappeller à propos quelques maximes; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE IX.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

NOUS l'emportons; charmante Julie; une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus ſont plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangemens néceſſaires, avant de nous ſéparer; car je ne puis différer mon départ plus long-tems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous ſommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'enſuite nous irions enſemble en Angleterre. Londres eſt le ſeul théâtre digne des grands talens, & où leur carriere eſt la plus étendue (1). Les ſiens ſont ſupérieurs à bien des

(1) C'eſt avoir une étrange prévention pour ſon pays; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers ſoient moins bien reçus, & trouvent plus d'obſtacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la nation ils n'y ſont favoriſés en rien; par la forme du gouvernement ils n'y ſauroient parvenir à rien. Mais convenons auſſi que l'Anglois ne va gueres demander aux autres l'hoſpitalité

égards, & je ne déſeſpere pas de lui voir faire en peu de tems, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de ſon mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon paſſage auprès de vous. En attendant vous ſentez qu'à force de ſuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de conſidération qui peuvent compenſer la naiſſance, même dans l'eſprit de votre pere. C'eſt, ce me ſemble, le ſeul expédient qui reſte à tenter pour votre bonheur & le ſien, puiſque le ſort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poſte, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je paſſe encore avec notre ami. Sa triſteſſe eſt trop profonde pour laiſſer place à beaucoup d'entretien. La muſique remplira les vuides du ſilence, le laiſſera rêver, & changera par degrés ſa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : je n'oſerois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repaſſant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, ſur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous ſera plus néceſſaire. Quant à préſent, ſurement il vous eſt inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

qu'il leur refuſe chez lui. Dans quelle Cour hors celle de Londres voit-on ramper lâchement ces fiers inſulaires? Dans quel pays hors le leur vont-ils chercher à s'enrichir? Ils ſont durs, il eſt vrai; cette dureté ne me déplait pas quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

LETTRE X.

A CLAIRE.

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant: j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis pas digne de nommer! Qu'elle doit gémir de voir profaner son image dans un cœur si rampant & si bas! Qu'elle doit de dédains & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche! Connoissez toutes mes erreurs, charmante cousine (1); connoissez mon crime & mon repentir; soyez mon Juge & que je meure; ou soyez mon intercesseur, & que l'objet qui fait mon sort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue; je ne vous dirai rien de ma dou-

(1) A l'imitation de Julie, il l'appelloit, ma cousine; & à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit, mon ami.

leur ſtupide & de mon inſenſé déſeſpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût poſſible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce ſentiment jointe à l'étonnante générosité de Milord Edouard me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis oublier ſans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonſtances de mon départ, j'y crus reconnoître un deſſein prémédité, & j'oſai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'eſprit, que tout me ſembla le confirmer. La converſation de Milord avec le Baron d'Etange; le ton peu inſinuant que je l'accuſois d'y avoir affecté ; la querelle qui en dériva ; la défenſe de me voir ; la réſolution priſe de me faire partir ; la diligence & le ſecret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me ſembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie, & le retour que je ſavois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit ſelon moi de me déceler le but de ſes ſoins. Je réſolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce deſſein je me bornai à examiner les choſes avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules ſoupçons, & le zele de l'humanité ne lui inſpiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalouſie ne tirât quelque indice de trahiſon. A Beſançon je ſçus qu'il avoit écrit à Julie, ſans me communiquer ſa lettre,

ſans m'en parler. Je me tins alors ſuffiſamment convaincu, & je n'attendis que la réponſe, dont j'eſpérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclairciſſement que je méditois.

Hier au ſoir nous rentrâmes aſſez tard, & je ſçus qu'il y avoit un paquet venu de Suiſſe, dont il ne me parla point en nous ſéparant. Je lui laiſſai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en liſant, quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah Julie! diſoit-il en phraſes interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuſe... je reſpecte votre vertu........ mais je plains votre erreur.... A ces mots & d'autres ſemblables que je diſtinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée ſous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne ſouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à ſe battre avec moi ſur le champ.

O ma Couſine! c'eſt là ſur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable ſageſſe, même ſur les hommes les plus ſenſibles, quand ils veulent écouter ſa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes diſcours, & il les prit pour un vrai délire: mais la trahiſon dont je l'accuſois, les deſſeins ſecrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois ſans ceſſe, lui firent connoître enfin le ſujet de ma fureur. Il ſourit; puis il me dit froidement: vous avez perdu la raiſon, & je ne me bats point contre un inſenſé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux, eſt-ce bien moi que vous accuſez de vous trahir? Je ſentis dans l'accent

de ce discours je ne sais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens que tous mes soupçons se dissiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'instant de ce changement ; il me tendit la main. Venez, me dit-il, si votre retour n'eût précédé ma justification, je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire ; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regrets & de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira ! son ame sublime est au-dessus de celles des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre cousine. Je vis en les lisant quelle amante & quelle amie le Ciel

m'a données ; je vis combien il a rassemblé de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma bassesse plus méprisable. Dites, quelle est donc cette mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi, la cruelle, & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature me désole & m'enchante ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, son cœur ne sait rien refuser qui ne fasse valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante cousine, vous unique & parfait modele d'amitié, qu'on citera seule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne ressemblent pas au vôtre oseront traiter de chimere : ah ! ne me parlez plus de philosophie ! je méprise ce trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours ; ce fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions & nous laisse comme un faux-brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les desire plus ardemment & en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un

abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chére amante dont je dois honorer le choix ! O mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter : les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais, ni ne veux savoir quel sort le Ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus afin qu'on pût dire un jour en les admirant ; pouvoit-il moins faire ? Il fut aimé de Julie !

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables !* Que signifient ces mots ? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout ; je suis résigné ; prêt à supporter mon sort. Mais ces mots... jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots là.

LETTRE XI.

DE JULIE.

IL eſt donc vrai que mon ame n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joie y peut pénétrer encore ? Hélas ! je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur ; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante lettre à ma couſine eſt venue me déſabuſer ; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſéché d'ennuis & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami ! quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de ſentimens qui convient au courage d'un homme ! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon déſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter, dans l'uſage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le Ciel t'a donné : ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits ; ce ne ſera jamais aſſez pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras

plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde ; c'est à l'appui de son crédit, c'est guidé par son expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi, tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi ; vois quel succès tu dois espérer dans une carriere où tout concourt à favoriser ton zele. Le Ciel t'a prodigué ses dons ; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens ; à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans ;

Frutto senile in su 'l giovenil fiore

L'étude n'a point émoussé ta vivacité, ni appesanti ta personne : la fade galanterie n'a point rétréci ton esprit, ni hébété ta raison. L'ardent amour en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le pere, t'a donnée cette élévation d'idées & cette justesse de sens (1) qui en sont inséparables. A sa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ses brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil : tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, & j'espere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne sont pas dignes.

(1) Justesse de sens inséparable de l'amour ! Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

O mon doux ami! tu vas t'éloigner de moi?... O mon bien-aimé! tu vas fuir ta Julie?... Il le faut; il faut nous séparer si nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chére idée t'animer, te consoler durant cette amere & longue séparation! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune! Hélas! le monde & les affaires seront pour toi des distractions continuelles, & feront une utile diversion aux peines de l'absence. Mais je vais rester abandonnée à moi seule ou livrée aux persécutions, & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & si avec mes propres maux je ne sentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer!

Je frémis en songeant aux dangers de mille especes que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer; mais puisque le sort nous sépare, ah! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'est pas à moi, jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis; c'est un soin que je laisse à Milord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur; n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens ſubtils que tu m'as toi-même appris à mépriſer, qui rempliſſent tant de livres & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces triſtes raiſonneurs! quels doux raviſſemens leurs cœurs n'ont jamais ſentis ni donnés! Laiſſe, mon ami, ces vains moraliſtes, & rentre au fond de ton ame; c'eſt là que tu trouveras toujours la ſource de ce feu ſacré qui nous embraſa tant de fois de l'amour des ſublimes vertus; c'eſt là que tu verras ce ſimulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un ſaint enthouſiaſme, & que nos paſſions ſouillent ſans ceſſe ſans pouvoir jamais l'effacer (2). Souviens-toi des larmes délicieuſes qui couloient de nos yeux, des palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment déſirable, de la fortune ou de la vertu? Songe à celle que le cœur préfere quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes deſirs ne te mettoient-ils pas à leur place? C'eſt qu'ils ne l'étoient point & tu le ſentois bien; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contem-

(2) La véritable philoſophie des amans eſt celle de Platon; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philoſophe; un lecteur froid ne peut le ſouffrir.

plois-tu donc avec le plus de plaisir ? Desquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé ressembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour son pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ses entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, & tu sentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fût particulier à toi seul; il est celui de tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modele que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces transports, mon aimable ami; tu sais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour dont je les tiens à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage : car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu sais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être integre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'uni-

vers. Tu ſentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de ſa propre eſtime ; car ſi la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui ſans être forcé de ſe haïr lui-même ?

Je ne crains pas que les ſens & les plaiſirs groſſiers te corrompent. Ils ſont des piéges peu dangereux pour un cœur ſenſible, & il lui en faut de plus délicats : mais je crains les maximes & les leçons du monde ; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple univerſel & continuel du vice ; je crains les ſophiſmes adroits dont il ſe colore : je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impoſe, & ne te rende moins difficile ſur les moyens d'acquérir une conſidération que tu ſaurois dédaigner ſi notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers, ta ſageſſe fera le reſte ; car c'eſt beaucoup pour s'en garantir que d'avoir ſçu les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis ſur la fauſſe raiſon du vice, ſur les fieres erreurs des inſenſés, & qui doit ſuffire pour diriger au bien la vie de l'homme ſage. C'eſt que la ſource du bonheur n'eſt toute entiere ni dans l'objet deſiré ni dans le cœur qui le poſſede, mais dans le rapport de l'un & de l'autre, & que, comme tous les objets de nos deſirs ne ſont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus ſûr encore que toutes les délices de la terre ne ſauroient faire celui d'un cœur dé-

pravé, car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du Ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête; n'écoute que tes propres desirs, ne suis que tes inclinations naturelles; songe sur-tout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point, car comme tu vois je n'ai

pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut ſans amour avoir les ſentimens ſublimes d'une ame forte : mais un amour tel que le nôtre l'anime & la ſoutient tant qu'il brûle : ſitôt qu'il s'éteint elle tombe en langueur, & un cœur uſé n'eſt plus propre à rien. Dis-moi, que ſerions-nous ſi nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux ceſſer d'être que d'exiſter ſans rien ſentir, & pourrois-tu te réſoudre à traîner ſur la terre l'inſipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les tranſports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge encore plus que ton mérite, tendront mille embuches à ta fidélité. L'inſinuante coquetterie affectera le langage de la tendreſſe, & te plaira ſans t'abuſer; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaiſirs : tu les goûteras ſéparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne ſais ſi tu trouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu ſentis auprès d'elle. L'épuiſement de ton ame t'annoncera le ſort que je t'ai prédit ; la triſteſſe & l'ennui t'accableront au ſein des amuſemens frivoles. Le ſouvenir de nos premieres amours te pourſuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te ſurprendre. A l'inſtant le voile du dégoût couvrira tous tes plaiſirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami ! ah, ſi jamais tu m'oublies..... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont

le cœur ne fera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le Ciel m'a placée : Mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eſt juſte de te laiſſer de la mienne le ſeul gage qui ſoit en mon pouvoir. J'ai conſulté, non mes devoirs, mon eſprit égaré ne les connoit plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en ſauroit plus ſuivre ; & voici le réſultat de ſes inſpirations. Je ne t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon pere ; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſentement. Je t'en donne ma parole, elle me ſera ſacrée quoi qu'il arrive, & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquiétude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XII.

A JULIE.

O Qual fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer sento per tutte le vene,
Alma grande parlando con te ! (a)

Julie, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang : tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne faloit que des ordres ? Crois que si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part, ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je serai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferois le mal même avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses ; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi ? Ah ! fille incomparable ! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre & dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi, je le dis plus

(a) O de quelle flamme d'honneur & de gloire je sens embraser tout mon sang, ame grande, en parlant avec toi !

librement,

librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée : j'ignore dans la carriere où je vais m'essayer pour te complaire à quel sort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Etange ; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.

LETTRE XIII.

A Julie.

J'Arrivai hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois dans chaque jour ôté de ma vie les pas qui m'auroient rapproché de toi! Mais cette carriere de douleurs est couverte des ténebres de l'avenir : Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô supplice! Mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se leve & ne me rend plus l'espoir de te voir; il se couche & je ne t'ai point vue;

mes jours vuides de plaisir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte ; elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chére & tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé ?

Que cette tristesse ne t'allarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foiblesses ; mon cœur est dans ta main, ma Julie, & puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta derniere lettre est, que je me trouve à présent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne je ne laisserois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est-là ton triomphe ! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés ? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fievre des sens, pour un desir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans

espoir de recouvrer sa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes sentimens sublimes, prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, & à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh! qu'aurois-je été sans toi? La froide raison m'eût éclairé peut-être; tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je saurai le pratiquer avec zele, & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus; ô quels hommes nous serions tous, si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les sçussent aimer!

En méditant en route sur ta derniere lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sçache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fût-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, & avant qu'elles soient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros, mais je songe à l'avenir, & j'espere ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer; il sera pour moi le contrepoison

des maximes qu'on y respire; il me consolera dans mes maux; il préviendra ou corrigera mes fautes; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tous les tems, & ce seront à mon avis les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux; toute belle qu'elle me paroit, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah! Julie! inspires-tu des sentimens périssables, & quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'être à toi? Non, non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussé-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux? Maintenant que ma premiere ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie! que je me dépite contre moi, de t'exprimer si mal tout ce que je sens? Ah! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux? Que tout conspire à l'arracher

de mon cœur ; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là ; elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

Milord Edouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde & de ses projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienséance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance, & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers besoins ou du moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

LETTRE XIV.

A JULIE.

(1) J'ENTRE avec une ſecrete horreur dans ce vaſte déſert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe, où regne un morne ſilence. Mon ame à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par-tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul, diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté : il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puiſſe aller juſqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & perſonne ici n'entend la mienne.

Ce n'eſt pas qu'on ne me faſſe beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenance, & que mille ſoins officieux n'y ſem-

(1) Sans prévenir le jugement du lecteur & celui de Julie ſur ces relations, je crois pouvoir dire que ſi j'avois à les faire & que je ne les fiſſe pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été pluſieurs fois ſur le point de les ôter & d'en ſubſtituer de ma façon; enfin je les laiſſe, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme un homme de cinquante à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que ſans y avoir fait un fort grand rôle, je ne ſuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiſſons donc ces lettres comme elles ſont; que les lieux communs uſés reſtent, que les obſervations triviales reſtent; c'eſt un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que juſqu'à la fin de ſa vie ſes paſſions ne ſouillent point ſes écrits.

blent voler au-devant de moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand peur que celui qui dès la premiere vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu si j'avois quelque important service à lui demander ; & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne sont faites que pour être refusées, mille especes de piéges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire : comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincere & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie, le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont les plus inégales, & où regnent à la fois la plus somptueuse opulence & la

plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifie cette apparente commisération qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres & de l'instruction? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des Savans & des gens de Lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes : le ton de la conversation y est coulant & naturel; il n'est ni pesant ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les saillies, la satyre aiguë, l'adroite flatterie & la morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer, on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mene à l'élégance; chacun dit son avis & l'appuye en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrement le sien; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais

Mais au fond que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes? A juger sainement des choses du monde? à bien user de la société? à connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractere des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zele les loix, le despotisme, & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois (2). Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient

(2) On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi! l'Etat peut-il subsister sans défenseurs? non, il faut des défenseurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au Camp, Magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'états qui les séparent & les déshonorent.

de faire penser à autrui, & le zele apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux; point du tout; autres machines qui ne pensent point, & qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des auteurs qu'ils connoissent: là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, sur une piece prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, sur tel ou tel auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel systême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & pour lesquels tous les autres parlent & agissent, & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plu-

ſieurs ſociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'aſſemblées, modifier ſon eſprit, pour ainſi dire à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe. Il faut qu'à chaque viſite il quitte en entrant ſon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la poſe de même en ſortant & reprenne s'il veut la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un auteur, ſur-tout d'un moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier; le Financier fait le ſeigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philoſophie; l'homme d'Etat de bel-eſprit; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignant tous les autres états, gardent ſans

façon le ton du leur & font insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eût raison quand il donnoit la préférence à leur société; mais ce qui étoit vrai de son tems ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général ; les militaires seuls n'en ont point voulu changer, & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, est enfin devenu le pire (3).

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne sont point dans leur esprit, leurs discours ne représentent point leurs pensées ; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particuliere qu'au véritable état des choses, & se réformera sans doute sur de nouvelles lumieres. D'ailleurs je ne fréquente que les sociétés où les amis de Milord Edouard m'ont introduit, & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays, car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans

(3) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des subalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illustre dans le Royaume est au service, & la Cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & passer sa vie dans des garnisons.

dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert, & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité qui change à chaque instant & se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparoissent aussi-tôt qu'on les veut saisir? Jusques ici j'ai vu beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes?

LETTRE XV.

de Julie.

Oui, mon ami, nous serons unis malgré notre éloignement; nous serons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoit point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours; car sitôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour; je vis plus solitaire; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Quì cantò dolcemente, e quì s'assise:
Quì si rivolse, e quì ritenne il passo;
Quì co' begli occhi mi trafise il core:
Quì disse una parola, e quì sorrise. (*a*)

Mais toi, sais-tu t'arrêter à ces situations paisibles? sais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs l'étoient autrefois? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage; tu ne songes ni que ta vie est à moi, ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés, & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des réflexions que nous faisions en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces tristes plaisirs n'au-

(*a*) C'est ici qu'il chanta d'un ton si doux, voilà le siége où il s'assit, ici il marchoit & là il s'arrêta, ici d'un regard tendre il me perça le cœur, ici il me dit un mot & là je le vis sourire.

Petrarc.

roient que de n'être pas partagés, c'en feroit affez, difions-nous, pour les rendre infipides & méprifables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es feul à jouir ? Ces voluptés folitaires font des voluptés mortes. O amour ! les tiennes font vives, c'eft l'union des ames qui les anime, & le plaifir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon eft la relation de ta derniere lettre ? Ne feroit-ce point là par hazard du bel-efprit ? Si tu as deffein de t'en fervir fouvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'eft-ce, je te prie, que le fentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut mefurer à la toife ? Que veux-tu qu'une pauvre Suiffeffe entende à ces fublimes figures ? Au lieu de prendre comme les autres des ames aux couleurs des maifons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton efprit la teinte de celui du pays ? Prends garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien fur ce fond là. A ton avis les *traflati* du Cavalier Marin dont tu t'es fi fouvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & fi l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas fuer le feu (4) dans un fonnet ?

(4) *Sudate, o fochi, a preparar metalli.*
Vers d'un fonnet du Cavalier Marin.

Obferver en trois femaines toutes les fociétés d'une grande ville ; affigner le caractere des propos qu'on y tient, y diftinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y penfe ; voilà ce qu'on accufe les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés pofément. Je n'approuve pas non plus qu'on dife du mal du pays où l'on vit & où l'on eft bien traité : j'aimerois mieux qu'on fe laiffât tromper par les apparences, que de moralifer aux dépens de fes hôtes. Enfin je tiens pour fufpect tout obfervateur qui fe pique d'efprit : je crains toujours que fans y fonger il ne facrifie la vérité des chofes à l'éclat des penfées & ne faffe jouer fa phrafe aux dépens de la juftice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'efprit, dit notre Muralt, eft la manie des François ; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'eft à nous qu'elle fied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plufieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreffions animées qu'infpire la force du fentiment ; je parle de cette gentilleffe de ftyle qui n'étant point naturelle ne vient d'elle-même à perfonne, & marque la prétention de celui qui s'en fert. Eh Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime, n'eft-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eft-on pas glorieux foi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, fi l'on anime les converfations indifférentes de quelques faillies qui paffent comme des

ſes traits, ce n'eſt point entre deux amans que ce langage eſt de ſaiſon, & le jargon fleuri de la galanterie eſt beaucoup plus éloigné du ſentiment que le ton le plus ſimple qu'on puiſſe prendre. J'en appelle à toi-même. L'eſprit eut-il jamais le tems de ſe montrer dans nos tête-à-têtes, & ſi le charme d'un entretien paſſionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'abſence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendriſſement le pourroient-elles ſupporter? Quoique toute grande paſſion ſoit ſérieuſe & que l'exceſſive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour ſoit toujours triſte; mais je veux que ſa gaieté ſoit ſimple, ſans ornement, ſans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ſes propres graces & non de la parure du bel-eſprit.

L'Inſéparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois en la commençant dans cet état d'enjouement que l'amour inſpire ou tolere; mais je ne ſais ce qu'il eſt devenu. A meſure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer: car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne; elle m'en a dicté ſur-tout le premier article en riant comme une folle, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini qu'elle protége & que tu plaiſantes.

Mais ſais-tu bien ce qui nous met toutes deux de ſi bonne

humeur ? C'est son prochain mariage. Le contrat fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter ; elle traite tout cela de sottes simagrées ; elle soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle sera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout : je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit payent les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chére ; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hazards auxquels le meilleur mariage expose, & quoi qu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont

s'époufer ; ils jouiront de leur amour fans obftacles, fans craintes, fans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Milord Edouard qu'un moment, tant il étoit preffé de continuer fa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes fentimens & les tiens; mais j'en ai eu une efpece de honte. En vérité, c'eft faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE XVI.

A JULIE.

QUE les paffions impétueufes rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené fe nourrit aifément de chimeres, qu'il eft aifé de donner le change à des defirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes tranfports que m'auroit caufés ta préfence, & dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'abfence, & le feul auquel la raifon ne peut rien, c'eft l'inquiétude fur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa fanté, fa vie, fon repos, fon amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'eft pas plus fûr du préfent que de l'avenir, & tous les accidens poffibles fe réalifent fans ceffe dans l'efprit d'un amant qui les redoute. Enfin je refpire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il

y a dix jours que tout cela étoit vrai; mais qui me répondra d'aujourd'hui? O absence! ô tourment! ô bizarre & funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, & où le présent n'est point encore!

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'Inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premierement, ma cousine; (car c'est à elle qu'il faut répondre,) quant au style, j'ai pris celui de la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, & suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à peu près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géometre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, graces au soin que vous avez pris de les isoler; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés

l'un de l'autre, & de votre visage; cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout; pas même à M. d'Orbe.

La premiere chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la société? Hé bien, c'est aussi la premiere observation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentimens, & les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modestie, un grand Seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce que l'on leur dit?

Mais c'est assez plaisanter avec la cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la satyre que celui du bel-esprit. C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre; car je sais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'obſerver : car ſi le caractere des nations ne peut ſe déterminer que par leurs différences, comment moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne ſerois pas, non plus, ſi mal-adroit que de choiſir la capitale pour le lieu de mes obſervations. Je n'ignore pas que les capitales différent moins entre elles que les peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cauſe de l'influence commune des Cours qui ſe reſſemblent toutes, que par l'effet commun d'une ſociété nombreuſe & reſſerrée, qui eſt le même à peu près ſur tous les hommes, & l'emporte à la fin ſur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'eſt dans les provinces reculées où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles que j'irois les obſerver. Je parcourrois lentement & avec ſoin pluſieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'obſerverois entre elles me donneroient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui ſe trouveroit par-tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaſte projet, ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes relations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multi-

tudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la ſociété ; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe & rapprochée, mieux ils doivent valoir ; & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais ; que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiſſance des peuples, mais par une voie ſi longue & ſi détournée que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve ; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule ou le palmier ſur un ſapin, & que j'attende à juger du premier peuple obſervé que j'aie obſervé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des uſages des peuples ; ainſi malgré les préjugés dominans, je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi ; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François où à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blâmable de

le reprendre dans un pays, où il regne, quoiqu'on y ſoit; que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne ſuis-je pas à préſent moi-même un habitant de Paris? Peut-être ſans le ſavoir ai-je déjà contribué pour ma part au déſordre que j'y remarque; peut-être un trop long ſéjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne ſerois-je plus qu'un bourgeois, ſi pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un Citoyen. Laiſſe-moi donc te peindre ſans contrainte des objets auxquels je rougiſſe de reſſembler, & m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie & du menſonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon ſort, je ſaurois, n'en doute pas, choiſir d'autres ſujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais: mais, chére amie, pour avoir la force de ſupporter le fracas du monde où je ſuis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me conſole à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les ſujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas, & il faudra que j'abandonne tout ſi tu ne veux rien voir avec moi. Penſe que pour vivre d'une maniere ſi peu conforme à mon goût je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe, & pour juger quels ſoins me peuvent mener à toi, ſouffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obſtacles qu'il faut ſurmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes diſtractions inévitables, mon

mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger, & j'admire en le voyant si court, combien de choses ton cœur m'a sçu dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres ? Comment prêter un ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne sois donc pas surprise si tes lettres qui te peignent si bien font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison, ma tête s'égare dans un délire continuel ; un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & petille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein... objet adoré, fille enchanteresse, source de délice & de volupté, comment en te voyant ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ?.. ah ! viens ! .. je la sens.... elle m'échappe, & je n'embrasse qu'une ombre... Il est vrai, chére amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté, ni tes caresses : tes charmes triomphent de l'absence, ils me poursuivent par-tout, ils me font craindre la solitude, & c'est le comble de ma misére de n'oser m'occuper toujours de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles, ou plutôt ils le

ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes époux! Puiſſe le Ciel les combler du bonheur que méritent leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames? Puiſſe-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas, tout ce qu'il nous ôte! mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux? Ne ſens-tu pas que l'excès de notre miſere n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les allarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrete ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir; & nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre, d'exiſtence préférable à la nôtre, & comme la Divinité tire tout ſon bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleſte, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.

LETTRE XVII.

A JULIE.

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'appercevant rien qui te reſſemble, je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attraits, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les ſentir il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter : comme tout n'eſt qu'une vaine apparence & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philoſophe en eſt trop loin, l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philoſophe, il le conſidere à part, & n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne le voit jamais à ſa place & n'en ſent ni la raiſon ni

les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir & non de les obſerver ; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que des impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviſer ſon tems par intervalles entre le monde & la ſolitude, toujours agité dans ſa retraite & toujours étranger dans le monde ne ſeroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager ſa vie entiere en deux grands eſpaces ; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eſt preſque impoſſible ; car la raiſon n'eſt pas un meuble qu'on poſe & qu'on reprenne à ſon gré, & quiconque a pu vivre dix ans ſans penſer, ne penſera de ſa vie.

Je trouve auſſi que c'eſt une folie de vouloir étudier le monde en ſimple ſpectateur. Celui qui ne prétend qu'obſerver n'obſerve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaiſirs, il n'eſt admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit ſoi-même ; dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger, qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit ſeule d'y pouvoir aſpirer à rien ? Je ſuis réduit à m'abaiſſer pour m'inſtruire, & ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme

amusant. Je m'exerce autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde doit au moins en prendre les manieres jusqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais aussi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, sur-tout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés ; s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté & non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides parmi les connoissances que m'a donné Milord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dîners réglés où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paye comme il peut son dîner en esprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus

ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je suis maintenant initié à des mysteres plus secrets. J'assiste à des soupers priés où la porte est fermée à tout survenant, & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, sinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'est là que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'est là que regnent plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques ; c'est là qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on passe discretement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules, & que peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caracteres des personnages, chaque interlocuteur sans y penser peint encore beaucoup mieux le sien; c'est là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel feignant de rendre la satyre plus obscure on la rend seulement plus amere; c'est là en un mot, qu'on affile avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant à considérer ces propos selon nos idées, on auroit tort de les appeller satyriques; car ils sont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à

blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris ſur-tout où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt toujours mal reçu s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher ; auſſi ne ſe fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable ; il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la vertu, il marque juſqu'au vice même ; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos ſoupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces ſociétés d'élite, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles regnent même le plus ſouvent des liaiſons ſecretes, ne pouvoir reſter une heure entre elles ſix, ſans y faire intervenir la moitié de Paris, comme ſi leurs cœurs n'avoient rien à ſe dire, & qu'il n'y eût là perſonne qui méritât de les intéreſſer.

Te ſouvient-il, ma Julie, comment en ſoupant chez ta couſine ou chez toi, nous ſavions en dépit de la contrainte & du myſtere, faire tomber l'entretien ſur des ſujets qui euſſent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque alluſion ſubtile, un regard plus vif qu'un éclair, un ſoupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux ſentiment d'un cœur à l'autre ?

Si la converſation ſe tourne par hazard ſur les convives,

c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement & ſelon le goût du tems mille mauvaiſes plaiſanteries, durant leſquelles le plus ſot n'eſt pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt réduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà hors le tête-à-tête qui m'eſt & me ſera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaiſons de ce pays.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout ſe prête à le conſidérer par toutes ſes faces, & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (1). Un point de morale ne feroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de philoſophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les concluſions y feroient même ſouvent moins ſéveres; car le philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici où toute la morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtere ſans conſéquence, & l'on ne feroit pas fâché pour rabattre un peu

(1) Pourvu, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit; tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla ſi plaiſamment une repréſentation de la foire. Les Acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choſes ſont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On ſait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'hiſtoire des Tyrintiens.

l'orgueil

l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes & femmes, tous, instruits par l'expérience du monde & sur-tout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espece aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait du bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens c'est le sentiment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales & quintessencié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des rafinemens inconcevables. O Julie! nos cœurs grossiers n'ont jamais rien sçu de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les Pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables! Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien

parler de ſoi ; car quand les ſacrifices vont juſqu'à gêner trop long-tems ou à coûter trop cher, adieu le ſentiment ; la bienſéance n'en exige pas juſques-là. A cela près, on ne ſauroit croire à quel point tout eſt compaſſé, meſuré, peſé, dans ce qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'eſt plus dans les ſentimens, ils l'ont mis en regle, & tout eſt regle parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux, qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir ; car nul homme n'oſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres ;* c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. *Cela ſe fait*, *cela ne ſe fait pas.* Voilà la déciſion ſuprême.

Cette apparente régularité donne aux uſages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer ſavoir des nouvelles ; quand il faut ſe faire écrire, c'eſt-à-dire, faire une viſite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire ſoi-même ; quand il eſt permis d'être chez ſoi ; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y ſoit ; quelles offres l'un doit faire, quelles offres l'autre doit rejetter ; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (2) ; combien de tems on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir ſe conſoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au ſpectacle. Tout le monde y fait à la fois la

(2) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fut-il même notre pere. Quiconque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors ; car il eſt beaucoup plus eſſentiel de fuir la fauſſeté, que de s'aſſervir aux bienſéances.

même chose dans la même circonstance : tout va par tems comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or comme il n'est pas possible que tous ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant de la Scene même qui depuis Moliere est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, sur deux desquels on représente des Etres chimériques, savoir sur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches ; sur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troisieme on représente ces pieces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir, & d'autres plus nouvelles qui paroissent de tems en tems sur la scene. Plusieurs de ces pieces sont tragiques mais peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans

les malheurs des Perſes leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on repréſente à Berne, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maiſon d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéreſſantes; mais qu'on me diſe de quel uſage ſont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies grecques rouloient ſur des événemens réels ou réputés tels par les ſpectateurs, & fondés ſur des traditions hiſtoriques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent ſouvent de mauvaiſes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraiſemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes ſur ce chimérique ſujet!

Quant à la comédie, il eſt certain qu'elle doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage. Térence & Plaute ſe tromperent dans leur objet; mais avant eux Ariſtophane & Ménandre avoient expoſé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le ſeul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du ſiecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou ſix cent mille ames dont il n'eſt

jamais question sur la Scene. Moliere osa peindre des bourgeois & des artisans aussi bien que des Marquis; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élévation qu'ils né peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la Comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître-d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent gueres la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre & comme représentans aux deux côtés; ils sont personnages sur la scene & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphere du monde & des auteurs se rétrécit; c'est ainsi

que la ſcene moderne ne quitte plus ſon ennuyeuſe dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'eſt peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y eſt miſérable & gueux, plus le tableau du peuple y eſt brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui ſervent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours ſinge & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cauſe Moliere lui-même; il corrigea la Cour en infectant la ville, & ſes ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur ſuccéderent.

En général il y a beaucoup de diſcours & peu d'action ſur la ſcene françoiſe; peut-être eſt-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un diſoit en ſortant d'une piece de Denis le Tyran: je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en ſortant des pieces françoiſes. Racine & Corneille avec tout leur génie ne ſont eux-mêmes que des parleurs, & leur Succeſſeur eſt le premier qui à l'imitation des Anglois ait oſé mettre quelquefois la ſcene en repréſentation. Communément tout ſe paſſe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier ſoin de chaque interlocuteur eſt toujours celui de briller. Preſque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puiſſent être, ils ſongent toujours plus au public qu'à

eux-mêmes ; une ſentence leur coûte moins qu'un ſentiment ; les pieces de Racine & de Moliere (3) exceptées, le *je* eſt preſque auſſi ſcrupuleuſement banni de la ſcene françoiſe que des écrits de Port-Royal, & les paſſions humaines, auſſi modeſtes que l'humilité Chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geſte & dans le propos, qui ne permet jamais à la paſſion de parler exactement ſon langage, ni à l'auteur de revêtir ſon perſonnage & de ſe tranſporter au lieu de la ſcène ; mais le tient toujours enchaîné ſur le théâtre & ſous les yeux des Spectateurs. Auſſi les ſituations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phraſes ni des attitudes élégantes ; & ſi le déſeſpoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'obſerver la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point, la décence le maintient debout après ſa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'inſtant d'après ſur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point ſur la ſcene le naturel & l'illuſion, & n'y veut que de l'eſprit & des penſées ; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne ſe ſoucie pas d'être ſéduit pourvu qu'on l'amuſe. Perſonne ne va au ſpectacle pour le plaiſir du ſpec-

(3) Il ne faut point aſſocier en ceci Moliere à Racine ; car le premier eſt, comme tous les autres, plein de maximes & de ſentences, ſur-tout dans ſes pieces en vers : mais chez Racine tout eſt ſentiment, il a ſçu faire parler chacun pour ſoi, & c'eſt en cela qu'il eſt vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de ſa nation.

tacle, mais pour voir l'aſſemblée, pour en être vu, pour ramaſſer de quoi fournir au caquet après la piece, & l'on ne ſonge à ce qu'on voit que pour ſavoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux eſt toujours l'acteur, jamais le perſonnage qu'il repréſente. Cet homme qui parle en maître du monde n'eſt point Auguſte, c'eſt Baron, la veuve de Pompée eſt Adrienne, Alzire eſt Mlle. Gauſſin, ce fier ſauvage eſt Grandval. Les Comédiens de leur côté négligent entierement l'illuſion dont ils voient que perſonne ne ſe ſoucie. Ils placent les Héros de l'antiquité entre ſix rangs de jeunes Pariſiens ; ils calquent les modes françoiſes ſur l'habit romain ; on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque perſonne & ne fait rien au ſuccès des pieces ; comme on ne voit que l'Acteur dans le perſonnage, on ne voit non plus que l'Auteur dans le drame ; & ſi le coſtume eſt négligé cela ſe pardonne aiſément ; car on ſait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainſi, de quelque ſens qu'on enviſage les choſes, tout n'eſt ici que babil, jargon, propos ſans conſéquence. Sur la ſcene comme dans le monde on a beau écouter ce qui ſe dit, on n'apprend rien de ce qui ſe fait, & qu'a-t-on beſoin de l'apprendre ? ſitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de ſa conduite, n'a-t-il pas tout fait, n'eſt-il pas jugé ? L'honnête homme d'ici n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes, & un ſeul propos inconſidéré, lâché ſans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas

quarante

quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent gueres à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours sans égard à leurs œuvres; je vois aussi que dans une grande ville la société paroit plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences, & sous ces dehors si ouverts & si agréables, les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en-dedans que les nôtres. Etranger, isolé, sans affaires, sans liaisons, sans plaisirs & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer?

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier quelques instans ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaye de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité

des choſes ; que le vrai ſage ne les conſidere que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienſéances pour loix, & que la plus ſublime ſageſſe conſiſte à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainſi l'ordre de mes affections morales, forcé de donner un prix à des chimeres, & d'impoſer ſilence à la nature & à la raiſon, je vois ainſi déſigurer ce divin modele que je porte au-dedans de moi, & qui ſervoit à la fois d'objet à mes deſirs & de regle à mes actions ; je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant ſans ceſſe aſſervis à l'opinion, je ne puis être ſûr un ſeul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, conſterné, de ſentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé ſi bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le ſoir pénétré d'une ſecrete triſteſſe, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour ! ô purs ſentimens que je tiens de lui ! ..... avec quel charme je rentre en moi-même ! avec quel tranſport j'y retrouve encore mes premieres affections & ma premiere dignité ! Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout ſon éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie ! aſſiſe ſur un trône de gloire & diſſipant d'un ſouffle tous ces preſtiges ! Je ſens reſpirer mon ame oppreſſée, je crois avoir recouvré mon exiſtence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les ſentimens ſublimes qui le rendent digne de ſon objet.

LETTRE XVIII.

DE JULIE.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux ſpectacles qui puiſſent jamais charmer mes yeux. La plus ſage, la plus aimable des filles eſt enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête homme dont elle a comblé les vœux, plein d'eſtime & d'amour pour elle, ne reſpire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuſe, & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt-à-dire de le partager. Tu n'y ſeras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien ſûre, toi qu'elle aima toujours ſi tendrement, toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chére. Oui, tous les ſentimens qu'elle éprouve ſe font ſentir à nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous des conſolations, & tel eſt le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois ſuffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous diſſimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choſes, la voilà ſujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs, & ſon cœur qui n'étoit qu'à nous ſe doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus ſcrupuleux ſur les témoignages

de son zele ; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous, & le besoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu ; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui pour son intérêt particulier pourroit compromettre un ami mériteroit-il d'en avoir ? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ses démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager : mais à présent, tout est changé ; elle doit compte de sa conduite à un autre ; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même tems de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée ; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle est blâmable ; & fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée, car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes ; tu en feras le juge ; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la premiere. Je me suis

ſouvent trouvée en faute ſur mes raiſonnemens, jamais ſur les mouvemens ſecrets qui me les inſpirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon inſtinct qu'à ma raiſon.

Sur ce principe j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une ſurpriſe me faiſoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un ſerrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il faloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu, elle m'a embraſſée en pleurant; nous ſentions ſans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu beſoin du ſecours des paroles.

A l'égard de l'adreſſe à ſubſtituer à la ſienne, j'avois ſongé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'eſt bien la voie la plus ſûre que nous pourrions choiſir; mais ſi cette jeune femme eſt dans un rang plus bas que ma couſine, eſt-ce une raiſon d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'eſt-il pas à craindre au contraire, que des ſentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié ſublime ne ſoit pour l'autre un commencement de corruption, & qu'en abuſant de ſa reconnoiſſance je ne force la vertu même à ſervir d'inſtrument au vice? Ah! n'eſt-ce pas aſſez pour moi d'être coupable ſans me donner des complices, & ſans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y penſons point, mon ami; j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins ſûr, à la vérité, mais auſſi moins répréhenſible, en ce qu'il ne compromet perſonne & ne nous donne aucun confident; c'eſt de m'écrire ſous un nom en l'air, comme par

exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Regianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Regianino lui-même ne saura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car Milord Edouard de qui dépend sa fortune m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit pendant le voyage du Valais, ou quelqu'autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt dont on s'est plaint en France étoient moins séveres que les tiennes ; comme un enfant qui se dépite contre ses maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus est que la chose qui commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers, savoir l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier & d'une grande ville en général ; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ?

Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux françois. Henri IV. le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon pere, qui a passé sa vie en France ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits, ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon pere a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités; honore au moins la vérité qui loue, aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en visites oisives le tems qui te reste à passer aux lieux où tu es? Paris est-il moins que Londres le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des Lords Edouards, & tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le pere de ma cousine dit que tu connois la constitution de l'Empire & les intérêts des Princes. Milord Edouard trouve aussi que tu n'as pas mal étudié les princi-

res de la politique & les divers systêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite est le plus honoré est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la Religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme ? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de St. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu considères le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès ? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis ? Si tu songes... ah ! cette mer !... un plus long trajet.... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande Ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres ? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes ? Ces femmes galantes & célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossieres ? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers ? Désabuse-toi, mon ami ; ce que tu peux faire de pis pour mon repos est de ne me point parler d'elles, & quoi que tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra

de

de Paris dont on dit ici des merveilles (1); car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la noce il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chassant de château en château; l'autre du pays allemand par le coche de Berne. Le premier est une maniere de petit-maître, parlant assez résolument pour faire trouver ses reparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne sait que dire, & du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-positivement les intentions de mon pere au sujet de ces deux Messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, & je ne crois pas que cette fantaisie laisse durer long-tems celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu regnes, sans armes pour te le disputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non, sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présen-

(1) J'aurois bien mauvaise opinion de ceux qui, connoissant le caractere & la situation de Julie, ne devineroient pas à l'instant que cette curiosité ne vient point d'elle. On verra bientôt que son Amant n'y a pas été trompé; s'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

teroit un autre toi-même, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux especes dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales, qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des épîtres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne sais pas au vrai lequel des deux auteurs a raison; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi d'autre maniere de juger de mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (2).

Adieu, mon trop cher ami, je ne voudrois pas finir sitôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa Niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec

(2) Si le lecteur approuve cette regle, & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

autant de grace que dans sa plus parfaite santé; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée!.... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroit son premier ouvrage. Ah! si ton cœur sait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

LETTRE XIX.

A Julie.

Tiens, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires, & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne sois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Parisiens,

je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en ſavent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choſes. Ils ſe plaignoient de notre Muralt, je le crois bien ; on voit, on ſent combien il les hait, juſques dans les éloges qu'il leur donne, & je ſuis bien trompé ſi même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'eſtime & la reconnoiſſance que m'inſpirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchiſe, elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous ſupportent la vérité dans ma bouche, j'oſe croire que nous ſommes dignes, eux de l'entendre & moi de la dire. C'eſt en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme eſt plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent & les plus indignes en ſont toujours les plus affamés ; mais la cenſure eſt utile & le mérite ſeul ſait la ſupporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François comme le ſeul peuple qui aime véritablement les hommes, & qui ſoit bienfaiſant par caractere ; mais c'eſt pour cela même que j'en ſuis moins diſpoſé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices, ils ne ſeroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me ſont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'auſtérité républicaine n'eſt pas de miſe en ce pays ; il y faut des vertus plus flexibles, & qui ſachent mieux ſe plier

aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite eſt honoré, j'en conviens ; mais ici les talens qui menent à la réputation ne ſont point ceux qui menent à la fortune, & quand j'aurois le malheur de poſſéder ces derniers, Julie ſe réſoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre c'eſt toute autre choſe, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puiſſe parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'eſtime publique y eſt un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Edouard eſt d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zele. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie ! s'il eſt difficile d'obtenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter, & voilà la noble tâche que l'amour m'impoſe.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déjà ſi inquiete avant mon départ, que je n'oſai te dire ce que j'en penſois ; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerve-la moi, parce qu'elle m'eſt chére, parce que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés ſont mon unique eſpérance, & ſur-tout parce qu'elle eſt mere de ma Julie.

Je te dirai ſur les deux épouſeurs que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité que tu prends pour elle ? Ainſi murmure la blanche colombe

dont on pourſuit le bien-aimé. Va Julie, va fille incomparable; quand tu pourras haïr quelque choſe, je pourrai ceſſer de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obſédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE XX.

DE JULIE.

MON ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'adreſſe de M. Silveſtre chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt bizarre; il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, & ſur ſon cœur; cela ſert, dit-on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très-ſinguliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'eſt de communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues de-là. Je ne garan-

tis pas le ſuccès de l'expérience ; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquilliſe-toi ſur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller, car déſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE XXI.

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre ces aimables Pariſiennes ? orgueilleuſe ! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalouſie, avec ta modeſtie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée ſous cette curioſité. Quoi qu'il en ſoit, je ſerai vrai : je puis l'être ; je le ſerois de meilleur cœur ſi j'avois davantage à louer. Que ne ſont-elles cent fois plus charmantes ? que n'ont-elles aſſez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens ?

Tu te plaignois de mon ſilence ? Eh mon Dieu, que t'aurois-je dit ? En liſant cette lettre tu ſentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaiſanes tes voiſines, & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'eſt que les unes me rappelloient à toi ſans ceſſe, & que les autres..... lis, & puis tu me jugeras. Au reſte peu de gens penſent comme moi des Dames Françoiſes, ſi même je ne ſuis ſur leur compte

tout-à-fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente, non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore, & tu seras plus injuste que moi; car tout le tort en est à toi seule.

Commençons par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere aussi bien que de visage, & comme l'un ne leur est gueres plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles sont tout au plus passables de figure & généralement plutôt mal que bien; je laisse à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent; en quoi je trouve assez simples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche est aisée & commune. Leur port n'a rien d'affecté parce qu'elles n'aiment point à se gêner; mais elles ont naturellement une certaine *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de graces, & qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & sont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge; c'est l'autre extrêmité des Valaisanes. Avec des corps fortement serrés elles tâchent d'en imposer sur la consistance; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aye

apperçu

J.M. Moreau. Le jeune. invenit

1777

A.J. Duclos sculpsit.

perçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre qu'il reſte peu de choſe à deviner. Ces Dames paroiſſent mal entendre en cela leurs intérêts; car pour peu que le viſage ſoit agréable, l'imagination du ſpectateur les ſerviroit au ſurplus beaucoup mieux que ſes yeux, & ſuivant le Philoſophe gaſcon, la faim entiere eſt bien plus âpre que celle qu'on a déjà raſſaſiée, au moins par un ſens.

Leurs traits ſont peu réguliers, mais ſi elles ne ſont pas belles, elles ont de la phyſionomie qui ſupplée à la beauté, & l'éclipſe quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne ſont pourtant ni pénétrans ni doux: quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expreſſion qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils ſemblent quelquefois demander un ſentiment tendre, ils ne le promettent jamais (1).

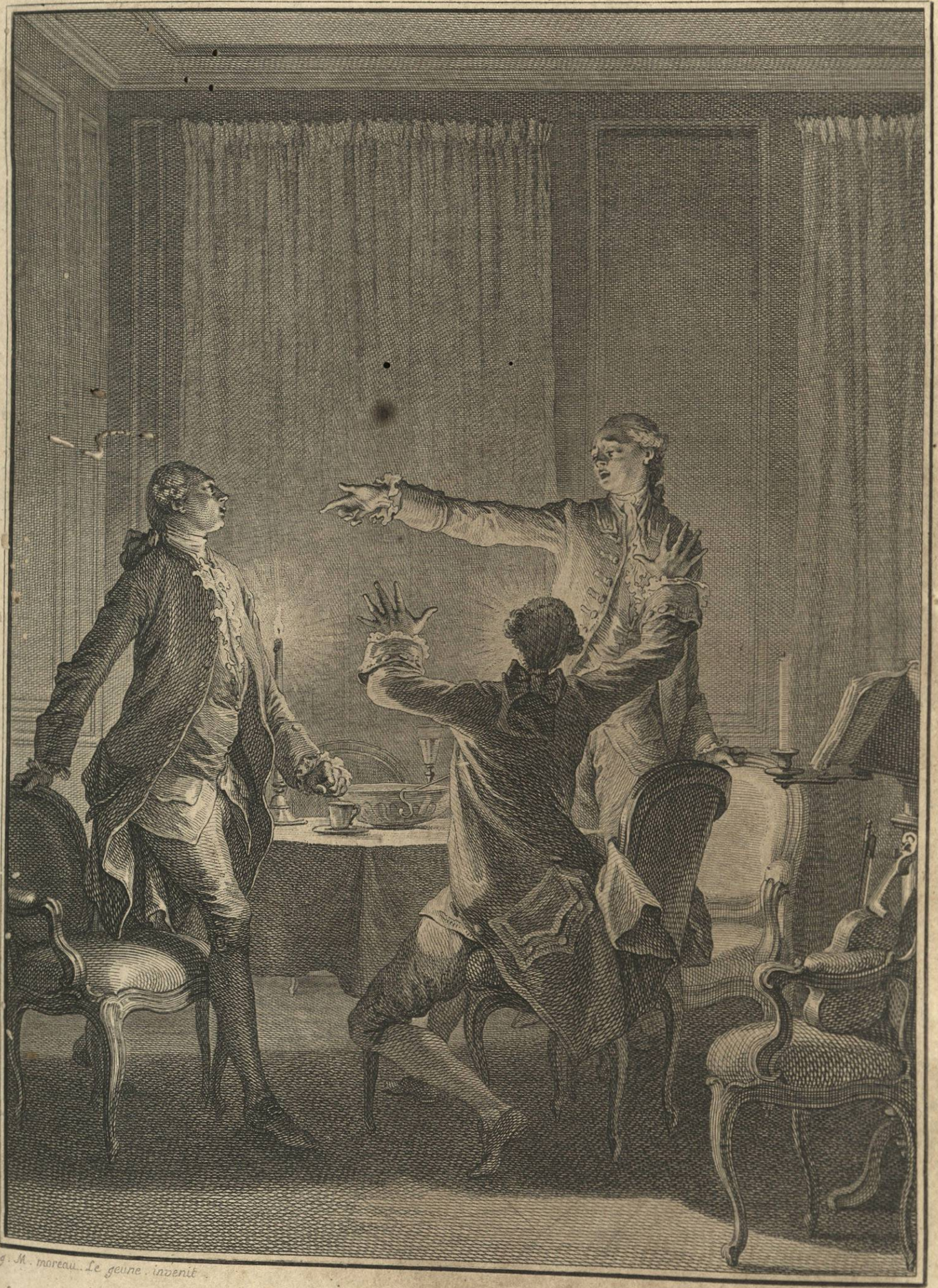
Elles ſe mettent ſi bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles ſervent en cela comme en tout de modele au reſte de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles ſont de toutes les femmes, les moins aſſervies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales, mais les pariſiennes dominent la mode, & la ſavent plier chacune à ſon avantage. Les premieres ſont comme des copiſtes ignorans & ſerviles qui copient juſqu'aux fautes d'orthographe; les autres ſont des au-

(1) Parlons pour nous, mon cher philoſophe: pourquoi d'autres ne ſeroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde, ce qu'elle ne doit tenir qu'à un ſeul.

teurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement les préservent d'une somptuosité ridicule ; elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue : au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir : J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une Duchesse d'une Bourgeoise si la premiere n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or ceci semble avoir sa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville, & il n'en est pas des bourgeoises de Paris comme des provinciales & des étrangeres, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas, encore, comme dans les autres pays où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles seroient bientôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles



J. M. moreau. Le jeune. invenit

A. J. Duclos. Sculpsit

ſavent que des idées de pudeur & de modeſtie ſont profondément gravées dans l'eſprit du peuple. C'eſt là ce qui leur a ſuggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obſtine à nommer groſſiérement du fard; elles ſe ſont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge; car le mot changé, la choſe n'eſt plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte eſt en ſcandale au public; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu..... oh bien des choſes, que ma Julie, toute Demoiſelle qu'elle eſt ne verra ſurement jamais! Elles ont mis dans leurs manieres le même eſprit qui dirige leur ajuſtement. Cette pudeur charmante qui diſtingue, honore & embellit ton ſexe leur a paru vile & roturiere; elles ont animé leur geſte & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard aſſuré ne faſſe baiſſer les yeux. C'eſt ainſi que ceſſant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur ſexe, & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'ignore juſqu'où va cette imitation de leur part, mais je ſais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoient leur prêter *l'amoroſo penſier* des amans, que de reſter miſes comme des bourgeoiſes, & ſi cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'eſt qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'eſt pas

trop en ſureté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée, & dans cette occaſion comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modeſtie; c'eſt préciſément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt gueres ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg Saint Germain juſqu'aux Halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard, ne ſoit d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable dans ſon pays; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres nait cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis ſitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reſte dans leur ton quelque grace de leur ſexe, leur maniere intrépide & curieuſe de fixer les gens acheve de l'éclipſer. Il ſemble qu'elles ſe plaiſent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la premiere fois; mais il eſt à croire que cet embarras leur plairoit moins ſi elles en démêloient mieux la cauſe.

Cependant, ſoit prévention de ma part en faveur de la beauté, ſoit inſtinct de la ſienne à ſe faire valoir, les belles femmes me paroiſſent en général un peu plus modeſtes,

& je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte gueres, elles sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante jointe à la laideur, & il est sûr qu'on couvriroit plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté, au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le desir d'imiter les grands airs ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroit avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mêlange indiscret & continuel des deux sexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suisseses aiment assez à se rassembler entre elles (1); elles y vivent dans une douce familiarité, & quoiqu'apparemment elles ne haïssent pas le

(1) Tout cela est fort changé. Par les circonstances, ces lettres ne semblent écrites que depuis quelques vingtaines d'années. Aux mœurs, au style, on les croiroit de l'autre siecle.

commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une eſpece de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par-tout; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent comme les eſpeces ſe multiplier par la circulation. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe? ſérieuſement ou par plaiſanterie, on s'occupe d'elle & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccede à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrete gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt-à-dire à y être vues; mais leur embarras chaque fois qu'elles y veulent aller eſt de trouver une compagne; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y aller ſeule en grande loge, pas même avec ſon mari, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien dans ce pays ſi ſo-

ciable ces parties ſont difficiles à former; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le deſir d'aller au ſpectacle les fait lier, l'ennui d'y aller enſemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aiſément cet uſage inepte; car où eſt la raiſon de ne pouvoir ſe montrer ſeule en public? Mais c'eſt peut-être ce défaut de raiſon qui le conſerve. Il eſt bon de tourner autant qu'on peut les bienſéances ſur des choſes où il ſeroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller ſans compagne à l'Opéra? Ne vaut-il pas mieux réſerver ce droit pour recevoir en particulier ſes amis.

Il eſt ſûr que mille liaiſons ſecretes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparſes & iſolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'abſurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet uſage eſt plus honnête, mais qu'il eſt plus agréable, & c'eſt ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut régner où la pudeur eſt en dériſion, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Auſſi comme le grand fléau de tous ces gens ſi diſſipés eſt l'ennui, les femmes ſe ſoucient-elles moins d'être aimées qu'amuſées, la galanterie & les ſoins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on ſoit aſſidu, peu leur importe qu'on ſoit paſſionné. Les mots mêmes d'amour & d'amant ſont bannis de l'intime ſociété des deux ſexes & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les Romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne, il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que sa fille un seul. L'adultere n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance ; les Romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'instruire en sont pleins, & le désordre n'est plus blâmable, sitôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! Telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sinceres qui ne sçurent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont, au surplus, aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; & un mari qui s'aviseroit de contrôler ici la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui souffriroit chez nous le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point

point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté ; les amans sont des gens indifférens qui se voyent par amusement, par air, par habitude, ou pour le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir, moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite ; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie & de bel-esprit. A l'égard du physique il n'exige pas tant de mystere ; on a très-sensément trouvé qu'il faloit régler sur l'instant des desirs la facilité de les satisfaire : la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence, car pourquoi seroit-on plus fidele à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les hommes sont à peu près le même homme, toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a gueres d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne sais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en

ai conçu, c'eſt que chez la plupart des femmes l'amant eſt comme un des gens de la maiſon : s'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuye du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſez capricieuſes pour eſſayer même du maître de la maiſon, car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas ; quand elle eſt paſſée on le chaſſe & l'on en prend un autre, ou s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé ? Bon, reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus ; on ne ſe connoit plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations ; je ne conçois pas comment après une union ſi tendre on peut ſe voir de ſang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne treſſaillit pas à ſa rencontre ! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos treſſaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fiſſent autre choſe que tomber en ſyncope ?

Supprime une partie de ce tableau trop chargé ſans doute ; place Julie à côté du reſte, & ſouviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; pluſieurs de ces impreſſions déſagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal ſe préſente avant

le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, & la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le côté désavantageux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, & que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, sur-tout à Paris, & sur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manieres, rien de tout cela n'est à elle, & si vous la voyez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or cet échange est rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a gueres à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entierement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croyent en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidument, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plait si fort, on les voit bientôt comme elles sont, & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée se change en estime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine derniere dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaisans & fins, qui tombant toujours sans réjaillir épuiserent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne sais si elles se trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveille ; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon sens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familieres & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville; car sans y songer on prend des manieres assortissantes aux choses qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement, que Paris, ce prétendu siége du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eûmes besoin ni de satyres ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie mais de gaieté, comme ceux de ta cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de long-tems. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légerement un mot qui fut assez mal reçu; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la paroisse qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche; l'autre enrôlé dans la milice sans égard pour son âge & pour ses enfans (1); l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste; l'autre ruiné par la grêle & dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiem-

(1) On a vu cela dans l'autre guerre; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

ment écoutés, on n'en rebutoit aucun, & le tems attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne ſaurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaiſir que prenoit une femme ſi jeune & ſi diſſipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'oſtentation. Comment ? diſois-je tout attendri ; quand ce feroit Julie, elle ne feroit pas autrement ! Dès cet inſtant je ne l'ai plus regardée qu'avec reſpect, & tous ſes défauts ſont effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches ſe ſont tournées de ce côté, j'ai appris mille choſes à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées ſi inſupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes ſoient plus éclairées, parlent en général plus ſenſément, plus judicieuſement, & ſachent donner au beſoin de meilleurs conſeils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-eſprit, quel parti tirerons-nous de la converſation d'une Eſpagnole, d'une Italienne, d'une Allemande ? Aucun, & tu ſais, Julie, ce qu'il en eſt communément de nos Suiſſeſſes. Mais qu'on oſe paſſer pour peu galant & tirer les Françoiſes de cette fortereſſe, dont à la vérité, elles n'aiment gueres à ſortir, on trouve encore à qui parler en raſe campagne, & l'on croit combattre avec un homme, tant elle ſait s'armer de raiſon & faire de néceſſité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles ſervent leurs amis ; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui ſoit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-

mêmes, une longue habitude, quand elles ont aſſez de conſtance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un ſentiment aſſez vif: celles qui peuvent ſupporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie, & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus ſurement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque aſſez commune, qui ſemble être à la charge des femmes, eſt qu'elles font tout en ce pays, & par conſéquent plus de mal que de bien; mais ce qui les juſtifie eſt qu'elles font le mal pouſſées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je diſois ci-devant que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux ſexes: car la galanterie françoiſe a donné aux femmes un pouvoir univerſel qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles; l'Olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'eſtime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables. Poéſie, Littérature, Hiſtoire, Philoſophie, Politique même, on voit d'abord au ſtyle de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la Bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris, non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fût-ce même la ſienne.

Au reſte cette autorité ne ſuppoſe ni attachement ni eſtime, mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſentiel à la galanterie françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſez avec elles pour les connoître. Quiconque les reſpecteroit paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les Romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes eſt d'être ſouverainement impertinent.

Quoi qu'il en ſoit, elles ont beau ſe piquer de méchanceté; elles ſont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi ſur-tout leur bonté de cœur eſt utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires ſont toujours repouſſans & ſans commiſération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font ſont auſſi les plus durs des hommes. C'eſt donc aux femmes qu'on s'adreſſe pour avoir des graces; elles ſont le ſecours des malheureux; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les conſolent & les ſervent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles ſavent dérober des momens à leurs plaiſirs pour les donner à leur bon naturel, & ſi quelques-unes font un infame commerce des ſervices qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à ſecourir le pauvre de leur bourſe & l'opprimé de leur crédit. Il eſt vrai que leurs ſoins ſont ſouvent indiſcrets, & qu'elles nuiſent ſans ſcrupule au

malheureux

malheureux qu'elles ne connoiſſent pas, pour ſervir le malheureux qu'elles connoiſſent : mais comment connoître tout le monde dans un ſi grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame ſéparée de la véritable vertu, dont le plus ſublime effort n'eſt pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il eſt certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce ſont elles ſeules qui conſervent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore, & que ſans elles on verroit les hommes avides & inſatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de Romans & de Comédies, leſquels voyent plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chefs-d'œuvres de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les Romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu pour que toute autre lui ſoit inutile; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits, à des auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant moins auſtere, & puis du ſein du vice les y ſçuſſent conduire inſenſiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus séduisantes, la coquetterie la plus rafinée, le sublime de la galanterie, & l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manieres sans modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se montrer également incapables d'en inspirer & d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractere; elles les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, & dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroit à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscretes, moins tracassieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles seroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclusion : si Julie n'eût point existé; si mon cœur eût

pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse; mais je m'y serois fait volontiers une amie, & ce trésor m'eût consolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres (4).

LETTRE XXII.

A JULIE.

DEPUIS ta lettre reçue je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu, & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le marais à l'autre extrêmité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'est la premiere fois que cela m'est arrivé

(4) Je me garderai de prononcer sur cette lettre; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, & qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

le matin pour mes affaires; je ne m'en sers même qu'à regret l'après midi pour quelques visites; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je serois bien fâché qu'un peu plus d'aisance dans ma fortune me fît négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes, me la fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction, & je veux avoir du tems & mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiete curiosité dont je n'étois pas le maître: je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au ton de ta lettre, je n'eusse quelque soupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'est un miracle de l'amour; plus il passe ma raison, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre; je m'asseye hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O premiere influence du talisman! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la derniere enveloppe..... Julie!.... O ma

Julie ! . . . . . le voile eſt déchiré . . . . . je te vois . . . . je vois tes divins attraits ! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchiſſent . . . charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eſt prompt, qu'il eſt puiſſant, le magique effet de ces traits chéris ! Non, il ne faut point comme tu prétends un quart-d'heure pour le ſentir ; une minute, un inſtant ſuffit pour arracher de mon ſein mille ardens ſoupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur paſſé. Pourquoi faut-il que la joie de poſſéder un ſi précieux tréſor ſoit mêlé d'une ſi cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne ſont plus ! Je crois en le voyant te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le ſouvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le Ciel m'a donnés & ravis dans ſa colere ! Hélas ! un inſtant me déſabuſe ; toute la douleur de l'abſence ſe ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a ſuſpendue, & je ſuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus ſenſibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puiſent dans cet objet inattendu ! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta préſence y faiſoit naître ! ô Julie, s'il étoit vrai qu'il pût tranſmettre à tes ſens le délire & l'illuſion des miens ! . . . . Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impreſſions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auſſi loin qu'elle ? Ah ! chére amante ! où que tu ſois, quoi que tu faſſes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adreſſe à ta perſonne, ne ſens-tu pas ton

charmant visage inondé des pleurs de l'amour & de la tristesse ? Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardens baisers ? Ne te sens-tu pas embraser toute entiere du feu de mes levres brûlantes !.... Ciel ! qu'entends-je ? Quelqu'un vient.... Ah ! serrons, cachons mon trésor.... un importun !.... Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux !... Puisse-t-il ne jamais aimer..... ou vivre loin de ce qu'il aime !

LETTRE XXIII.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE D'ORBE.

C'Est à vous, charmante cousine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ai gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y souffrir, y périr pour votre service; mais y rester éveillé & attentif, cela ne m'est pas possible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien si je m'abuse.

L'Opéra de Paris passe à Paris pour le spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monu-

ment de la magnificence de Louis XIV. Il n'eſt pas ſi libre à chacun que vous le penſez de dire ſon avis ſur ce grave ſujet. Ici l'on peut diſputer de tout hors de la muſique & de l'Opéra ; il y a du danger à manquer de diſſimulation ſur ce ſeul point ; la muſique françoiſe ſe maintient par une inquiſition très-ſévere, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde que l'Opéra de Paris. En effet, la vérité eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'oſent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréſente à grands fraix, non-ſeulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues, & ſurement Pope a voulu déſigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux*, des lutins, des monſtres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

Cet aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un temple on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la Comédie françoiſe. Ces mêmes ſpectateurs qui ne peuvent revêtir un Comédien de ſon perſonnage, ne peuvent à l'Opéra ſéparer un acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere ; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter

étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exiſter?

L'Opéra n'eſt donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour ſe donner en ſpectacle au public; ce ſont, il eſt vrai, des gens que le public paye & qui ſe donnent en ſpectacle; mais tout cela change de nature attendu que c'eſt une Académie Royale de muſique, une eſpece de Cour ſouveraine qui juge ſans appel dans ſa propre cauſe & ne ſe pique pas autrement de juſtice ni de fidélité (1). Voilà, couſine, comment dans certains pays l'eſſence des choſes tient aux mots, & comment des noms honnêtes ſuffiſent pour honorer ce qui l'eſt le moins.

Les membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils ſont excommuniés, ce qui eſt préciſément le contraire de l'uſage des autres pays; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu ſur le théâtre un Chevalier moderne auſſi fier de ſon métier qu'autrefois l'infortuné Labérius fut humilié du ſien (2), quoi qu'il le fît par force & ne récitât que ſes propres ouvrages. Auſſi l'ancien Labérius ne put-il reprendre ſa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une ſur les

(1) Dit en mots plus ouverts, cela n'en feroit que plus vrai; mais ici je ſuis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on eſt moins ſoumis aux loix qu'aux hommes, on doit ſavoir endurer l'injuſtice.

(2) Forcé par le Tyran de monter ſur le théâtre, il déplora ſon ſort par des vers très-touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce Céſar ſi vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu*

bancs de la Comédie françoiſe parmi la premiere nobleſſe du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de reſpect de la majeſté du peuple romain qu'on parle à Paris de la majeſté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des diſcours d'autrui ſur ce brillant ſpectacle; que je vous diſe à préſent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion, cette gaine eſt le théâtre. Aux deux côtés, on place par intervalle des feuilles de paravent, ſur leſquelles ſont groſſierement peints les objets que la ſcene doit repréſenter. Le fond eſt un grand rideau peint de même, & preſque toujours percé ou déchiré, ce qui repréſente des gouffres dans la terre ou des trous dans le Ciel, ſelon la perſpective. Chaque perſonne qui paſſe derriere le théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une ſorte de tremblement de terre aſſez plaiſant à voir. Le Ciel eſt repréſenté par certaines guenilles bleuâtres, ſuſpen-

ſoixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer Chevalier Romain, j'y rentrerai ce ſoir vil Hiſtrion. Hélas! j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il faloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeuneſſe & la vigueur me laiſſoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triſte objet viens-je expoſer aux rebuts du peuple Romain? Une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un ſépulcre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom. Le prologue entier qu'il récita dans cette occaſion, l'injuſtice que lui fit Céſar piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit ſon honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la baſſeſſe qu'eut Ciceron d'inſulter à ſon opprobre, la réponſe fine & piquante que lui fit Labérius; tout cela nous a été conſervé par Aulu-gelle, & c'eſt à mon gré le morceau le plus curieux & le plus intéreſſant de ſon fade recueil.

dues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchiſſeuſe. Le ſoleil, car on l'y voit quelquefois, eſt un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeſſes ſont compoſés de quatre ſolives encadrées & ſuſpendues à une groſſe corde en forme d'eſcarpolette, entre ces ſolives eſt une planche en travers ſur laquelle le Dieu s'aſſeye, & ſur le devant pend un morceau de groſſe toile barbouillée, qui ſert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le perſonnage ſe démene & crie en branlant dans ſon eſcarpolette, l'enfument tout à ſon aiſe. Encens digne de la Divinité.

Comme les chars ſont la partie la plus conſidérable des machines de l'Opéra, ſur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliſſons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promene ſur le ceintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-reſine qu'on projette ſur un flambeau; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théâtre eſt garni de petites trapes quarrées qui s'ouvrant au beſoin annoncent que les démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en

l'air suspendus à des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les esprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'estropient, se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monstres qui rendent certaines scenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promenent d'un air menaçant sur le théâtre, & font voir à l'Opéra les tentations de S. Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaut de Savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma cousine, en quoi consiste à peu près l'auguste appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, & ce que peut appercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au service de l'Opéra est inconcevable. L'orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes; il y a des multitudes de danseurs,

tous les rôles sont doubles & triples (3), c'est-à-dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs, qui sont d'importans personnages, n'honorent plus le public de leur présence; ils abandonnent la place à leurs substituts, & aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie, sans savoir quel lot il aura, & quel qu'il soit, personne n'oseroit se plaindre; car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public, c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette musique; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant; on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux

(3) On ne sait ce que c'est que des doubles en Italie; le public ne les souffriroit pas; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché: il en coûteroit trop pour être mal servi.

qui les écoutent, & ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçans, & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'Opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la sensation en est déplaisante & pénible; on souffre tandis qu'ils durent, mais on est si aise de les voir finir sans accident qu'on en marque volontiers sa joie. Concevez que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les muses, les graces, les amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet! Pour les Diables, passe encore, cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du sabbat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très-dignement ceux de l'Orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens sans mélodie, un ronron traînant & perpétuel de Basses; chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hazard il se trouve quelque air un peu sautillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement

ſuivre à grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orcheſtre (4). Charmés de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu, ils ſe tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps pour *courir* après la meſure (5) toujours prête à leur échapper, au lieu que l'Allemand & l'Italien qui en ſont intimement affectés la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort, & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les Opéra d'Italie où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'orcheſtre ni parmi les ſpectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe muſical; les voix y ſont rudes & ſans douceur, les inflexions âpres & fortes, les ſons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les inſtrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les haut-bois, les chanteurs des rues, les violons de guinguette, tout cela eſt d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne ſont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroit être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la muſique; Milord Edouard prétend que les Anglois en ont auſſi peu; mais la différence eſt que ceux-ci le ſavent & ne s'en ſoucient gueres, au lieu que les François renonceroient à mille juſtes droits, & paſſeroient condamnation ſur toute autre choſe, plutôt que de convenir qu'ils ne ſont pas les

(4) Le Bucheron.

(5) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique Françoiſe à la courſe d'une vache qui galoppe, ou d'une oye graſſe qui veut voler.

premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la musique à Paris comme une affaire d'Etat, peut-être, parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en soit, l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les Ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet Opéra, & considérés séparément, ils font un spectacle agréable, magnifique & vraiment théatral ; mais ils servent comme partie constitutive de la piece, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault ; vous savez comment les divertissemens y sont employés ; c'est à peu près de même, ou encore pis chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les personnages de la piece sont absolument oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les acteurs qui regardent autre chose. La maniere d'amener ces fêtes est simple. Si le Prince est joyeux, on prend part à sa joie, & l'on danse : s'il est triste, on veut l'égayer, & l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la Cour de donner le bal aux Rois quand ils sont de mauvaise humeur : ce que je sais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des gavottes ou écouter des chansons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théâtre de leur couronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus

graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent, les soldats dansent, les Dieux dansent, les Diables dansent, on danse jusques dans les enterremens, & tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrieme des beaux arts employés dans la constitution de la scene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imite-t-il ? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse ; car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose ; parce que de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable que celle du langage ; & un Opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François, moitié Italien.

Non contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scene lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des Opéra appellés Ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie, & ce sont les plus insupportables

insupportables de tous ; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse, ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action ou ne s'y trouve que par occasion & n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'est que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs pour empêcher que la danse ne lasse, est de faire ensorte que la piece ennuye.

Ceci me mene insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre & qui me jetteroient loin de mon sujet ; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Regianino. Il me reste à vous dire sur l'Opéra François que le plus grand défaut que j'y crois remarquer est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poëme épique, que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'Opéra pouvoit l'ennuyer à si grands fraix. Je le conçois bien moi qui

ne ſuis pas un La Bruyere, & je ſoutiens que pour tout homme qui n'eſt pas dépourvu du goût des beaux arts, la muſique françoiſe, la danſe & le merveilleux mêlés enſemble feront toujours de l'Opéra de Paris le plus ennuyeux ſpectacle qui puiſſe exiſter. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne ſoient très en état de connoître la bonne; mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaiſir de la critique les dédommage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.

LETTRE XXIV.

DE JULIE.

OUI, oui, je le vois bien; l'heureuſe Julie t'eſt toujours chére. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, ſe fait ſentir dans ta derniere lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le ſort a beau nous ſéparer, preſſons nos cœurs l'un contre l'autre, conſervons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'abſence & du déſeſpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne ſerve qu'à le reſſerrer ſans ceſſe.

Mais admire ma ſimplicité; depuis que j'ai reçu cette

Dessiné par J. M. Moreau le Jeune
et Gravé par Delaunay le Jeune.

lettre, j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du Talisman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour quand je suis seule un tressaillement me saisit comme si je te sentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & suis si folle que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais & des baisers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions! ô chimeres! dernieres ressources des malheureux! Ah, s'il se peut, tenez-nous lieu de réalité! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait, c'est bien un soin de l'amour; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie; il avoit des lettres de Milord Edouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma cousine; je voulus l'avoir aussi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit secretement une seconde copie. Ensuite sans m'embarrasser de copie ni d'original, je choisis subtilement le plus ressemblant des trois pour te l'envoyer. C'est une friponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe gueres à ma mere & à ma cousine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure

que la mienne, feroient une efpece d'infidélité d'autant plus dangereufe que mon portrait feroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce foit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au refte, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus foigneufement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il eft. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajuftement n'a point été pris fur le mien; que le peintre a tout fait de fa grace, & qu'il a orné ma perfonne des ouvrages de fon imagination.

LETTRE XXV.

A JULIE.

IL faut, chére Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus fi fenfible; mais au contraire avec le regret d'un homme abufé par un faux efpoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il eft affez reffemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere chofe que je lui reproche eft de te reffembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être infenfible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes

yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux ſentiment qui les vivifie, & ſans lequel, tout charmans qu'ils ſont, ils ne ſeroient rien. C'eſt dans ton cœur, ma Julie, qu'eſt le fard de ton viſage & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art, mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à peu près comme dans ces fleurs d'iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modele. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il te rend l'œil moins doux & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui ſe cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'oſois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & ſérieux qui change tout-à-coup à ton moindre ſourire, & porte au cœur je ne ſais quel enchantement inconnu, je ne ſais quel ſoudain raviſſement que rien ne peut exprimer. Il eſt vrai que ton portrait ne peut paſſer du ſérieux au ſourire. Ah! c'eſt préciſément de quoi je me plains: pour pouvoir ex-

primer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au peintre d'avoir omis quelques beautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis.... ô Dieux, cet homme étoit-il de bronze?... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la levre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas : les sourcils sont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda testa, occhi azurri, e bruno ciglio. (*a*)

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere sinuosité qui séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en sais fort mauvais gré; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : hé

(*a*) Blonde chevelure, yeux bleux, & sourcils bruns.
Marini.

bien ces fleurs font de trop. Te fouviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaifane, & où ta coufine dit que je danfois en philofophe? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue treffe de tes cheveux roulée autour de ta tête & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des villageoifes de Berne. Non, le Soleil orné de tous fes rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs, & furement quiconque te vit ce jour là ne t'oubliera de fa vie. C'eft ainfi, ma Julie, que tu dois être coëffée; c'eft l'or de tes cheveux qui doit parer ton vifage, & non cette rofe qui les cache & que ton teint flétrit. Dis à la coufine, car je reconnois fes foins & fon choix, que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne font pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur paffer de fuppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du bufte, il eft fingulier qu'un amant foit là-deffus plus févere qu'un pere, mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec affez de foin. Le portrait de Julie doit être modefte comme elle. Amour! ces fecrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de fon imagination. Je le crois, je le crois! Ah! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, fes yeux l'euffent dévoré, mais fa main n'eût point tenté de les peindre; pourquoi faut-il que fon art téméraire ait tenté de les imaginer? Ce n'eft pas feulement un défaut de bienféance, je foutiens que c'eft encore un défaut de goût. Oui, ton vifage eft trop chafte pour fupporter le défordre de ton fein; on voit que l'un de

ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître ; il n'y a que le délire de l'amour qui puiſſe les accorder, & quand ſa main ardente oſe dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivreſſe & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies, & non que tu l'expoſes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-deſſus le deſſein de le réformer ſelon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile, & ſur ce qu'il a déjà fait, j'eſpere de te voir bientôt plus ſemblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous eſſayons les changemens ſur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les tranſporte ſur l'original que quand nous ſommes bien ſûrs de leur effet. Quoique je deſſine aſſez médiocrement, cet artiſte ne peut ſe laſſer d'admirer la ſubtilité de mes obſervations ; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte eſt un maître plus ſavant que lui. Je lui parois auſſi quelquefois fort bizarre : il dit que je ſuis le premier amant qui s'aviſe de cacher des objets qu'on n'expoſe jamais aſſez au gré des autres, & quand je lui réponds que c'eſt pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de ſoin, il me regarde comme un fou. Ah ! que ton portrait ſeroit bien plus touchant, ſi je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton viſage, & d'y peindre à la fois ta modeſtie & tes attraits ! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit ſuppoſé le peintre, & le ſpectateur ému les ſuppoſera tels qu'ils ſont. Je ne ſais quel enchantement ſecret regne dans ta perſonne ; mais tout ce

qui

qui la touche ſemble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On ſent, en regardant ton ajuſtement, que c'eſt par-tout le voile des graces qui couvre la beauté ; & le goût de ta modeſte parure ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

LETTRE XXVI.

A Julie.

Julie, ô Julie ! ô toi qu'un tems j'oſois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne faloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler ! Viens, honorable & chére image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte, & briſé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton abſence m'a laiſſé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même ! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le ſuis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant tel que je ſuis, ce qui m'humilie le plus encore, c'eſt de te voir, de te ſentir au fond de mon cœur, dans un lieu déſormais ſi peu digne de toi, & de ſonger que le ſouvenir des plus vrais plaiſirs de l'amour n'a pu

garantir mes ſens d'un piége ſans appas, & d'un crime ſans charmes.

Tel eſt l'excès de ma confuſion qu'en recourant à ta clémence, je crains même de ſouiller tes regards ſur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaſte, un récit que j'épargnerois à ta modeſtie s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens ; je ſuis indigne de tes bontés, je le ſais ; je ſuis vil, bas, mépriſable ; mais au moins je ne ſerai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie que de t'abuſer un ſeul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuſes qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'eſt arrivé. Il ſera auſſi ſincere que mon regret ; c'eſt tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoiſſance avec quelques officiers aux gardes, & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne ſais quels faux airs qui ne ſont pas faits pour eux. Ils ſe moquoient à leur tour de me voir conſerver dans Paris la ſimplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & réſolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après pluſieurs tentatives qui ne réuſſirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de ſuccès. Hier matin, ils vinrent me propoſer d'aller ſouper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui, ſur le bruit de ma ſageſſe, avoit,

disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persifflage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premierement lui faire visite, mais ils se moquerent de mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façon, & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée; d'autres femmes à peu près du même âge & d'une semblable figure étoient avec elle; leur parure assez brillante, avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déjà remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut gueres juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passerent à peu près comme par-tout; l'usage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même sitôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matiere aisée, elles se jetterent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je

n'avois tant ouï parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décente, on chuchotoit, on sourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit gueres propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sureté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolus d'employer à connoître cet ordre de femmes, la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques : elles avoient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, & hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissoient eux-mêmes.

Cependant le ſouper ſe prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les diſcours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le déſordre de leur ajuſtement les deſirs qui l'auroient dû cauſer. D'abord, tout cela ne fit ſur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me ſéduire ne ſervoient qu'à me rebuter. Douce pudeur! diſois-je en moi-même, ſuprême volupté de l'amour; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, ſi elles connoiſſoient ton empire, elles mettroient de ſoins à te conſerver; ſinon par honnêteté, du moins par coquetterie! mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, penſois-je encore, de la groſſiere impudence de ces créatures & de leurs équivoques licentieuſes à ces regards timides & paſſionnés, à ces propos pleins de modeſtie, de grace, & de ſentiment, dont.... je n'oſois achever; je rougiſſois de ces indignes comparaiſons.... je me reprochois comme autant de crimes les charmans ſouvenirs qui me pourſuivoient malgré moi.... En quels lieux oſois-je penſer à celle.... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chére image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent inſenſiblement; mes deux voiſines ne ceſſoient de me faire des agaceries qui furent enfin pouſſées trop loin pour me laiſſer de ſang-froid. Je ſentis que ma tête s'embarraſſoit; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, & enfin je

m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes, qui ne m'auroient attiré que des railleries : je cessai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être ....

J'ai fini ce récit affreux, qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement! j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

LETTRE XXVII.

DE JULIE.

RASSUREZ-vous sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougiſſez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes ; & je ne vois gueres en cette occaſion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur eſt d'avoir pris une mauvaiſe route en entrant dans le monde ; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémiſſant que vous êtes perdu ſi vous ne revenez ſur vos pas. Vous vous laiſſez conduire inſenſiblement dans le piége que j'avois craint. Les groſſieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous ſéduire, mais la mauvaiſe compagnie a commencé par abuſer votre raiſon pour corrompre votre vertu, & fait déjà ſur vos mœurs le premier eſſai de ſes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris ; il eſt aiſé de juger de vos ſociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué ſur le même ton, & mon déplaiſir n'a fait qu'augmenter. En vérité l'on prendroit ces lettres pour les ſarcaſmes d'un petit-maître (1), plutôt que pour les relations d'un philoſophe ; & l'on a peine à les croire de la même

(1) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire ſiffler ! eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne ſavez pas qu'il y a des *petites-maîtreſſes*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maîtres*. Bon Dieu, que ſavez-vous donc ?

main que celles que vous m'écriviez autrefois. Quoi! vous penſez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuſes ou de gens déſœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de ſoin des uſages & des bienſéances qui n'exiſteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les reſſorts éternels du cœur humain, le jeu ſecret & durable des paſſions échappent à vos recherches? Prenons votre lettre ſur les femmes, qu'y trouverai-je qui puiſſe m'apprendre à les connoître? Quelque deſcription de leur parure, dont tout le monde eſt inſtruit; quelques obſervations malignes ſur leur maniere de ſe mettre & de ſe préſenter, quelque idée du déſordre d'un petit nombre, injuſtement généraliſée; comme ſi tous les ſentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaſſent en carroſſe & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'inſtruiſe ſolidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractere, & n'eſt-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme ſage ait oublié ce qui regarde les ſoins domeſtiques & l'éducation des enfans (2)? La ſeule choſe qui ſemble être de vous dans toute cette lettre, c'eſt le plaiſir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-

(2) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? Eſt-ce que ces ſoins les regardent? Eh! que deviendroient le monde & l'Etat, Auteurs illuſtres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, ſi les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui de leur ménage?

vous

vous fait en cela que rendre justice au sexe en général; & dans quel pays du monde la douceur & la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, ailliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, & c'est vous mettre au-dessous de vous même, que de ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison déshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence; si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler

de réformer autrui que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, eſt d'avoir pu paſſer volontairement la ſoirée dans un lieu ſi peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier inſtant où vous avez connu dans quelle maiſon vous étiez. Vos excuſes là-deſſus ſont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire!* comme s'il y avoit quelque eſpece de bienſéance en de pareils lieux, ou que la bienſéance dût jamais l'emporter ſur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire? Quant à la ſécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien, l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui ſait lire dans votre cœur; c'eſt la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne ſe moquât de vous en ſortant: un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous expoſer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous ſuivîtes en cette occaſion? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui ſuccombe aux mauvais exemples; tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte, & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre; car quoi que vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une

raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aussi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous savez mieux que moi, je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus sûr, peut-être, que tous les raisonnemens de la philosophie. C'est de faire dans votre esprit une légere transposition de tems & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux souper vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être sitôt que vous seriez dans la rue; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux piéges du vice; l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même, est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger, &, pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur? Quel soin! quel emploi! que vos excuses me font rougir de vous! Ne serez-vous point

aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice ? Le sage observe le désordre public qu'il peut arrêter ; il l'observe, & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient ? Pour moi, sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de nature différente, & que dans l'absence ou le célibat, il falût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus be-

ſoins n'ont point leur ſource dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des ſens. Les illuſions mêmes de l'amour ſe purifient dans un cœur chaſte, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire la pureté ſe ſoutient par elle-même ; les deſirs toujours reprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne ſe multiplient que par l'habitude d'y ſuccomber. L'amitié m'a fait ſurmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil ſujet, celle-ci ſera la derniere ; car à quel titre eſpérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refuſé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raiſon ?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des deſcriptions graves & judicieuſes ; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le ſens & la raiſon ſont par-tout ſacrifiés à un certain tour plaiſant, fort éloigné de votre caractere. Je ne ſais comment vous avez fait ; mais depuis que vous vivez dans le ſéjour des talens, les vôtres paroiſſent diminués ; vous aviez gagné chez les payſans, & vous perdez parmi les beaux-eſprits. Ce n'eſt pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoiſſances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens ſenſés qui le connoiſſent par une longue expérience & de paiſibles obſervations, non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la ſuperficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris eſt plein de ſavans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le ſujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes

graves & ſtudieux vont courant comme vous de maiſon en maiſon, de coterie en coterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur état, proſtituer leurs talens & ſoutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, ſurement pluſieurs ne le font point, & c'eſt ceux-là que vous devez rechercher.

N'eſt-il pas ſingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne ſoit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état ſoient les ſeuls dont vous ne parliez point ; comme ſi les vains préjugés de la nobleſſe ne vous coûtoient pas aſſez cher pour les haïr, & que vous cruſſiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui ſont peut-être l'ordre le plus reſpectable du pays où vous êtes ? Vous avez beau vous excuſer ſur les connoiſſances de Milord Edouard : avec celles-là vous en euſſiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il eſt toujours aiſé de deſcendre, & de votre propre aveu c'eſt le ſeul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier ſa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui repréſentent toujours, c'eſt ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curioſité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville ſi riche le bas peuple eſt-il ſi miſérable, tandis que la miſere extrême eſt ſi rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires ? Cette queſtion, ce me ſemble eſt bien digne de vos recherches ; mais ce n'eſt pas

chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le sage en apprend les mysteres dans la chaumiere du pauvre. C'est là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: c'est là qu'on s'instruit par quelles iniquités secretes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah! si j'en crois nos vieux militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hôtels du fauxbourg Saint Germain, & que tant de beaux parleurs seroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoient pour les démentir.

Je sais qu'on n'aime pas le spectacle de la misere qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désin-

téreſſée ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute ſa puiſſance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuiſible ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du préſent en s'inſtruiſant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la ſageſſe, afin que quand les lumieres acquiſes nous reſteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne ſauroit prendre trop de préſervatifs contre leurs maximes empoiſonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance qui garantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Eſſayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il eſt plus digne de vous que ceux que vous avez embraſſés, & comme l'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt, vous ſentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des ſublimes vertus éleve & nourrit le génie; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert mieux à en trouver la ſource, & à nous éloigner en tout ſens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchiſe de l'amitié dans la ſituation critique où vous me paroiſſez être; de peur qu'un ſecond pas vers le déſordre ne vous y plongeât enfin ſans retour,

avant

avant que vous eussiez le tems de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & sincere confession m'a touchée ; car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conséquent combien celle de votre faute vous pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne & s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec soin sur ta santé, je t'en conjure, & songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les matieres & le style de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est ce me semble assez mal honorer vos leçons que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens ; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'eſt gueres du reſſort des femmes ; & mon oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'eſt pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence ; ſon utilité eſt trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ſes lumieres ſont trop ſublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement ſous lequel le Ciel m'a fait naître, je me ſoucie peu de ſavoir s'il en eſt de meilleurs. De quoi me ſerviroit de les connoître, avec ſi peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contriſterois-je mon ame à conſidérer de ſi grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'eſt permis de ſoulager ? Mais je vous aime ; & l'intérêt que je ne prends pas aux ſujets, je le prends à l'Auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fiere d'un mérite ſi digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'eſprit qu'il m'en faut pour ſentir le vôtre. Ne me refuſez donc pas le plaiſir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que ſi le Ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous ?

LETTRE XXVIII.

DE JULIE.

TOUT est perdu! tout est découvert! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au soir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere seule peut les avoir surprises. Si mon pere les voit, c'est fait de ma vie! Eh! que serviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer .... Ah Dieu! ma mere m'envoye appeller. Où fuir? Comment soutenir ses regards? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre!.... Tout mon corps tremble, & je suis hors d'état de faire un pas .... la honte, l'humiliation, les cuisans reproches.... j'ai tout mérité, je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée .... ô mon cœur, quels déchiremens! .... Elle m'attend, je ne puis tarder davantage.... elle voudra savoir.... il faudra tout dire .... Regianino sera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis .... qui sait si jamais .... je pourrois.... quoi, mentir!... mentir à ma mere .... Ah! s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus!

Fin de la seconde Partie.

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous causez à ceux qui vous aiment! Que de pleurs vous avez déjà fait couler dans une famille infortunée dont vous seul troublez le repos! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous-même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obstination.

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé

ſi long-tems aux ſoupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque ſenſible que ſoit un tel coup à cette mere tendre & vertueuſe, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à ſon aveugle négligence; elle déplore ſa fatale illuſion; ſa plus cruelle peine eſt d'avoir pu trop eſtimer ſa fille, & ſa douleur eſt pour Julie un châtiment cent fois pire que ſes reproches.

L'accablement de cette pauvre couſine ne ſauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond ſilence, la ſervant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'inſtant dans un état d'anéantiſſement qui la feroit prendre pour une autre perſonne. Il eſt très-clair que c'eſt la maladie de la mere qui ſoutient les forces de la fille, & ſi l'ardeur de la ſervir n'animoit ſon zele, ſes yeux éteints, ſa pâleur, ſon extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand beſoin pour elle-même de tous les ſoins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit auſſi, & je vois à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le ſoin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de ſa fille veut cacher ce dangereux ſecret. On ſe

fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes, & qui lui sont d'autant plus cruelles qu'elles lui seroient douces si elle osoit y compter. En recevant celles de son pere, elle regarde sa mere d'un air si tendre & si humilié, qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux: ah! que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous!

Madame d'Etange m'a prise plusieurs fois à part, & j'ai connu facilement à la douceur de ses réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses dépens. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour excessif une sorte d'excuse qui ne lui a pas échappé; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux résisté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'une probité trop vantée, qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du Ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes

ſûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au déſeſpoir, l'honneur d'une maiſon reſpectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore; tout vous preſcrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait; vous pouvez vous rendre digne de Julie, & juſtifier ſa faute en renonçant à elle; & ſi votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel ſacrifice qui puiſſe répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée ſur l'eſtime que j'eus toujours pour vos ſentimens, & ſur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; oſez me démentir ſi j'ai trop préſumé de vous, ou ſoyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtreſſe ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire; elle avoit même commencé. O Dieu! que de coups de poignard vous euſſent porté ſes plaintes ameres! Que ſes touchans reproches vous euſſent déchiré le cœur! Que ſes humbles prieres vous euſſent pénétré de honte! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'euſſiez jamais ſupportée: je n'ai pu ſouffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le ſéducteur de ſa fille: vous êtes digne au moins qu'on n'emploie pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monſtres & pour faire mourir de douleur un homme ſenſible.

Si c'étoit le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du ſuccès & balancer ſur l'eſtime qui

vous

vous est due : mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chére ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous dissimulez en vain vos malheurs; vous la perdîtes au moment que vous vous séparâtes d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous; car son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abyme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sureté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduit le remords & la honte! Que son lustre est terni! que ses graces sont languissantes! que tous ses sentimens si charmans & si doux

ſe fondent triſtement dans le ſeul qui les abſorbe ! L'amitié même en eſt attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaiſir que je goûte à la voir, & ſon cœur malade ne ſait plus rien ſentir que l'amour & la douleur. Hélas ! qu'eſt devenu ce caractere aimant & ſenſible, ce goût ſi pur des choſes honnêtes, cet intérêt ſi tendre aux peines & aux plaiſirs d'autrui ? Elle eſt encore, je l'avoue, douce, généreuſe, compatiſſante ; l'aimable habitude de bien faire ne ſauroit s'effacer en elle ; mais ce n'eſt plus qu'une habitude aveugle, un goût ſans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zele ; ces ſentimens ſublimes ſe ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE II.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ETANGE.

PENÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres ; mais Julie m'a trop

appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageusement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne sache pas l'imiter. Si mon sang suffisoit pour guérir vos peines, je le verserois en silence & me plaindrois de ne vous donner qu'une si foible preuve de mon zele : mais briser le plus doux, le plus pur, le plus sacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah! c'est un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir!

Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi long-tems que vous l'exigerez ; je m'abstiendrai de la voir & de lui écrire, j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumets, non sans effroi, mais sans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore ; son bonheur peut me consoler de ma misere, & je mourrai content si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah! qu'on le trouve, & qu'il m'ose dire, je saurai mieux l'aimer que toi! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque ; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout, n'éleve point la personne ; il n'éleve que les sentimens. Ah! si j'eusse osé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere!

Daignez vous confier à des sermens qui ne sont point vains, & à un homme qui n'est point trompeur. Si je pus un jour abuser de votre estime, je m'abusai le premier moi-

même. Mon cœur sans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis si bien enseigné. Bannissez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui son repos, sa félicité, son honneur soient plus chers qu'à moi? Non, ma parole & mon cœur vous sont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illustre ami comme au mien. Nulle indiscrétion ne sera commise, soyez-en sûre, & je rendrai le dernier soupir sans qu'on sache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous consume, & dont la mienne s'aigrit encore; essuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame; rétablissez votre santé; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous; soyez vous-même heureuse par elle; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie est encore un sort assez beau pour se féliciter de vivre!

LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE A Mde. D'ORBE.

En lui envoyant la Lettre précédente.

Tenez, cruelle, voilà ma réponſe. En la liſant, fondez en larmes ſi vous connoiſſez mon cœur, & ſi le vôtre eſt ſenſible encore ; mais ſur-tout, ne m'accablez plus de cette eſtime impitoyable que vous me vendez ſi cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc oſé les rompre, ces doux nœuds formés ſous vos yeux preſque dès l'enfance, & que votre amitié ſembloit partager avec tant de plaiſir ? Je ſuis donc auſſi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah ! connoiſſez-vous tout le mal que vous faites ? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez eſt ſans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que de ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être ſans le contentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de ſa mere ? Ah ! qu'eſt-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la ſienne même, qu'eſt-ce que l'exiſtence du monde entier auprès du ſentiment délicieux qui nous uniſſoit ? Inſenſée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix ſans mérite ; je t'abhorre en faiſant tout pour toi. Que ſont tes vaines conſolations contre les vives douleurs de l'ame ? Va, triſte idole des malheureux, tu

ne fais qu'augmenter leur misere, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai : je deviendrai, s'il se peut, insensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

DE MDE. D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches ; & malgré vos injures, vous ne me futes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendris-

sement ; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ses soupirs & ses pleurs l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déjà puissamment émue, commence à connoître par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de sympathie, que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation, consoleroit volontiers sa fille, si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscretement (1) peut-être, ah! s'il ne dépendoit que de moi.... quoi qu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, & son affoiblissement, ses maux, augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui se fait sentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle se fie à la parole de tous deux sur l'interruption de votre corres-

(1) Claire, êtes-vous ici moins indiscrete? Est-ce la derniere fois que vous le ferez?

pondance, & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près fur fa fille ; effectivement, fi Julie ne répondoit pas à fa confiance elle ne feroit plus digne de fes foins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre fi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abufer de l'eftime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une efpérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il eft vrai, que le parti le plus honnête eft auffi le plus fage, & que s'il peut refter quelque reffource à votre amour, elle eft dans le facrifice que l'honneur & la raifon vous impofent. Mere, parens, amis, tout eft maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien ne fauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de défefpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eft point de route plus fûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eft plus pur, plus folide & plus doux par elle ; fi on le manque, elle feule peut en dédommager. Reprenez donc courage, foyez homme, & foyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie feroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE

LETTRE V.

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vu fermer les ſiens pour jamais ; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir ; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter ; j'avois trop peu ſçu la lui rendre chére. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes ; mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſon. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre ? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus qui l'attendoit dans le Ciel ? Que lui reſtoit-il à faire au monde ſinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere incomparable, tu vis maintenant au ſéjour de la gloire & de la félicité ; tu vis ; & moi, livrée au repentir & au déſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence : je ne ſens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'eſt plus que peine & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas ! je ſuis bien plus morte que toi !

Mon Dieu ! quel tranſport égare une infortunée & lui fait oublier ſes réſolutions ? Où viens-je verſer mes pleurs &

pouſſer mes gémiſſemens? C'eſt le cruel qui les a cauſés que j'en rends le dépoſitaire! C'eſt avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'oſe les déplorer! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites ſouffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le ſein maternel, gémiſſez des maux qui me viennent de vous, & ſentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oſerois-je paroître auſſi mépriſable que je le ſuis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit aſſez les connoître? C'eſt mon plus inſupportable ſupplice de n'être accuſée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuiſant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémiſſant la douleur empoiſonner, hâter les derniers jours de ma triſte mere. En vain ſa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de ſon mal à la cauſe qui l'avoit produit; en vain ma couſine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel, je garderai juſqu'au tombeau l'affreuſe idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel ſuſcita dans ſa colere pour me rendre malheureuſe & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre ſein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce ſont les ſoupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en eſt fait; l'empire de l'amour eſt éteint dans une ame livrée au ſeul déſeſ-

poir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah! si son esprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus; que je n'entende plus prononcer votre nom; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'ose parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être; à tant de sujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir son dernier vœu méprisé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher .... Ah! fille insensée .... adieu pour jamais.

LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE A Mde. D'ORBE.

Enfin le voile eſt déchiré ; cette longue illuſion s'eſt évanouie ; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint ; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême ? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe abſorboit toute votre durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hélas ! vous avez diſparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inſtant de ma vie. Le tems a repris ſa lenteur dans les momens de mon déſeſpoir, & l'ennui meſure par longues années le reſte infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre inſupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher ſemble ſe détacher de moi. Madame, il ſe peut que vous m'aimiez

encore ; mais d'autres ſoins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt ſont maintenant indiſcretes. Julie ! Julie elle-même ſe décourage & m'abandonne. Les triſtes remords ont chaſſé l'amour. Tout eſt changé pour moi ; mon cœur ſeul eſt toujours le même, & mon ſort en eſt plus affreux.

Mais qu'importe ce que je ſuis & ce que je dois être ? Julie ſouffre, eſt-il tems de ſonger à moi ? Ah ! ce ſont ſes peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle ceſſât de m'aimer & qu'elle fût heureuſe... Ceſſer de m'aimer !.... l'eſpere-t-elle ?... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eſt pas le tourment qu'elle s'ôte ; hélas ! c'eſt le conſolateur ! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami ? Croit-elle ſoulager ſes maux en les multipliant ? O amour ! eſt-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature ?

Non, non ; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien ? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle ? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore ? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie ; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à déſobéir. Puiſqu'elle commande, il

ſuffit ; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez ſi mon ſort eſt affreux. Mon plus grand déſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle. Ah ! c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus malheureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi, la ſavez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſez précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe ; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mère, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens qui devoient la rendre heureuſe. Qu'elle le ſoit, s'il eſt poſſible, à quelque prix que ce puiſſe être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée ; je ſentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiſſés. Puiſque je ne ſuis plus rien à mes propres yeux, puiſque c'eſt mon ſort de paſſer ma vie à mourir pour elle ; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y conſens ſi cette idée la rend plus tranquille. Puiſſe-t-elle retrouver près de vous ſes premieres vertus, ſon premier bonheur ! Puiſſe-t-elle être encore par vos ſoins tout ce qu'elle eût été ſans moi !

Hélas ! elle étoit fille, & n'a plus de mere ! Voilà la perte qui ne ſe répare point & dont on ne ſe conſole jamais quand on a pu ſe la reprocher. Sa conſcience agitée lui redemande cette mere tendre & chérie, & dans une douleur ſi cruelle l'horrible remords ſe joint à ſon affliction. O Julie ! ce ſentiment affreux devoit-il être connu de toi ? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere

infortunée, je vous ſupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur ſi je ſuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait deſcendre au tombeau, nous ſommes deux monſtres indignes de vivre, c'eſt un crime de ſonger à des liens ſi funeſtes, c'en eſt un de voir le jour. Non, j'oſe le croire, un feu ſi pur n'a point produit de ſi noirs effets. L'amour nous inſpira des ſentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le Ciel, le Ciel feroit-il injuſte, & celle qui ſut immoler ſon bonheur aux auteurs de ſes jours méritoit-elle de leur coûter la vie?

LETTRE VII.

RÉPONSE.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous eſtimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher & digne ami; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre premiere jeuneſſe, nous le ferons le reſte de nos jours, & ſi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eſt qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eſt que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préſent je vous aime comme mon enfant; car quoique nous ſoyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos diſciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penſer, vous avez appris de nous à être ſenſible, &

quoiqu'en dise votre philosophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre ; si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous ? Ce n'est pas, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même ; c'est que votre état est changé. Je favorisai vos feux tant qu'il leur restoit un rayon d'espérance. Depuis qu'en vous obstinant d'aspirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuse, ce seroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous savoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir ?

Vous faites plus que sentir cela, mon généreux ami ; vous l'exécutez dans le plus douloureux sacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez son repos aux dépens du vôtre, & c'est à vous que vous renoncez pour elle.

J'ose à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-dessus ; mais elles sont consolantes, & cela m'enhardit. Premierement, je crois que le véritable amour a cet avantage aussi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en serez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui sait payer toutes les vertus pénibles

mêlera

mêlera ſon charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je ſais aimer, avec un plaiſir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je poſſede ce que j'aime. Car celui-ci s'uſe à force d'en jouir; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouiriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il eſt vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour ſoit le plus délicieux ſentiment qui puiſſe entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, eſt encore un bien. Si l'amour eſt un deſir qui s'irrite par les obſtacles comme vous le diſiez encore, il n'eſt pas bon qu'il ſoit content; il vaut mieux qu'il dure & ſoit malheureux que de s'éteindre au ſein des plaiſirs. Vos feux, je l'avoue, ont ſoutenu l'épreuve de la poſſeſſion, celle du tems, celle de l'abſence & des peines de toute eſpece; ils ont vaincu tous les obſtacles hors le plus puiſſant de tous, qui eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'eſpérer que la vôtre l'eût ſoutenue? Le tems eût joint au dégoût d'une longue poſſeſſion le progrès de l'âge & le déclin de la beauté; il ſemble ſe fixer en votre faveur par votre ſéparation; vous ſerez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vîtes en vous quittant, & vos cœurs unis juſqu'au tombeau prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable in-

quiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regretteroit en soupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit sans cesse ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuisé durant une année les plaisirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette lettre si passionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils transports deux fois en la vie, & qu'il faloit mourir après les avoir sentis. Mon ami, ce fut là le comble, & quoique la fortune & l'amour eussent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme si le sort eût voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable, & vous laisser dans le souvenir de vos plaisirs passés un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Consolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé & vous eût ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur & l'amour se seroient évanouis à la fois, vous avez au moins conservé le sentiment ; on n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux,

& le dégoût de ce qu'on possede est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée cousine se fait sur la mort de sa mere étoient fondés, ce cruel souvenir empoisonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une si funeste idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ses douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver, n'est qu'un prétexte pour en justifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger assez, & c'est une sorte de plaisir pour elle d'ajouter au sentiment de ses peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose, soyez-en sûr; elle n'est pas sincere avec elle-même. Ah! si elle croyoit bien sincerement avoir abrégé les jours de sa mere, son cœur en pourroit-il supporter l'affreux remords? Non, non, mon ami; elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit suivie. La maladie de Mde. d'Etange est bien connue, c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaisirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire! Qu'il fut consolant pour cette tendre mere de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer son ame en pleurant sa foiblesse! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie! Quel zele infatigable! Quels soins continuels! Quelle assiduité sans relâche! Quel désespoir de l'avoir affligée! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes caresses, quelle inépui-

ſable ſenſibilité ! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on liſoit tout ce que ſouffroit la mere; c'étoit elle qui la ſervoit les jours, qui la veilloit les nuits; c'étoit de ſa main qu'elle recevoit tous les ſecours : vous euſſiez cru voir une autre Julie; ſa délicateſſe naturelle avoit diſparu, elle étoit forte & robuſte, les ſoins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & ſon ame ſembloit lui donner un nouveau corps. Elle faiſoit tout & paroiſſoit ne rien faire; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit ſans ceſſe à genoux devant ſon lit, la bouche collée ſur ſa main, gémiſſant ou de ſa faute ou du mal de ſa mere, & confondant ces deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante ſans être ému juſqu'aux larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation. On voyoit que le ſeul regret de ſe quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, ſoyez ſûr que tout ce qu'on peut eſpérer des ſecours humains & des conſolations du cœur a concouru de ſa part à retarder le progrès de la maladie de ſa mere, & qu'infailliblement ſa tendreſſe & ſes ſoins nous l'ont conſervée plus long-tems que nous n'euſſions pu faire ſans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ſes derniers jours étoient les plus doux momens de ſa vie, & que le bonheur de ſa fille étoit la ſeule choſe qui manquoit au ſien.

S'il faut attribuer sa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Long-tems inconstant & volage il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle cette rudesse inflexible dont les maris infideles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse & cette roideur de caractere que rien n'amollit ont fait vos malheurs & les siens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-tems en secret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille ni l'obstination de son époux, & d'être la premiere cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris jusqu'où vous aviez abusé de sa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout sauver, & d'exposer les jours de sa fille pour rétablir son honneur. Elle sonda plusieurs fois son mari sans succès. Elle voulut plusieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de son devoir; la frayeur & sa timidité la retinrent toujours. Elle hésita tant qu'elle put parler; lorsqu'elle le voulut il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal secret, & moi qui connois l'humeur de cet homme sévere sans savoir jusqu'où les sentimens de la nature auroient pu la tempérer, je respire en voyant au moins les jours de Julie en sureté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je pense de ses remords apparens? L'amour est plus

ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait, il trouble ſa conſcience pour la forcer de penſer à vous. Il veut que ſes pleurs ayent du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oſeroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon repentir. Il l'abuſe avec tant d'art qu'elle aime mieux ſouffrir davantage & que vous entriez dans le ſujet de ſes peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du ſien; mais ils n'en ſont pas moins naturels; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'eſt pas ſemblable en effet. Le vôtre eſt bouillant & vif, le ſien eſt doux & tendre : vos ſentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence, les ſiens retournent ſur elle-même, & pénétrant la ſubſtance de ſon ame l'alterent & la changent inſenſiblement. L'amour anime & ſoutient votre cœur; il affaiſſe & abat le ſien; tous les reſſorts en ſont relâchés, ſa force eſt nulle, ſon courage eſt éteint, ſa vertu n'eſt plus rien. Tant d'héroïques facultés ne ſont pas anéanties mais ſuſpendues : un moment de criſe peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer ſans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle eſt perdue; mais ſi cette ame excellente ſe releve un inſtant, elle ſera plus grande, plus forte, plus vertueuſe que jamais, & il ne ſera plus queſtion de rechute. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux ſachez reſpecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obſtinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aiſément; mais vous

croirez en vain posséder la même Julie ; vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

DE MILORD EDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits sur ton cœur ; tu m'étois nécessaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes besoins, mon empressement ? Je suis oublié de toi ; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie solitaire & farouche ; je pénetre tes desseins sécrets. Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc, jeune insensé ; meurs, homme à la fois féroce & lâche : mais sache en mourant que tu laisses dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher la douleur de n'avoir servi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

RÉPONSE.

VENEZ, Milord ; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisir sur la terre : mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

DE JULIE.

IL eſt tems de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ſerai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut diſpoſer ; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

DU BARON D'ETANGE,

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'IL peut reſter dans l'ame d'un ſuborneur quelque ſentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuſe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philoſophie qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à déſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à prendre en toute occaſion les voies de la

douceur

douceur & de l'honnêteté quand j'espere qu'elles peuvent suffire; mais si j'en veux bien user avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment se venge l'honneur d'un Gentilhomme, offensé par un homme qui ne l'est pas.

LETTRE XI.

RÉPONSE.

EPARGNEZ-vous, Monsieur, des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux personnes de même âge il n'y a d'autre suborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'imposer & à quel titre l'exigez-vous? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir? Je veux respecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monsieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé; voilà mon consentement. Ah! qu'elle soit toujours obéie! Un autre la possédera; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de

votre autorité, ne doutez pas que je ne lui euſſe appris à réſiſter à vos prétentions injuſtes. Quel que ſoit l'empire dont vous abuſez, mes droits ſont plus ſacrés que les vôtres; la chaîne qui nous lie eſt la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous oſez réclamer la nature, c'eſt vous ſeul qui bravez ſes loix.

N'alléguez pas non plus cet honneur ſi bizarre & ſi délicat que vous parlez de venger; nul ne l'offenſe que vous-même. Reſpectez le choix de Julie & votre honneur eſt en ſureté; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma préſomption vous offenſe, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous; au ſurplus, je me ſoucie fort peu de ſavoir en quoi conſiſte l'honneur d'un Gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je ſais le défendre, & le conſerverai pur & ſans tache juſqu'au dernier ſoupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom ſi doux; méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & ſoumiſe immole ſon bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeſte qu'à moi. Je ſerai malheureux, ſans doute; mais ſi jamais la voix du ſang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le ſerez plus encore d'avoir ſacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le Ciel prodigue de ſes dons n'oublia rien qu'un meilleur pere!

BILLET

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de difpofer d'elle-même; & de donner fa main fans confulter fon cœur.

S. G.

LETTRE XII.

DE JULIE.

JE voulois vous décrire la fcene qui vient de fe paffer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir; mais mon pere a pris fes mefures fi juftes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courrier. Sa lettre eft fans doute arrivée à tems à la pofte; il n'en peut être de même de celle-ci; votre réfolution fera prife & votre réponfe partie avant qu'elle vous parvienne; ainfi tout détail feroit déformais inutile. J'ai fait mon devoir; vous ferez le vôtre : mais le fort nous accable, l'honneur nous trahit; nous ferons féparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais paffer dans les.... Hélas! j'ai pu vivre dans les tiens! O devoir! à quoi fers-tu? O providence!.... il faut gémir & fe taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis

quelques jours ; l'entretien de ce matin m'a prodigieuſement agitée....la tête & le cœur me font mal....je me ſens défaillir.... le Ciel auroit-il pitié de mes peines ?.... Je ne puis me ſoutenir.... je ſuis forcée à me mettre au lit, & me conſole dans l'eſpoir de n'en plus relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah ! ſi je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déjà ceſſé de vivre ?

LETTRE XIII.

DE JULIE A MDE. D'ORBE.

IL eſt donc vrai, chére & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ? J'ai vu l'inſtant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres ; tes ſoins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems, & quand le deſir de la ſuivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me conſole de vivre, c'eſt par l'eſpoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne ſont plus, ces agrémens de mon viſage que mon cœur a payés ſi cher : la maladie dont je ſors m'en a délivrée. Cette heureuſe perte ralentira l'ardeur groſſiere d'un homme aſſez dépourvu de délicateſſe pour m'oſer épouſer ſans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il ſe ſouciera peu du reſte. Sans manquer de parole à mon pere, ſans offenſer l'ami dont il tient la vie, je ſaurai rebuter cet importun : ma bouche

gardera le ſilence, mais mon aſpect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de ſa tyrannie & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuſe.

Ah, chére couſine! Tu connus un cœur plus conſtant & plus tendre qui ne ſe fût pas ainſi rebuté. Son goût ne ſe bornoit pas aux traits & à la figure; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon viſage: c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu conſentir... l'ingrat! .... il l'a dû, puiſque j'ai pu l'exiger. Qui eſt-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je donc voulu retirer le mien? .... L'ai-je fait? .... O Dieu! faut-il que tout me rappelle inceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie; je l'y ſens trop fortement attachée; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir, ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guériſon? Oui, connois & plains l'égarement d'eſprit de ta malheureuſe amie, & rends graces au Ciel d'avoir préſervé ton cœur de l'horrible paſſion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie; mais pâle, défait, mal en ordre, & le déſeſpoir dans les yeux. Il étoit à genoux; il prit une de mes mains, & ſans ſe dé-

goûter de l'état où elle étoit, ſans craindre la communication d'un venin ſi terrible, il la couvroit de baiſers & de larmes. A ſon aſpect j'éprouvai cette vive & délicieuſe émotion que me donnoit quelquefois ſa préſence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma préſence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ſes gémiſſemens que je crus entendre à meſure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te repréſenter l'effet étonnant que ce rêve a produit ſur moi. Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoiſſance durant pluſieurs jours ; j'ai ſouvent rêvé à lui dans mes tranſports ; mais aucun de ces rêves n'a laiſſé dans mon imagination des impreſſions auſſi profondes que celle de ce dernier. Elle eſt telle qu'il m'eſt impoſſible de l'effacer de ma mémoire & de mes ſens. A chaque minute, à chaque inſtant il me ſemble le voir dans la même attitude ; ſon air, ſon habillement, ſon geſte, ſon triſte regard frappent encore mes yeux : je crois ſentir ſes levres ſe preſſer ſur ma main ; je la ſens mouiller de ſes larmes ; les ſons de ſa voix plaintive me font treſſaillir ; je le vois entraîner loin de moi, je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une ſcene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me ſont réellement arrivés.

J'ai long-tems héſité à te faire cette confidence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation, loin de ſe calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je

achever de perdre ainſi la raiſon, puiſque le peu qui m'en reſte ne ſert plus qu'à me tourmenter!

Je reviens à mon rêve. Ma couſine, raille-moi ſi tu veux, de ma ſimplicité ; mais il y a dans cette viſion je ne ſais quoi de myſtérieux qui la diſtingue du délire ordinaire. Eſt-ce un preſſentiment de la mort du meilleur des hommes? Eſt-ce un avertiſſement qu'il n'eſt déjà plus? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à ſuivre celui qu'il me fit aimer? Hélas! l'ordre de mourir ſera pour moi le premier de ſes bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains diſcours dont la philoſophie amuſe les gens qui ne ſentent rien ; ils ne m'en impoſent plus, & je ſens que je les mépriſe. On ne voit point les eſprits, je le veux croire : mais deux ames ſi étroitement unies ne ſauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des ſens? L'impreſſion directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la tranſmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les ſenſations qu'elle lui a données? .... Pauvre Julie, que d'extravagances! Que les paſſions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché ſe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

LETTRE XIV.

RÉPONSE.

AH! fille trop malheureuse & trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs; tu sembles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peine n'ajoute pas au moins des chimeres; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente; peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un rêve; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais sa personne; & que cette touchante scene incessamment présente à ton imagination s'est passée réellement dans ta chambre le surlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée assez tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit là étoit prêt à sortir, quand tout-à-coup nous vîmes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta derniere lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au col : sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyois la

conséquence.

conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle? Ah! que fait-elle? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Sitôt qu'il sçut que c'étoit la petite vérole il fit un cri & se trouva mal. La fatigue & l'insomnie jointes à l'inquiétude d'esprit, l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long-tems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque; mais son séjour même en étoit un terrible; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il, d'un ton d'indignation : c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore comme vous fîtes à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un seul instant : mais je jure par l'Auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans

l'avoir vue. Eprouvons une fois ſi je vous rendrai pitoyable, ou ſi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le ſatisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que ſon retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maiſon que du ſeul Hanz dont j'étois ſûre, & nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le ſien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit ſuivante; à condition qu'il ne reſteroit qu'un inſtant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai ſa parole; alors je fus tranquille, je laiſſai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

Je te trouvai ſenſiblement mieux, l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'eſpoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarraſſé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener ſon hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ſerois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton déſolé pere qui chaque nuit s'obſtinoit à vouloir reſter. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de perſonne, que j'étois également réſolue à veiller, & qu'il ſavoit bien, tout pere qu'il étoit, que ſa tendreſſe n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous reſtâmes ſeules. M. d'Orbe arriva ſur les onze heures, & me dit qu'il avoit laiſſé ton ami dans

(1) On voit dans la quatrieme partie que ce nom ſubſtitué étoit celui de *S. Preux*.

la rue; je l'allai chercher; je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En paſſant dans l'anti-chambre les forces lui manquerent; il reſpiroit avec peine, & fut contraint de s'aſſeoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond ſoupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traverſés.... à la même heure..... avec le même myſtere.... j'étois tremblant comme aujourd'hui.... le cœur me palpitoit de même.... ô téméraire! j'étois mortel, & j'oſois goûter.... que vais-je voir maintenant dans ce même aſyle où tout reſpiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée? dans ce même objet qui faiſoit & partageoit mes tranſports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuſe, & la beauté mourante!

Chére couſine; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendriſſante ſcene. Il te vit, & ſe tut. Il l'avoit promis; mais quel ſilence! Il ſe jetta à genoux; il baiſoit tes rideaux en ſanglotant; il élevoit les mains & les yeux; il pouſſoit de ſourds gémiſſemens; il avoit peine à contenir ſa douleur & ſes cris. Sans le voir, tu ſortis machinalement une de tes mains; il s'en ſaiſit avec une eſpece de fureur; les baiſers de feu qu'il appliquoit ſur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit; je vis que tu l'avois reconnu; & malgré ſa réſiſtance & ſes plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'inſtant, eſpérant éluder l'idée d'une ſi courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant enſuite que tu ne m'en diſois

rien, je crus que tu l'avois oubliée, je défendis à Babi de t'en parler, & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chére, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi-bien tu ne pourrois ignorer long-tems. Milord Edouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais: il est guéri; & suivant la derniere lettre de Milord Edouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis long-tems tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sureté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne, & à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir, & de te repaître de chimeres. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de sujet de l'être. Tu as essuyé une cruelle atteinte,

mais ton viſage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne ſont que des rougeurs qui ſeront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne ſuis pas trop mal encore. Mon ange, tu reſteras jolie en dépit de toi; & l'indifférent Wolmar que trois ans d'abſence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O ſi ta ſeule reſſource eſt de déplaire, que ton ſort eſt déſeſpéré!

LETTRE XV.

DE JULIE.

C'EN eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour; ma réſiſtance eſt épuiſée. J'ai fait uſage de toutes mes forces; ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur que tu achetas tant de fois, & qui coûta ſi cher au tien; t'appartient ſans réſerve; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je ſuis laſſe de ſervir aux dépens de la juſtice une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours: il le faut, je le veux, je le dois.

Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ; il ne te ſera plus ôté. C'eſt en vain qu'une voix menſongere murmure au fond de mon ame ; elle ne m'abuſera plus. Que ſont les vains devoirs qu'elle m'oppoſe contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer ? Le plus ſacré de tous n'eſt-il pas envers toi ? N'eſt-ce pas à toi ſeul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais ; & ton inviolable fidélité n'eſt-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le tranſport d'amour qui me rend à toi, mon ſeul regret eſt d'avoir combattu des ſentimens ſi chers & ſi légitimes. Nature, ô douce nature ! reprends tous tes droits ; j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiſſent. Les penchans que tu m'as donnés ſeront-ils plus trompeurs qu'une raiſon qui m'égara tant de fois ?

Reſpecte ces tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais ſouffres-en le cher & doux partage ; ſouffre que les droits du ſang & de l'amitié ne ſoient pas éteints par ceux de l'amour. Ne penſe point que pour te ſuivre j'abandonne jamais la maiſon paternelle. N'eſpere point que je me refuſe aux liens que m'impoſe une autorité ſacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend déſormais toute ſa conſolation, ne contriſtera point ſon ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne ſuis point un monſtre ; je ſuis foible & non dénaturée. Mon parti eſt pris,

je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere esclave de sa parole, & jaloux d'un vain titre, dispose de ma main qu'il a promise; que l'amour seul dispose de mon cœur; que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie. Que je sois vile & malheureuse; mais que tout ce qui m'est cher soit heureux & content s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, & que votre bonheur me fasse oublier ma misere & mon désespoir.

LETTRE XVI.

Réponse.

Nous renaissons, ma Julie; tous les vrais sentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu? L'osas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le Ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, & qu'ils puissent rompre? Non, non, Julie, si le sort cruel nous refuse le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles; il sera la consolation de nos tristes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainsi nous recommençons de vivre pour recommencer de

ſouffrir, & le ſentiment de notre exiſtence n'eſt pour nous qu'un ſentiment de douleur. Infortunés! que ſommes-nous devenus? Comment avons-nous ceſſé d'être ce que nous fûmes? Où eſt cet enchantement de bonheur ſuprême? Où ſont ces raviſſemens exquis dont les vertus animoient nos feux? Il ne reſte de nous que notre amour; l'amour ſeul reſte, & ſes charmes ſe ſont éclipſés. Fille trop ſoumiſe, amante ſans courage; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée! Oui, c'eſt l'honnêteté du tien qui nous perd; les ſentimens droits qui le rempliſſent en ont chaſſé la ſageſſe. Tu as voulu concilier la tendreſſe filiale avec l'indomptable amour; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie! quel eſt ton inconcevable empire? Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon! même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords... Des remords!... étoit-ce à toi d'en ſentir?... toi que j'aimai.... toi que je ne puis ceſſer d'adorer... le crime pourroit-il approcher de ton cœur?... Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit?... qu'oſes-tu me faire entendre?... toi, paſſer dans les bras d'un autre!... un autre te poſſéder!... N'être plus à moi!... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi ſeul! Moi, j'éprouverois cet affreux ſupplice!... je te verrois ſurvivre à toi-même!... Non. J'aime mieux te perdre que te partager.... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage

qui

digne des tranſports qui m'agitent ! . . . avant que ta main ſe fût avilie dans ce nœud funeſte abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le ſein : j'épuiſerois ton chaſte cœur d'un ſang que n'auroit point ſouillé l'infidélité. A ce pur ſang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberois dans tes bras ; je rendrois ſur tes levres mon dernier ſoupir . . . je recevrois le tien . . . Julie expirante ! . . . ces yeux ſi doux éteints par les horreurs de la mort ! . . . ce ſein, ce trône de l'amour, déchiré par ma main, verſant à gros bouillons le ſang & la vie . . . . Non, vis & ſouffre, porte la peine de ma lâcheté. Non, je voudrois que tu ne fuſſes plus ; mais je ne puis t'aimer aſſez pour te poignarder.

O ſi tu connoiſſois l'état de ce cœur ſerré de détreſſe ! jamais il ne brûla d'un feu ſi ſacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui furent ſi chéres. Je ſuis amant, je ſais aimer, je le ſens : mais je ne ſuis qu'un homme, & il eſt au-deſſus de la force humaine de renoncer à la ſuprême félicité. Une nuit, une ſeule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux ſouvenir, & je ſuis vertueux. Mais cette nuit fatale régne au fond de mon cœur & va couvrir de ſon ombre le reſte de ma vie. Ah Julie ! objet adoré ! S'il faut être à jamais miſérables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels !

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus ſages nous ſeuls que tout le reſte des hommes, & ſuivre avec une ſimplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que perſonne ne pratique ? Quoi ! ſerons-nous

meilleurs moralistes que ces foules de savans dont Londres & Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu? Les exemples n'en sont point scandaleux; il n'est pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens se riroient ici de celui qui par respect pour le mariage résisteroit au penchant de son cœur. En effet, disent-ils, un tort qui n'est que dans l'opinion n'est-il pas nul quand il est secret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaisance une femme ne rachete-t-elle pas ses fautes (1)? Quelle douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chére amie de mon cœur, que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les abhorre sans savoir les combattre, & ma conscience y répond mieux que ma raison. Non que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu si coûteuse: mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les justifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

(1) Et où le bon Suisse avoit-il vu cela? Il y a long-tems que les femmes galantes l'ont pris sur un plus haut ton. Elles commencent par établir fierement leurs amans dans la maison, & si l'on daigne y souffrir le mari, c'est autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & feroit déshonorée; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

Je ne ſais ce que j'écris ; je me ſens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'eſpoir que tu me rends eſt triſte & ſombre ; il éteint cette lueur ſi pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en terniſſent & ne deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuſe ; mon cœur eſt inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je ſens pourtant qu'une ardeur ſecrete m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chére amie, ah ! ſais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager ? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne reſpire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois-tu bien que c'eſt pour toi ſeule que je veux vivre, agir, penſer, ſentir déſormais ? Non, ſource délicieuſe de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne ſerai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une ſi douce exiſtence que tu ne ſentiras point ce que la tienne aura perdu de ſes charmes. Hé bien ! nous ſerons coupables, mais nous ne ſerons point méchans ; nous ſerons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu : loin d'oſer excuſer nos fautes, nous en gémirons ; nous les pleurerons enſemble ; nous les racheterons, s'il eſt poſſible, à force d'être bienfaiſans & bons. Julie ! ô Julie ! que ferois-tu, que peux-tu faire ? Tu ne peux échapper à mon cœur : n'a-t-il pas épouſé le tien ?

Ces vains projets de fortune qui m'ont ſi groſſierement

abusé sont oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à Milord Edouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y servir. Hé bien! je l'y suivrai. Mais je me déroberai tous les ans; je me rendrai secretement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue; j'aurai du moins baisé tes pas; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant; il croira déjà jouir de ta vue en partant pour t'aller voir; le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

DE MDE. D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'eſt plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie eſt mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir ſon ſort au ſien. Après tant d'imprudences, rendez graces au Ciel qui vous a ſauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Reſpectez ſon nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'eſt ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoître ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans intérêt.

LETTRE XVIII.

DE JULIE A SON AMI.

Vous êtes depuis si long-tems le dépositaire de tous les secrets de mon cœur, qu'il ne sauroit plus perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié; si quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux sur celle que je quitte; il ne nous sera pas pénible de rappeller un tems si cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien user de celui qui me reste; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obscur à vos yeux. Au moins en considérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs n'en sentiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

Il y a six ans à peu près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bien fait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous

dès la premiere vue (1). Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il faloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe à des sentimens plus nobles ; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée ; l'aveugle amour, me disois-je, avoit raison ; nous étions faits l'un pour l'autre ; je serois à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs ; ils m'auroient abusée si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point si l'on n'est aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces passions sans retour qui font, dit-on, tant de malheureux ne sont fondées que sur les sens ; si quelques-unes pénetrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (2). Tel fut le nôtre en commençant ; tel il sera, j'espere, jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je sentis que

(1) M. Richardson se moque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vue & fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en moquer, mais comme il n'en existe pourtant que trop de cette espece, au lieu de s'amuser à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre ?

(2) Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur se faisoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous, ce je ne sais quoi, qui rend le silence éloquent, qui fait parler des yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ose exprimer.

Je sentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réserve; j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence; je forçai mon naturel; j'imitai ma cousine, je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves, & faire passer mille tendres caresses à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre si doux votre état présent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réussit mal; on ne sort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poison pour palliatif; & ce qui devoit vous faire taire fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau, par une froideur affectée, vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit: vous écrivîtes. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'osai l'ouvrir. Ce fut là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abyme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me résoudre à

vous

vous laiſſer partir. Je tombai dans une ſorte de déſeſpoir ; j'aurois mieux aimé que vous ne fuſſiez plus que de n'être point à moi : j'en vins juſqu'à ſouhaiter votre mort, juſqu'à vous la demander. Le Ciel a vu mon cœur ; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il falut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge ; j'eus aſſez de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleſſe, je vous crus digne de me ſauver de moi-même, & je vous rendis juſtice. En vous voyant reſpecter un dépôt ſi cher, je connus que ma paſſion ne m'aveugloit point ſur les vertus qu'elle me faiſoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de ſécurité, qu'il me ſembla que nos cœurs ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des ſentimens honnêtes, je goûtois ſans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas ! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuſe que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir ſans riſque modérer la mienne ; dans l'innocence de mes deſirs je penſois encourager en vous la vertu même, par les tendres careſſes de l'amitié. J'appris dans le boſquet de Clarens que j'avois trop compté ſur moi, & qu'il ne faut rien accorder, aux ſens quand on veut leur refuſer quelque choſe. Un inſtant un ſeul inſtant embraſa les miens d'un feu que rien ne put éteindre ; & ſi ma volonté réſiſtoit encore, dès lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double : pour me garantir de vous & de moi, il falut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant vous achevâtes de vaincre ; & sitôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me restoit pour vous résister.

Mon pere en quittant le service avoit amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il lui devoit, & une liaison de vingt ans, lui rendoient cet ami si cher qu'il ne pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naissance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de sa fille en homme qui souhaitoit de se faire un gendre de son ami ; il fut question de la voir, & c'est dans ce dessein qu'ils firent le voyage ensemble. Mon destin voulut que je plusse à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnerent secretement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du Nord où étoient sa famille & sa fortune, il en demanda le tems, & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit destiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de replique à ma timidité, de me disposer à recevoir sa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution ; sans oser vous proposer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération pour vous, & le desir de vous connoître ; mais la qualité qui vous man-

quoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez ; & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer ; il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines ; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi ; il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas ! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentois que mon cœur étoit fait pour la vertu, & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle ; je succombai par foiblesse & non par erreur ; je n'eus pas même

l'excuſe de l'aveuglement. Il ne me reſtoit aucun eſpoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceſſaires ; ne pouvant les conſerver enſemble, & voyant votre égarement, je ne conſultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous ſauver.

Mais il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent ; & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient ; l'honnêteté me fut chére, même après l'avoir perdue ; ma honte pour être ſecrete ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux ſentie. Je me conſolois dans ma douleur comme un bleſſé qui craint la gangrene, & en qui le ſentiment de ſon mal ſoutient l'eſpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui ſe plait dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir ; j'eſpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'oſai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de mon retour à la vertu, & de notre bonheur commun. Je le deſirois comme une autre à ma place auroit pu le craindre ; le tendre amour tempérant par ſon preſtige le murmure de la conſcience, me conſoloit de ma foibleſſe par l'effet que

j'en attendois, & faisoit d'une si chére attente le charme & l'espoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire en présence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (3). Je suis timide, il est vrai ; je sentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant ; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi ; &, de maniere ou d'autre, j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le mystere que je voulus vous dérober, & que vous cherchiez à pénétrer avec une si curieuse inquiétude. Mille raisons me forçoient à cette réserve avec un homme aussi emporté que vous ; sans compter qu'il ne faloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrete importunité. Il étoit à propos sur-tout de vous éloigner durant une si périlleuse scene ; & je savois bien que vous n'auriez jamais consenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas ! je fus encore abusée par une si douce espérance ! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mere ; mon attente resta toujours vaine, & il me fut refusé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le désespoir que j'en conçus, l'im-

(3) Pasteur du lieu.

prudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une si douce excuse : je m'en prenois à moi du mauvais succès de mes vœux, & mon cœur abusé par ses desirs, ne voyoit dans l'ardeur de les contenter que le soin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un instant accomplis ; cette erreur fut la source du plus cuisant de mes regrets ; & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la destinée. Vous avez sçu (4) quel accident détruisit, avec le germe que je portois dans mon sein, le dernier fondement de mes espérances. Ce malheur m'arriva précisément dans le tems de notre séparation ; comme si le Ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainsi que de mes plaisirs ; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abusée. Je me vis aussi méprisable que je l'étois devenue, & aussi malheureuse que je devois toujours l'être, avec un amour sans innocence, & des desirs sans espoir qu'il m'étoit impossible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets, je renonçai à des réflexions aussi douloureuses qu'inutiles ; je ne valois plus la peine que je songeasse à moi-même, je consacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'espérance qu'en votre bonheur ; & les sentimens qui me venoient de vous étoient les seuls dont je crusse pouvoir être encore émue.

(4) Ceci suppose d'autres lettres que nous n'avons pas.

L'amour ne m'aveugloit point ſur vos défauts, mais il me les rendoit chers ; & telle étoit ſon illuſion, que je vous aurois moins aimé ſi vous aviez été plus parfait. Je connoiſſois votre cœur, vos emportemens ; je ſavois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au déſeſpoir. C'eſt par cette raiſon que je vous cachai toujours avec ſoin les engagemens de mon pere ; à notre ſéparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inſpirer un pareil à vous-même, je vous flattai d'un eſpoir que je n'avois pas. Je fis plus ; connoiſſant le danger qui nous menaçoit, je pris la ſeule précaution qui pouvoit nous en garantir ; & vous engageant avec ma parole ma liberté, autant qu'il m'étoit poſſible, je tâchai d'inſpirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promeſſe que je n'oſaſſe enfreindre & qui pût vous tranquilliſer. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en ſerois jamais départie. La vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le ſéjour où vous étiez me faiſoit trembler ; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi ; je croyois déjà vous voir avilir juſqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux ; j'aurois mieux aimé vous ſavoir malheureux que mépriſable ;

après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner, & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chére ; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuse ; pour un tourment de moins, sans cesse il en renaissoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis long-tems je pleurois en secret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi, à qui le fatal effet de ma chute m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convainquant ; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regret à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma

honte

honte, & se contenta d'en gémir : vous même, qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas! elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois.... que sert de rappeller une espérance à jamais éteinte? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux sévere, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés, & renoncer à vous pour jamais. Il le faloit, sans doute; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le souvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre; nous étions éloignés; l'espoir m'avoit abandonnée; jamais mon incomparable amie ne fut si sublime ni si digne d'occuper seule tout mon cœur. Sa vertu, sa raison, son amitié, ses tendres caresses sembloient l'avoir purifié; je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du désespoir.

Comme un malade qui cesse de souffrir en tombant en foiblesse se ranime à de plus vives douleurs, je sentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé

le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'osai résister en face à mon pere. Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me seroit rien ; que j'étois déterminée à mourir fille ; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colere, ni des traitemens que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avoit portée à l'autre extrêmité, & si j'avois le ton moins impérieux que mon pere, je l'avois tout aussi résolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sévere des peres attendri & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever il me serroit les genoux, & fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au-dedans de moi : Ma fille ! respecte les cheveux blancs de ton malheureux pere ; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleverserent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : O mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point

contre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pûmes de long-tems nous remettre. Cependant en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long-tems différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.

« Je sais quelle fantaisie indigne d'une fille bien née vous » nourrissez au fond de votre cœur. Il est tems de sacrifier » au devoir & à l'honnêteté une passion honteuse qui vous » déshonore & que vous ne satisferez jamais qu'aux dépens de » ma vie. Ecoutez une fois ce que l'honneur d'un pere & le » vôtre exigent de vous, & jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar est un homme d'une grande naissance, » distingué par toutes les qualités qui peuvent la soutenir; » qui jouit de la considération publique & qui la mérite. Je » lui dois la vie; vous savez les engagemens que j'ai pris » avec lui. Ce qu'il faut vous apprendre encore, c'est qu'étant » allé dans son pays pour mettre ordre à ses affaires, il s'est » trouvé enveloppé dans la derniere révolution, qu'il y a » perdu ses biens, qu'il n'a lui-même échappé à l'exil en » Sibérie que par un bonheur singulier, & qu'il revient avec » le triste débris de sa fortune, sur la parole de son ami » qui n'en manqua jamais à personne. Prescrivez-moi main» tenant la réception qu'il faut lui faire à son retour. Lui » dirai-je : Monsieur, je vous promis ma fille tandis que

» vous étiez riche, mais à présent que vous n'avez plus rien » je me rétracte, & ma fille ne veut point de vous? Si ce » n'est pas ainsi que j'énonce mon refus, c'est ainsi qu'on » l'interprétera: vos amours allégués seront pris pour un pré- » texte, ou ne seront pour moi qu'un affront de plus, & » nous passerons, vous pour une fille perdue, moi pour un » malhonnête homme qui sacrifie son devoir & sa foi à un » vil intérêt, & joint l'ingratitude à l'infidélité. Ma fille, il » est trop tard pour finir dans l'opprobre une vie sans tache, » & soixante ans d'honneur ne s'abandonnent pas en un » quart-d'heure.

» Voyez donc, « continua-t-il, » combien tout ce que » vous pouvez me dire est à présent hors de propos. Voyez » si des préférences que la pudeur désavoue & quelque feu » passager de jeunesse peuvent jamais être mis en balance avec » le devoir d'une fille & l'honneur compromis d'un pere. » S'il n'étoit question pour l'un des deux que d'immoler son » bonheur à l'autre, ma tendresse vous disputeroit un si doux » sacrifice; mais, mon enfant, l'honneur a parlé, & dans » le sang dont tu sors, c'est toujours lui qui décide ».

Je ne manquois pas de bonnes réponses à ce discours; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes si différens des miens, que des raisons qui me sembloient sans replique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne sachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroissoit avoir acquises sur ma conduite, ni jusqu'où elles pouvoient aller; craignant à son affectation de m'interrompre qu'il n'eût déjà pris son parti sur ce que j'avois à lui dire, &,

plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre, parce qu'elle étoit plus selon sa maniere de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il pût arriver, je ne me marierois jamais sans votre consentement.

En effet, je m'apperçus avec joie que mon scrupule ne lui déplaisoit pas; il me fit de vifs reproches sur ma promesse, mais il n'y objecta rien; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une chose toujours sacrée! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur-le-champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint; elle me fut cachée durant ma maladie; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées, & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'ascendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit sur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. Wolmar qui pût le détourner de m'épouser : car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté

entre nous, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le ſavez, mon ami; ma ſanté ſi robuſte contre la fatigue & les injures de l'air ne peut réſiſter aux intempéries des paſſions, & c'eſt dans mon trop ſenſible cœur qu'eſt la ſource de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins euſſent corrompu mon ſang; ſoit que la nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeſte, je me ſentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En ſortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai ſi mal qu'en me mettant au lit j'eſpérai ne m'en plus relever. Tout le reſte vous eſt trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient ſi ſouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à deſſein; je ne pus ſupporter cette derniere épreuve, & voyant un ſi tendre amour ſurvivre à l'eſpérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & ſe ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il faloit aimer malgré moi; je ſentis qu'il faloit être coupable; que je ne pouvois réſiſter ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du ſang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainſi tous mes bons ſentimens acheverent de s'éteindre; toutes mes facultés s'altérerent; le crime perdit ſon horreur à mes yeux; je me ſentis tout

autre au-dedans de moi; enfin, les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles, me jetterent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit oserent s'y présenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu si vif & si doux dont nous étions animés épuroit tous nos sentimens, où sa sainte ardeur (5) nous rendoit la pudeur plus chére & l'honnêteté plus aimable, où les desirs mêmes ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premieres lettres; songez à ces momens si courts & trop peu goûtés où l'amour se paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens désavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que sommes-nous devenus? Deux tendres amans passerent ensemble une année entiere dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler, mais

(5) Sainte ardeur! Julie, ah Julie! quel mot pour une femme aussi bien guérie que vous croyez l'être?

leurs cœurs s'entendoient; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlerent; mais contens de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passerent une autre année dans une réserve non moins sévere; ils se disoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus; un instant de foiblesse les égara; ils s'oublierent dans les plaisirs; mais s'ils cesserent d'être chastes, au moins ils étoient fideles; au moins le Ciel & la nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés; au moins la vertu leur étoit toujours chére; ils l'aimoient encore & la savoient encore honorer; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans si tendres qui brûloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté? Qui l'apprendra sans gémir sur eux? Les voilà livrés au crime. L'idée même de souiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur.... ils méditent des adulteres! Quoi! sont-ils bien les mêmes? Leurs ames n'ont-elles point changé? Comment cette ravissante image que le méchant n'apperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue? Combien de siecles ont pu produire ce changement étrange? Quelle longueur de tems put détruire un si charmant souvenir, & faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu savourer une fois? Ah! si le premier désordre est pénible & lent, que tous les autres sont prompts & faciles! Prestige des passions! tu

fascines

fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie; on se détourne d'un seul pas de la droite route: aussi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd; on tombe enfin dans le gouffre, & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse: il falut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur sou-

daine me fit frissonner; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie; & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit passer un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la Providence & entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage si vivement exposées dans les paroles de l'Ecriture, ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression, que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes affections & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche: le Ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup-d'œil jetté par hazard sur M. & Mde. d'Orbe,

que je vis à côté l'un de l'autre, & fixant sur moi des yeux attendris, m'émut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux fideles, sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame, vous vous aimez d'un sentiment pur & doux qui la nourrit, que la sagesse autorise & que la raison dirige; vous n'en êtes que plus solidement heureux. Ah! puissé-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur; si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces sentimens réveillerent mon espérance & mon courage. J'envisageai le saint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ses devoirs. Quand le Pasteur me demanda si je promettois obéissance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis, je soupirois après une heure de solitude & de recueillement, Je l'obtins, non sans peine, & quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagere en changeant de condition, & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre mais dangereuse, je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel

prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si long-tems en paix avec tant de sujet de me la rappeller : je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit gueres à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-tems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle! Je crus me sentir renaître; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi; c'est toi qui me la rendras chére; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois!

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étois la veille; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse! Par quel rare bonheur avois-je été plus fidele à l'amour qu'à l'honneur qui me fut

si cher? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations ? Comment eussé-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déjà vaincue, & une honte accoutumée à céder aux desirs ? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu, jouissant encore de tout leur empire ? Quelle sureté avois-je eue de n'aimer que vous seul au monde, si ce n'est un sentiment intérieur que croyent avoir tous les amans, qui se jurent une constance éternelle, & se parjurent innocemment toutes les fois qu'il plait au Ciel de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainsi préparé la suivante ; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour m'arrêter, d'une amante abusée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon sexe, & le désespoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation & l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauve-garde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractere & même par sa personne, & rempli pour moi d'un respect & d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet enfin d'aspirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténebres est celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrete qui ne cessoit de murmurer au fond de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr.

L'Auteur de toute vérité n'a point souffert que je sortisse de sa présence coupable d'un vil parjure, & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte & rouler les Cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer; daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert!

A l'instant pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de sureté où je me sentois rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le Ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Etre dont il est le trône, & qui soutient ou détruit quand il lui plait par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidele, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi & aux regles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde & mes desirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante qui est la tienne & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'eusse faite avec un vrai zele, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions; il me parut si facile & si doux de les suivre que je vis clairement où je devois chercher désormais la force dont j'avois

besoin pour résister à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si long-tems. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui sans toucher le cœur rassure la conscience; de se borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachée au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réfléchir & me fiois à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la Foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre; j'étois dévote à l'église & philosophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part, mes prieres n'étoient que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivois pour toute lumiere la fausse lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jusqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere & sur quelle base étoient-ils fondés? Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de

la vertu & sa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surprise en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adresse. Enfin que le caractere & l'amour du beau soient empreints par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi long-tems qu'ils ne seront point défigurés; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altere & se modifie insensiblement dans chaque siecle, dans chaque peuple, dans chaque individu selon l'inconstance & la variété des préjugés?

Adorez l'Etre éternel, mon digne & sage ami; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison, qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos

passions

passions ont beau la défigurer ; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré. Ces distinctions me semblent faciles ; le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu ; tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux desirs terrestres ; & quand l'Etre immense dont il s'occupe n'existeroit pas, il seroit encore bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

Cherchez-vous un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuye que sur elle-même ? Considérons de sang-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déjà corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus saint & au plus solemnel des engagemens, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir d'un seul coup toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la foi des conventions ? Mais voyez, je vous prie, comment ils disculpent un adultere secret ! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours ? Comme s'il suffisoit pour autoriser le parjure & l'infidélité qu'ils ne nui-

ſiſſent pas à autrui ? Comme ſi ce n'étoit pas aſſez pour abhorrer le crime du mal qu'il fait à ceux qui le commettent ? Quoi donc ! ce n'eſt pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il eſt en ſoi la force du ſerment & des contrats les plus inviolables ? Ce n'eſt pas un mal de ſe forcer ſoi-même à devenir fourbe & menteur ? Ce n'eſt pas un mal de former des liens qui vous font deſirer le mal & la mort d'autrui, la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer & avec qui l'on a juré de vivre ? Ce n'eſt pas un mal qu'un état dont mille autres crimes ſont toujours le fruit ? Un bien qui produiroit tant de maux ſeroit pour cela ſeul un mal lui-même.

L'un des deux penſeroit-il être innocent parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté & ne manque de foi à perſonne ? Il ſe trompe groſſierement. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre péche, premierement parce qu'il la fait pécher & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait com-

mettre ; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Le crime est secret, disent-ils, & il n'en résulte aucun mal pour personne. Si ces philosophes croyent l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime secret celui qui a pour témoin le premier offensé & le seul vrai Juge? Etrange secret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher Quand même ils ne reconnoîtroient pas la présence de la Divinité, comment osent-ils soutenir qu'ils ne font de mal à personne? Comment prouvent-ils qu'il est indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne soient pas de son sang ; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eu, & forcé de partager ses biens aux gages de son déshonneur sans sentir pour eux des entrailles de pere? Supposons ces raisonneurs matérialistes, on n'en est que mieux fondé à leur opposer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuse philosophie & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raisons. En effet si le corps seul produit la pensée & que le sentiment dépende uniquement des organes, deux êtres formés d'un même sang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre & se ressembler d'ame comme de visage, ce qui est une grande raison de s'aimer?

N'est-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un sang étranger cette union natu-

relle & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille ? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice ? & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mere ?

Si je considere mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce désordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal ! Ne fût-ce que l'avilissement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus. Que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret ! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de sa femme. Que fera-t-elle avec ses soins artificieux que mieux prouver son indifférence ? Est-ce l'œil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses ? & quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse & que le cœur nous repousse ? Je veux que la fortune seconde une prudence qu'elle a si souvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel se plait à confondre : que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domestiques, pour en imposer au public ! Quel scandale pour des complices ! quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'est point lésé ? Mais qui le dédommagera donc d'un

cœur qui lui étoit dû ? Qui lui pourra rendre une femme estimable ? Qui lui donnera le repos & la sureté ? Qui le guérira de ses justes soupçons ? Qui fera confier un pere au sentiment de la nature en embrassant son propre enfant ?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoisonnemens dont ce désordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent assez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison ; mais où chercher la saine raison sinon dans celui qui en est la source, & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider ? Défions-nous d'une philosophie en paroles ; défions nous d'une fausse vertu qui sape toutes les vertus & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le cher-

cher ſincerement, & l'on ne peut long-tems le chercher ainſi ſans remonter à l'Auteur de tout bien. C'eſt ce qu'il me ſemble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes ſentimens & ma raiſon; c'eſt ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez ſuivre la même route. Il m'eſt conſolant de ſonger que vous avez ſouvent nourri mon eſprit des grandes idées de la religion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en euſſiez pas ainſi parlé ſi vous aviez eu d'autres ſentimens. Il me ſemble même que ces converſations avoient pour nous des charmes. La préſence de l'Etre ſuprême ne nous fut jamais importune; elle nous donnoit plus d'eſpoir que d'épouvante; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement juſqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous diſions en déplorant nos foibleſſes, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquilles.

Si cette ſécurité nous égara, c'eſt au principe ſur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'eſt-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une regle pour ſes actions, une autre pour ſes ſentimens, de penſer comme s'il étoit ſans corps, d'agir comme s'il étoit ſans ame, & de ne jamais approprier à ſoi tout entier rien de ce qu'il fait en toute ſa vie? Pour moi, je trouve qu'on eſt bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines ſpéculations. La foibleſſe eſt de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera ſans doute; mais le crime eſt du méchant

& ne reſtera point impuni devant l'Auteur de toute juſtice. Un incrédule d'ailleurs heureuſement né, ſe livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ſes deſirs ſont droits, il les ſuit ſans contrainte; il les ſuivroit de même s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi ſe gêneroit-il? Mais celui qui reconnoit & ſert le Pere commun des hommes ſe croit une plus haute deſtination; l'ardeur de la remplir anime ſon zele & ſuivant une regle plus ſûre que ſes penchans, il ſait faire le bien qui lui coûte & ſacrifier les deſirs de ſon cœur à la loi du devoir. Tel eſt, mon ami, le ſacrificé héroïque auquel nous ſommes tous deux appellés. L'amour qui nous uniſſoit eût fait le charme de notre vie. Il ſurvéquit à l'eſpérance; il brava le tems & l'éloignement; il ſupporta toutes les épreuves. Un ſentiment ſi parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout eſt changé entre nous; il faut néceſſairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'eſt plus votre ancienne Julie; la révolution de vos ſentimens pour elle eſt inévitable & il ne vous reſte que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un paſſage d'un auteur que vous ne récuſerez pas. " L'amour, dit-il, eſt privé de ſon plus grand „ charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour en ſentir tout „ le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe & & qu'il nous „ éleve en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, „ vous ôtez l'enthouſiaſme; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt „ plus rien. Comment une femme honorera-t-elle un homme

» qu'elle doit méprifer ? Comment pourra-t-il honorer lui-
» même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil
» corrupteur? Ainfi bientôt ils fe mépriferont mutuellement.
» L'amour, ce fentiment célefte ne fera plus pour eux qu'un
» honteux commerce. Ils auront perdu l'honneur & n'auront
» point trouvé la félicité (6). » Voilà notre leçon, mon ami, c'eft vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieufement & jamais l'honnêteté leur fut-elle auffi chére que dans le tems heureux où cette lettre fut écrite? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux tranfports qui raviffent l'ame. L'horreur du vice qui nous eft fi naturelle à tous deux s'étendroit bientôt fur le complice de nos fautes; nous nous haïrions pour nous être trop aimés & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un fentiment fi cher pour le rendre durable? Ne vaut-il pas mieux en conferver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence? N'eft-ce pas conferver tout ce qu'il eut de plus charmant? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le refte & foyez l'amant de mon ame. Cette idée eft fi douce qu'elle confole de tout.

Voilà le fidele tableau de ma vie, & l'hiftoire naïve de tout ce qui s'eft paffé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le fentiment qui m'attache à vous eft fi tendre & fi vif encore, qu'une autre en feroit peut-être allarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je fens qu'il a changé de nature, & du

(6) Voyez la premiere partie. Lettre XXIV.

moins en cela, mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je sais que l'exacte bienséance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus sûre & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience; elle ne me reproche rien, & jamais elle ne trompe une ame qui la consulte sincerement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractere primitif & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject & foible; aujourd'hui on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable & mon époux

m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi pour qu'en changeant d'espece notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidele amie; & quoi que nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit désavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer par des mœurs chrétiennes les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi, & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pese sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans réserve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déjà cent fois tout avoué, vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop présumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? Songez, je vous supplie, que cette réserve ne sauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que jusqu'à la réception de votre réponse je n'aurai pas un instant de tranquillité.

LETTRE XIX.

RÉPONSE.

Et vous ne feriez plus ma Julie? Ah! ne dites pas cela, digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer, même après ma mort, s'il reste encore en mon ame quelque souvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus semblable à vous-même. Non, non, quelque supplice que j'éprouve à le sentir & le dire, jamais vous ne fûtes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas! c'est en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au seul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une passion criminelle que je ne puis ni supporter ni vaincre, suis-je celui que je pensois être? Etois-je digne de vous plaire? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon désespoir? C'étoit bien à moi d'oser soupirer pour vous! Eh! qu'étois-je pour vous aimer?

Insensé! comme si je n'éprouvois pas assez d'humiliations sans en rechercher de nouvelles! Pourquoi compter des différences que l'amour fit disparoître? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, sa flamme me soutenoit; nos cœurs s'étoient

confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baſſeſſe! Doux eſpoir qui nourriſſois mon ame & m'abuſas ſi long-tems, te voilà donc éteint ſans retour? Elle ne ſera point à moi? Je la perds pour toujours? Elle fait le bonheur d'un autre? .... ô rage! ô tourment de l'enfer! .... Infidele? ah! devois-tu jamais .... Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus .... elle n'eſt plus cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi! je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre? .... elle pouvoit m'écouter? J'étois malheureux? .... que ſuis-je donc aujourd'hui? .... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en eſt fait, il faut renoncer l'un à l'autre; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous .... oubliez-moi, du moins. Je l'ai réſolu, je le jure; je ne vous parlerai plus de moi.

Oſerai-je vous parler de vous encore, & conſerver le ſeul intérêt qui me reſte au monde; celui de votre bonheur? En m'expoſant l'état de votre ame vous ne m'avez rien dit de votre ſort. Ah! pour prix d'un ſacrifice qui doit être ſenti de vous, daignez me tirer de ce doute inſupportable. Julie, êtes-vous heureuſe? Si vous l'êtes, donnez-moi dans mon déſeſpoir la ſeule conſolation dont je ſois ſuſceptible; ſi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ſerai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis ſur l'aveu que vous méditez, moins j'y

puis consentir; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus, me doit rendre inexorable sur celui-ci. Le sujet est de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peser mes raisons. Premierement, il me semble que votre extrême délicatesse vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point sur quel fondement la plus austere vertu pourroit exiger une pareille confession. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne sauroit s'obliger pour le passé, ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promise? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'est pas à votre époux, c'est à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le Ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne pardonnent point, & c'est à moi seul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il est des cas où le devoir puisse exiger un pareil aveu, c'est quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne pensez sur vos vrais sentimens. En la lisant, j'ai senti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au sein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette

confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſez réfléchi ſur une pareille démarche? Connoiſſez-vous aſſez votre mari pour être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caracteres. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légérement la foi conjugale, ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſez médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſques un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévere d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'ayent connu que pour eux un ſentiment tendre; uſurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez-vous d'un zele ſans fruit

& ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux. S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligé ſans raiſon. S'il n'en eſt pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ſes torts envers vous? Que ſavez-vous ſi votre vertu qui vous a ſoutenue contre les attaques de votre cœur, vous ſoutiendroit encore contre des chagrins domeſtiques toujours renaiſſans? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de ſcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à ſortir. La ſageſſe eſt la baſe de toute vertu; conſultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occaſion de votre vie; & ſi ce fatal ſecret vous peſe ſi cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, les années vous donnent une connoiſſance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans ſon cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus ſûr encore des charmes de votre caractere, & la douce habitude de les ſentir. Enfin quand ces raiſons toutes ſolides qu'elles ſont ne vous perſuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expoſe. O Julie! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque ſacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui!

Il faut finir cette lettre. Je ne pourrois, je le ſens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter! ſi jeune encore, il faut déjà renoncer au bonheur? O tems! qui ne dois plus revenir! tems

passé pour toujours, source de regrets éternels! plaisirs, transports, douces extases, momens délicieux, ravissemens célestes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE XX.

DE JULIE.

Vous me demandez si je suis heureuse. Cette question me touche, & en la faisant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer : mais je le suis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines; mais votre inquiétude sur mon sort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à son épouse & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans; sa vie unie, réglée, & le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine & un air si frais, qu'il paroit à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la sagesse. Sa physionomie est noble & prévenante, son abord simple & ouvert, ses manieres sont plus honnêtes qu'empressées, il parle peu & d'un

d'un grand sens, mais sans affecter ni précision ni sentences. Il est le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit personne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raison.

Malgré sa froideur naturelle, son cœur secondant les intentions de mon pere crut sentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de sa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'est si bien réglé sur les bienséances, & s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, & que sans blesser la gravité conjugale, il conserve avec moi depuis son mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'est pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il est sérieux sans donner envie de l'être; au contraire, son abord serein semble m'inviter à l'enjouement; & comme les plaisirs que je goûte sont les seuls auxquels il paroît sensible, une des attentions que je lui dois est de chercher à m'amuser. En un mot, il veut que je sois heureuse; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de sa femme n'est-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque soin que j'aye pu l'observer, je n'ai sçu lui trouver de passion d'aucune espece que celle qu'il a pour moi. Encore cette passion est-elle si égale & si tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer, & qu'il ne le veut qu'autant que la raison le permet. Il est réellement ce que Milord Edouard croit être; en quoi je le

trouve bien ſupérieur à tous nous autres gens à ſentiment que nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres, & n'agit que par un principe toujours ſuſpect; mais la raiſon n'a d'autre fin que ce qui eſt bien; ſes regles ſont ſûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles ſpéculations qui ne ſont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne ſais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience alarmée. Quoi qu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables com-

modités de la vie (1), & le néceſſaire chez les voiſins indigens. L'ordre qu'il a mis dans ſa maiſon eſt l'image de celui qui regne au fond de ſon ame, & ſemble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage & n'eſt ſupportable qu'à celui qui l'impoſe, ni cette confuſion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'uſage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître & l'on ne la ſent jamais; il a ſi bien ordonné le premier arrangement qu'à préſent tout va tout ſeul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître

(1) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la lézine. On prend ſur la nature, ſur les vrais plaiſirs, ſur le beſoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne ſon palais aux dépens de ſa cuiſine; tel autre aime mieux une belle vaiſſelle qu'un bon diné; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reſte de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil; je m'attends à du vin qui m'empoiſonne. Combien de fois dans des maiſons de campagne en reſpirant le frais au matin l'aſpect d'un beau jardin vous tente? On ſe leve de bonne heure, on ſe promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeûner. L'Officier eſt ſorti, ou les proviſions manquent, ou Madame n'a pas donné ſes ordres, ou l'on vous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut reſter à jeun juſqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me ſouviens de m'être promené dans un très-beau parc dont on diſoit que la Maîtreſſe aimoit beaucoup le caffé & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre ſols la taſſe; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à ſon jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du caffé plus ſouvent.

depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier ſans aucune altération; ce qui me fait eſpérer que je l'ai bien vu, & qu'il ne me reſte plus rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il pût ſe montrer autrement ſans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriſer beaucoup pour ne pas me croire heureuſe avec tant de ſujet de l'être (2). Ce qui m'a long-tems abuſée & qui peut-être vous abuſe encore, c'eſt la penſée que l'amour eſt néceſſaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'eſt une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs ſuffiſent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne réſulte de cette union un attachement très-tendre qui, pour n'être pas préciſément de l'amour, n'en eſt pas moins doux & n'en eſt que plus durable. L'amour eſt accompagné d'une inquiétude continuelle de jalouſie ou de privation, peu convenable au mariage, qui eſt un état de jouiſſance & de paix. On ne s'épouſe point pour penſer uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maiſon, bien élever ſes enfans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupe inceſſamment que d'eux, & la ſeule choſe qu'ils ſachent faire eſt de s'aimer. Ce n'eſt pas aſſez pour des époux qui ont tant d'autres ſoins à remplir.

(2) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal ſecret qui la tourmenta ſi fort dans la ſuite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à ſon ami.

Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour; on prend sa violence pour un signe de sa durée; le cœur surchargé d'un sentiment si doux l'étend pour ainsi dire sur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard; alors l'idole qu'on servoit détruite, on se voit réciproquement tels qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus on se dépite contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (3). Combien alors il est à craindre que l'ennui ne succede à des sentimens trop vifs, que leur déclin, sans s'arrêter à l'indifférence, ne passe jusqu'au dégoût, qu'on ne se trouve enfin tout-à-fait rassasiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à se haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que sais-je ce que vous seriez devenu cessant de l'être? L'amour éteint vous eût toujours

(3) Je serois bien surpris que Julie eût lu & cité la Rochefoucault en toute autre occasion. Jamais son triste livre ne sera goûté des bonnes gens.

laiffé la vertu, je l'avoue; mais en eft-ce affez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ferrer, & combien d'hommes vertueux ne laiffent pas d'être des maris infupportables? Sur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illufion ne nous prévient l'un pour l'autre; nous nous voyons tels que nous fommes; le fentiment qui nous joint n'eft point l'aveugle tranfport des cœurs paffionnés, mais l'immuable & conftant attachement de deux perfonnes honnêtes & raifonnables, qui, deftinées à paffer enfemble le refte de leurs jours, font contentes de leur fort & tâchent de fe le rendre doux l'une à l'autre. Il femble que quand on nous eût formés exprès pour nous unir, on n'auroit pu réuffir mieux. S'il avoit le cœur auffi tendre que moi, il feroit impoffible que tant de fenfibilité de part & d'autre ne fe heurtât quelquefois, & qu'il n'en réfultât des querelles. Si j'étois auffi tranquille que lui, trop de froideur régneroit entre nous, & rendroit la fociété moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal enfemble; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux eft précifément ce qu'il faut à l'autre; il m'éclaire & je l'anime; nous en valons mieux réunis, & il femble que nous foyons deftinés à ne faire entre nous qu'une feule ame, dont il eft l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jufqu'à fon âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage: car avec la paffion dont j'étois tourmentée, il eft certain que s'il eût été plus jeune, je l'aurois époufé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureufe révolution qui s'eft faite en moi.

Mon ami, le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleinement sur mon sort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoissances que j'ai à présent, je serois libre encore, & maîtresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'est pas vous que je choisirois, c'est M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guérison que j'acheve de vous dire ce qui me reste sur le cœur. M. de Wolmar est plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai si peu mérité, ma ferme résolution est de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaste, laissera dumoins un charte veuve. Vous me connoissez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je sois femme à m'en rétracter jamais (*).

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes, peut servir encore à

(*) Nos situations diverses déterminent & changent malgré nous les affections de nos cœurs : nous serons vicieux & méchans tant que nous aurons intérêt à l'être, & malheureusement les chaînes dont nous sommes chargés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le désordre de nos desirs est presque toujours vain & rarement il est vrai : ce qu'il faut changer c'est moins nos desirs que les situations qui les produisent. Si nous voulons devenir bons, ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être, il n'y a point d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la succession d'autrui, sur-tout de personnes qui devroient m'être chéres ; car que sais-je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher ? Sur ce prin-

résoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il est trop sage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir seul peut m'arracher, & je ne suis pas plus incapable d'user de la ruse des Dames dont vous parlez, qu'il l'est de m'en soupçonner. Quant à la raison sur laquelle vous prétendez que cet aveu n'est pas nécessaire, elle est certainement un sophisme : car quoiqu'on ne soit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autorise point à se donner à lui pour autre chose que ce qu'on est. Je l'avois senti, même avant de me marier, & si le serment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puisque c'est un crime de faire un serment injuste, & un second de le tenir, Mais j'avois une autre raison que mon cœur n'osoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Graces au Ciel elle ne subsiste plus

Une considération plus légitime & d'un plus grand poids, est le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme.

cipe, examinez bien la résolution de Julie & la déclaration qu'elle en fait à son ami. Pesez cette résolution dans toutes ses circonstances, & vous verrez comment un cœur droit en doute de lui-même sait s'ôter au besoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie, malgré l'amour qui lui reste, met ses sens du parti de sa vertu ; elle se force, pour ainsi dire, d'aimer Wolmar comme son unique époux, comme le seul homme avec lequel elle habitera de sa vie ; elle change l'intérêt secret qu'elle avoit à sa perte en intérêt à le conserver. Ou je ne connois rien au cœur humain, ou c'est à cette seule résolution si critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le reste de la vie de Julie, & l'attachement sincere & constant qu'elle a jusqu'à la fin pour son mari.

Il

Il eſt ſûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainſi je riſque par une confidence indiſcrete de l'affliger à pure perte, ſans tirer d'autre avantage de ma ſincérité que de décharger mon cœur d'un ſecret funeſte qui me peſe cruellement. J'en ſerai plus tranquille, je le ſens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être, le ſera-t-il moins, & ce ſeroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au ſien.

Que ferai-je donc dans le doute où je ſuis? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux ſur mes devoirs, je ſuivrai le conſeil de votre amitié; je garderai le ſilence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puiſſe un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme auſſi néceſſaire, trouvez bon, mon ami, que nous ceſſions déſormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confeſſion, il décideroit juſqu'à quel point nous pouvons nourrir les ſentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages; mais puiſque je n'oſe le conſulter là-deſſus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il eſt tems de devenir ſage. Malgré la ſécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cauſe, ni me livrer étant femme à la même préſomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous ſupplie auſſi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne ceſſerai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce ſentiment eſt auſſi pur que le jour qui m'éclaire, je ſerai bien aiſe de

ſavoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Mde. d'Orbe dans les occaſions où vous aurez quelque événement intéreſſant à nous apprendre. J'eſpere que l'honnêteté de votre ame ſe peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma couſine eſt vertueuſe & ſage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour ſupprimer cette correſpondance ſi vous étiez capable d'en abuſer.

Adieu, mon cher & bon ami; ſi je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raiſon de la dédaigner avec tant de tréſors pour vous paſſer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'eſt la fortune du ſage; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abſtrait n'ait plus d'éclat que de ſolidité, & ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je ſonge que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs oſoient parler de vertu! Savez-vous bien ce que ſignifioit pour nous un terme ſi reſpectable & ſi profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embraſés l'un & l'autre qui déguiſoit ſes tranſports ſous ce ſaint enthouſiaſme, pour nous les rendre encore plus chers, & nous abuſer plus long-tems. Nous étions faits, j'oſe le croire, pour ſuivre & chérir la véritable vertu; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne ſuivions qu'un vain fantôme. Il eſt

tems que l'illusion cesse ; il est tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même ; vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien ; & si quelquefois il lui échappe, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, & puis l'éléphant sur une tortue, & quand on leur demande sur qui porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux discours de votre amie & de choisir pour aller au bonheur une route plus sûre que celle qui nous a si long-tems égarés. Je ne cesserai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah ! si jamais nos cœurs se rappellent malgré nous les erreurs de notre jeunesse, faisons au moins que le retour qu'elles auront produit en autorise le souvenir, & que nous puissions dire avec cet Ancien : hélas ! nous périssions si nous n'eussions péri !

Ici finissent les sermons de la prêcheuse. Elle aura désormais assez à faire à se prêcher elle-même. Adieu, mon aima-

ble ami, adieu pour toujours; ainſi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que le cœur de Julie ne ſait point oublier ce qui lui fut cher .... mon Dieu! que fais-je? .... vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'eſt-il pas permis de s'attendrir en diſant à ſon ami le dernier adieu?

LETTRE XXI.

DE L'AMANT DE JULIE A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, il eſt vrai; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'eſt à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſaire; pourquoi me trompiez-vous? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie, j'adore l'Etre éternel; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre; l'amitié, le devoir y peuvent enchaî-

ner un infortuné : des prétextes & des fophifmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raifon ; parlez à mon cœur ; je fuis prêt à vous entendre : mais fouvenez-vous que ce n'eft point le défefpoir qu'on abufe.

Vous voulez qu'on raifonne : hé bien raifonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queftion qu'on agite, j'y confens. Cherchons la vérité paifiblement, tranquillement. Difcutons la propofition générale comme s'il s'agiffoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de fe la donner. Je ne veux pas faire un livre à fon exemple & je ne fuis pas fort content du fien ; mais j'efpere imiter fon fang-froid dans cette difcuffion.

J'ai long-tems médité fur ce grave fujet. Vous devez le favoir, car vous connoiffez mon fort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queftion fe réduit à cette propofition fondamentale. Chercher fon bien & fuir fon mal en ce qui n'offenfe point autrui, c'eft le droit de la nature. Quand notre vie eft un mal pour nous & n'eft un bien pour perfonne, il eft donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penfe que c'eft celle-là, & fi l'on venoit à bout de la renverfer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que difent là-deffus nos Sophiftes? Premierement ils regardent la vie comme une chofe qui n'eft pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'eft précifément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle eft à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras? Cependant quand ils craignent

la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité eſt exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car ſi je ſacrifie mon bras à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon corps, je ſacrifie mon corps à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la raiſon pour nous apprendre à les diſcerner. Si cette regle ne nous autoriſoit pas à choiſir les uns & rejetter les autres, quel feroit ſon uſage parmi les hommes?

Cette objection ſi peu ſolide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit ſur la terre, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie, il me l'ôte: c'eſt en me la rendant inſupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je réſiſte de toute ma force, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rebellion contre la Providence, comme

ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi ! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps? Eſt-il quelque lieu dans l'univers, où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne? Non, ſa juſtice & ſa bonté ſont mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort? Ce n'eſt point cela du tout, mais il faloit dire ; ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie ; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu ; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé ; cette question n'y est traitée que très-légerement & comme en passant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement le discours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de soin dans l'occasion de les mettre en pratique; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophistes demandent si jamais la vie peut être un mal? En considérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle est remplie, on seroit bien plus tenté de demander si jamais elle fut un bien? Le crime assiége sans cesse l'homme le plus vertueux, chaque instant qu'il vit, il est prêt à devenir la proie du méchant ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde : mal faire & souffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le reste ils different entre eux; ils n'ont rien en commun que les miseres de la vie. S'il vous faloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord, c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici-bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire,

au

au fond de ſon ame, & de s'efforcer d'être mort durant ſa vie? Le ſeul moyen qu'ait trouvé la raiſon pour nous ſouſtraire aux maux de l'humanité, n'eſt-il pas de nous détacher des objets terreſtres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux ſublimes contemplations; & ſi nos paſſions & nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous ſoupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcretement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantiſſent pour ainſi dire leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit, ſi l'on veut, un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre, j'y conſens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les ameres douleurs ſont le paſſe-port de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il l'étoit au Sophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous eſt bon de vivre, nous le deſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous

ce desir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguise, à nos yeux, les miseres de la condition humaine. On supporte long-tems une vie pénible & douloureuse avant de se résoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très-certainement au moins qu'elle est un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme sensé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout : après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire ; ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui se donnent la mort. O Rome, conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donn l'empire ! Qu'Arrie, Eponine, Lucrece soient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Cassius, & toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguste & sacrée animoit les Romains d'un saint zele & faisoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force

& grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes, & qu'ils sont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus long-tems la peine de vivre; quand un tison brûlant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous si vîte? Quoi! vous avez la lâcheté de n'oser soutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter le tison; & moi, qui m'oblige à supporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la Providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très-grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort ressemble à celui qui aime mieux laisser envenimer une plaie que de la livrer au fer salutaire d'un chirurgien. Viens, respectable Parisot (1), coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire sans sourciller, & me laisserai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la sienne en pourriture faute d'oser soutenir la même opération.

J'avoue qu'il est des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en

(1) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de ses bienfaits.

revanche combien en eſt-il qui l'ordonnent ? Qu'un Magiſtrat à qui tient le ſalut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la ſubſiſtance à ſes enfans, qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit ſes créanciers, ſe dévouent à leur devoir quoi qu'il arrive ; que mille autres relations civiles & domeſtiques forcent un honnête homme infortuné de ſupporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conſerver aux dépens d'une foule de miſérables une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'oſe mourir ? Tue-moi, mon enfant, dit le ſauvage décrépit à ſon fils qui le porte & fléchit ſous le poids ; les ennemis ſont là ; va combattre avec tes freres, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la miſere, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié de conſommer dans ſon lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité ?

Peſez ces conſidérations, Milord ; raſſemblez toutes ces raiſons, & vous trouverez qu'elles ſe réduiſent au plus ſimple des droits de la nature qu'un homme ſenſé ne mit jamais en queſtion. En effet, pourquoi ſeroit-il permis de ſe guérir de la goutte & non de la vie ? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main ? S'il eſt pénible de mourir, qu'eſt-ce

à dire ? Les drogues font-elles plaisir à prendre ? Combien de gens préferent la mort à la médecine ? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être ; si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel ; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés ; si nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé ? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main ? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister ? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoi que nous fassions pouvons-nous jamais les enfreindre ? Non Milord, la vocation de l'homme est plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour rester immobile dans un quiétisme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, & la raison pour le choisir. Il l'a constitué seul juge de ses propres actions. Il a écrit dans son cœur, fais ce qui t'est salutaire, & n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre ; car en me rendant la mort desirable, il me prescrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire ? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Ecriture, mais ſeulement dès philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jeſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déjà combattu; de ſorte que les fideles qui croyent ſuivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation; & n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples de gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus; celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge de ſes ennemis. Ce miracle ſe ſeroit-il fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes ?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de-là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moyſe qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice, les deux ſeules conſidérations qui puiſſent

rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis d'ailleurs un suffisant obstacle.

Mais, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoye; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du Christianisme, que c'est mal en saisir l'esprit! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de miseres, & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'est jamais contraire à la raison, l'approuve. Mais que leur somme est petite auprès de ceux qu'il est forcé de souffrir malgré lui! C'est de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de se faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impose, & marque au profit de l'autre vie la résignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui est imposée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il est contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & si quelqu'un montre assez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'est un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc sans scrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en restera que trop à souffrir encore. Délivrons-nous sans remords de la vie même, aussitôt qu'elle est un mal pour nous, puisqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offensons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un sacrifice à l'Etre suprême, n'est-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impose par la voix de la raison, & versons paisiblement dans son sein notre ame qu'il redemande.

Tels font les préceptes généraux que le bon fens dicte à tous les hommes, & que la religion autorife (2). Revenons à nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur; je connois vos peines; vous ne fouffrez pas moins que moi; vos maux font fans remede ainfi que les miens, & d'autant plus fans remede, que les loix de l'honneur font plus immuables que celles de la fortune. Vous les fupportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous foutient; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me preffez de fouffrir : Milord, j'ofe vous preffer de terminer vos fouffrances, & je vous laiffe à juger qui de nous eft le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire? Attendrons-nous que la vieilleffe & les ans nous attachent baffement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur un corps infirme & caffé? Nous fommes dans l'âge où la vigueur de

(2) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raifonne-t-on fi paifiblement fur une queftion pareille, quand on l'examine pour foi? La lettre eft-elle fabriquée, ou l'Auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'eft l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui femble autorifer le fien. Robeck délibéra fi pofément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pefant, bien froid, & quand il eût établi, felon lui, qu'il étoit permis de fe donner la mort, il fe la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de fiecle & de nation. Quand ce n'eft pas la mode de fe tuer, on n'imagine que des enragés qui fe tuent; tous les actes de courage font autant de chimeres pour les ames foibles; chacun ne juge des autres que par foi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples atteftés d'hommes fages en tout autre point, qui, fans remords, fans fureur, fans défefpoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur eft à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu?

l'âme la dégage aisément de ses entraves, & où l'homme sait encore mourir ; plus tard il se laisse en gémissant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort desirable ; craignons qu'elle ne vienne avec ses horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en souviens, il fut un instant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je serois mort désespéré si je ne l'eusse obtenue. Ah ! qu'on a de peine à briser les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il est sage de la quitter aussi-tôt qu'ils sont rompus ! Je le sens, Milord, nous sommes dignes tous deux d'une habitation plus pure ; la vertu nous la montre, & le sort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous unisse encore à notre derniere heure ! O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers soupirs ; d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame ! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans ? Que quittent-ils en sortant du monde ? Ils s'en vont ensemble ; ils ne quittent rien.

LETTRE XXII.

RÉPONSE.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare; sois plus discret; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme; je suis Anglois, je sais mourir; car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire; mon ame avoit besoin de la tienne; tes soins pouvoient m'être utiles; ta raison pouvoit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie; si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu? Où est-elle? Qu'est-elle devenue? Que peux-tu faire? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà? Quels services puis-je espérer de toi? Une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste; & je ne t'aimois pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content? Un misérable & perpétuel sophisme, qui dans l'égare-

ment de ta raiſon marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever ſi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penſes pas, ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & ſoit placé ſur la terre au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir & mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement ſur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune; car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choſes, que chacun ſe croit diſpenſé d'obéir à la regle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre? La preuve en eſt ſinguliere; c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre; & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre? Je voudrois bien

ſavoir ſi tu as commencé ? Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge ſuprême qui te demandera compte de ton tems ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie eſt un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quitter ? Penſes-tu que je n'aye pas démêlé ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la

fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami ; j'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras : la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres; mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passageres d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire

que les vices qui nous corrompent nous ſoient plus inhérens que nos chagrins ; non-ſeulement je penſe qu'ils périſſent avec le corps qui les occaſionne ; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût ſuffire pour corriger les hommes, & que pluſieurs ſiecles de jeuneſſe ne nous appriſſent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en ſoit ; puiſque la plupart de nos maux phyſiques ne font qu'augmenter ſans ceſſe, de violentes douleurs du corps quand elles ſont incurables peuvent autoriſer un homme à diſpoſer de lui : car toutes ſes facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant ſans remede, il n'a plus l'uſage ni de ſa volonté ni de ſa raiſon ; il ceſſe d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarraſſe & où ſon ame n'eſt déjà plus.

Mais il n'en eſt pas ainſi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles ſoient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'eſt-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? C'eſt ſa durée. Les opérations de la chirurgie ſont communément beaucoup plus cruelles que les ſouffrances qu'elles guériſſent ; mais la douleur du mal eſt permanente, celle de l'opération paſſagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'eſt-il donc beſoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeule les rendroit inſupportables ? Eſt-il raiſonnable d'appliquer d'auſſi violens remedes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la conſtance & n'eſtime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de ſe délivrer des mêmes ſouffrances, lequel doit être pré-

féré de la mort ou du tems? Attends & tu feras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah! c'eft ce qui redouble mes peines de fonger qu'elles finiront? Vain fophifme de la douleur! Bon mot fans raifon, fans jufteffe, & peut-être fans bonne foi. Quel abfurde motif de défefpoir que l'efpoir de terminer fa mifere (1)! Même en fuppofant ce bizarre fentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préfente par l'affurance de la voir finir, comme on fcarifie une plaie pour la faire cicatrifer? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à fouffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'eft-ce pas faire à l'inftant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penfez-y bien, jeune homme; que font dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaifir paffent comme une ombre; la vie s'écoule en un inftant, elle n'eft rien par elle-même, fon prix dépend de fon emploi. Le bien feul qu'on a fait demeure, & c'eft par lui qu'elle eft quelque chofe.

Ne dis donc plus que c'eft un mal pour toi de vivre, puifqu'il dépend de toi feul que ce foit un bien, & que fi c'eft un mal d'avoir vécu, c'eft une raifon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eft permis de

(1) Non, Milord, on ne termine pas ainfi fa mifere, on y met le comble; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de fa douleur par fa douleur même, & cet état eft moins affreux que de ne tenir plus à rien.

mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'eſt permis de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire ?

Ta mort ne fait de mal à perſonne ! J'entends : mourir à nos dépens ne t'importe gueres, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes ; n'en eſt-il point de plus chers encore (2) qui t'obligent à te conſerver ? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien devoir ? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence ? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées ? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement ? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie ? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, ſeras-tu toujours occupé de toi-même ? Ne ſongeras-tu jamais qu'à tes peines ? N'es-tu point ſenſible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne ſaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiſtrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi

(2) Des droits plus chers que ceux de l'amitié ! Et c'eſt un ſage qui le dit ! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

de

de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumieres; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où eſt ce vertueux patriote qui refuſe de vendre ſon ſang à un Prince étranger, parce qu'il ne doit le verſer que pour ſon pays, & qui veut maintenant le répandre en déſeſpéré contre l'expreſſe défenſe des loix? Les loix, les loix, jeune homme! le ſage les mépriſe-t-il? Socrate innocent, par reſpect pour elles ne voulut pas ſortir de priſon. Tu ne balances point à les violer pour ſortir injuſtement de la vie, & tu demandes; quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriſer par des exemples. Tu m'oſes nommer des Romains! Toi, des Romains! Il t'appartient bien d'oſer prononcer ces noms illuſtres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant déſeſpéré, & Caton déchira-t-il ſes entrailles pour ſa maîtreſſe? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi? Montre-moi la meſure commune de cette ame ſublime & de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi. Je crains de profaner ſon nom par ſon apologie. A ce nom ſaint & auguſte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la pouſſiere & honorer en ſilence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples ſont mal choiſis, & que tu juges baſſement des Romains, ſi tu penſes qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ôter la vie auſſi-tôt qu'elle leur étoit à charge. Regarde les beaux tems de la République, & cherche ſi tu y verras

un ſeul citoyen vertueux ſe délivrer ainſi du poids de ſes devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eût point donné Poſthumius pour que cette reſſource lui fût permiſe aux fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Conſul Varron pour avoir pu ſurvivre à ſa défaite? Par quelle raiſon tant de Généraux ſe laiſſerent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit ſi cruelle, & à qui il en coûtoit ſi peu de mourir? C'eſt qu'ils devoient à la patrie leur ſang, leur vie & leurs derniers ſoupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir ſacré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'Etat fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits ſur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de ceſſer d'être; ils avoient rempli leurs fonctions ſur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de diſpoſer d'eux, & de ſe rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à ſervir Rome expirante & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le ſpectacle indigne de vrais citoyens ſervant un uſurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? crois-tu t'excuſer ſur ton obſcurité? Ta foibleſſe t'exempte-t-elle de tes devoirs, & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu

moins soumis à ses loix? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien.... Je suis inutile au monde.... Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?

Ecoute-moi, jeune insensé; tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même: « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ». Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit: prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs: tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII.

DE MILORD EDOUARD

A L'AMANT DE JULIE.

JE ne pourrai, mon cher, vous embrasser aujourd'hui, comme je l'avois espéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinsington. Le train de la Cour est qu'on y travaille beaucoup sans rien faire, & que toutes les affaires s'y succedent sans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des Ministres est d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop visible n'abrége pas ces délais. Vous savez que la Cour ne me convient gueres, elle m'est encore plus insupportable depuis que nous vivons ensemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant en causant avec ces empressés fainéans, il m'est venu une idée qui vous regarde, & sur laquelle je n'attends que votre aveu pour disposer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous souffrez à la fois du mal & de la résistance. Si vous voulez vivre & guérir, c'est moins parce que l'honneur & la raison l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'est pas assez: il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec

tant d'indifférence pour toute chose, on ne réussit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raison seule ne vous rendra pas la raison. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous sortiez d'audedans de vous, & ce n'est que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il se présente pour cette épreuve une occasion qui n'est pas à dédaigner; il est question d'une entreprise grande, belle, & telle que bien des âges n'en voyent pas de semblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand spectacle qui puisse frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'observation trouvera de quoi se contenter. Vos fonctions seront honorables; elles n'exigeront, avec les talens que vous possédez, que du courage & de la santé. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin votre engagement ne sera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; parce que ce projet sur le point d'éclore est pourtant encore un secret dont je ne suis pas le maître. J'ajouterai seulement que si vous négligez cette heureuse & rare occasion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous soyez, & de ne point revenir sans votre réponse; car elle presse, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

RÉPONSE.

FAITES, Milord; ordonnez de moi, vous ne serez désavoué sur rien. En attendant que je mérite de vous servir, au moins que je vous obéisse.

LETTRE XXV.

DE MILORD EDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'est venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, selon la permission que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous savez qu'on vient d'armer à Plimouth une escadre de cinq vaisseaux de guerre, & qu'elle est prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander est M. George Anson, habile & vaillant officier, mon ancien ami. Elle est destinée pour la mer du Sud, où elle doit se rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes Orientales. Ainsi vous voyez qu'il n'est pas question de moins que du tour du monde; expédition qu'on estime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inscrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de considération dans l'équipage j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché sur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous

convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere destination, je sais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres (1), & vous présenter à M. Anson dans deux jours. En attendant, songez à votre équipage, & à vous pourvoir d'instrumens & de livres; car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espere que Dieu vous ramenera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

LETTRE XXVI.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ORBE.

JE pars, chére & charmante cousine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémisphere la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Insensé que je suis! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur; je vais chercher un asyle au monde où je puisse être loin de vous! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaicteur, d'un pere. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être.... qu'il seroit affreux de ne vous plus

(1) Je n'entends pas trop bien ceci. Kinsington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas; cependant voilà Milord Edouard forcé d'y passer je ne sais combien de jours.

voir! Hélas! le plus grand péril est au fond de mon cœur: car quoi qu'il en soit de mon sort, je l'ai résolu, je le jure, vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette lettre en passant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoissez son ame, & vous devinerez aisément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne, jugez aussi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord! vos yeux les reverront!

Votre amie a donc ainsi que vous le bonheur d'être mere? Elle devoit donc l'être?.... Ciel inexorable!... ô ma mere! pourquoi vous donna-t-il un fils dans sa colere?...

Il faut finir, je le sens. Adieu, charmantes cousines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures & célestes ames. Adieu, tendres & inséparables amies, femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existoit que pour partager entre vous tous les sentimens de son ame, & qui cessa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais.... j'entends le signal & les cris des matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste, mer immense, qui dois peut-être m'engloutir dans ton sein, puissé-je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité.

Fin de la troisieme Partie, & du Tome premier.

TABLE

TABLE
DES LETTRES ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE à Julie.
Son Maître d'études, devenu amoureux d'elle, lui témoigne les sentimens les plus tendres. Il lui reproche le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde, page 1.
LET. II. à Julie.
L'innocente familiarité de Julie devant tout le monde avec son Maître d'études, retranchée. Plaintes de celui-ci à cet égard. 6
LET. III. à Julie.
Son Amant s'apperçoit du trouble qu'il lui cause, & veut s'éloigner pour toujours. 9
Premier BILLET de Julie.
Elle permet à son Amant de rester, & de quel ton. 11
RÉPONSE.
L'Amant persiste à vouloir partir. ibid.
Second BILLET de Julie.
Elle insiste sur ce que son Amant ne parte point. ibid.
RÉPONSE.
Désespoir de l'Amant. ibid.
Troisieme BILLET de Julie.
Ses alarmes sur les jours de son Amant. Elle lui ordonne d'attendre. 12
LET. IV. de Julie.
Aveu de sa flamme. Ses remords. Elle conjure son Amant d'user de générosité à son égard. ibid.
LET. V. à Julie.
Transports de son Amant; ses protestations du respect le plus inviolable. 16
LET. VI. de Julie à Claire.
Julie presse le retour de Claire, sa cousine, auprès d'elle, & lui fait entrevoir qu'elle aime. 19
LET. VII. Réponse.
Alarmes de Claire sur l'état du cœur de sa cousine, à qui elle annonce son retour prochain. 21
LET. VIII. à Julie.

Son Amant lui reproche la santé & la tranquillité qu'elle a recouvrées, les précautions qu'elle prend contre lui, & ne veut plus refuser de la fortune les occasions que Julie n'aura pu lui ôter. 25

LET. IX. de Julie.

Elle se plaint des torts de son Amant, lui explique la cause de ses premieres alarmes, & celle de l'état présent de son cœur, l'invite à s'en tenir au plaisir délicieux d'aimer purement. Ses pressentimens sur l'avenir. 28

LET. X. à Julie.

Impression que la belle ame de Julie fait sur son Amant. Contradictions qu'il éprouve dans les sentimens qu'elle lui inspire. 32

LET. XI. de Julie.

Renouvellement de tendresse pour son Amant, & en même-tems d'attachement à son devoir. Elle lui représente combien il est important pour tous deux qu'il s'en remette à elle du soin de leur destin commun. 35

LET. XII. à Julie.

Son Amant acquiesce à ce qu'elle exige de lui. Nouveau plan d'études qu'il lui propose, & qui amene plusieurs observations critiques. 38

LET. XIII. de Julie.

Satisfaite de la pureté des sentimens de son Amant, elle lui témoigne qu'elle ne désespere pas de pouvoir le rendre heureux un jour; lui annonce le retour de son pere, & le prévient sur une surprise qu'elle veut lui faire dans un bosquet. 45

LET. XIV. à Julie.

Etat violent de l'Amant de Julie. Effet d'un baiser qu'il a reçu d'elle dans le bosquet. 48

LET. XV. de Julie.

Elle exige que son Amant s'absente pour un tems, & lui fait tenir de l'argent pour aller dans sa patrie, afin de vaquer à ses affaires. 51

LET. XVI. Réponse.

L'Amant obéit, & par un motif de fierté lui renvoye son argent. 52

LET. XVII. Replique.

Indignation de Julie sur le refus de son Amant. Elle lui fait tenir le double de la premiere somme. 53

LET. XVIII. à Julie.

Son Amant reçoit la somme, & part. 55

LET. XIX. à Julie.

Quelques jours après son arrivée dans sa patrie, l'Amant de Julie lui demande de le rappeller,

& lui témoigne son inquiétude sur le sort d'une premiere lettre qu'il lui a écrite. 57

LET. XX. de Julie.

Elle tranquillise son Amant sur ses inquiétudes par rapport au retard des réponses à ses lettres. Arrivée du pere de Julie. Rappel de son Amant différé. 59

LET. XXI. à Julie.

La sensibilité de Julie pour son pere louée par son Amant. Il regrette néanmoins de ne pas posséder son cœur tout entier. 61

LET. XXII. de Julie.

Etonnement de son pere sur les connoissances & les talens qu'il lui voit. Il est informé de la roture & de la fierté du Maître. Julie fait part de ces choses à son Amant, pour lui laisser le tems d'y réfléchir. 64

LET. XXIII. à Julie.

Description des montagnes du Valais. Mœurs des habitans. Portrait des Valaisanes. L'Amant de Julie ne voit qu'elle par-tout 67

LET. XXIV. à Julie.

Son Amant lui répond sur le payement proposé des soins qu'il a pris de son éducation. Différence entre la position où ils sont tous deux par rapport à leurs amours, & celles où se trouvoient Héloïse & Abélard. 78

LET. XXV. de Julie.

Son espérance se flétrit tout les jours; elle est accablée du poids de l'absence. 82

BILLET.

L'Amant de Julie s'approche du lieu où elle habite, & l'avertit de l'asyle qu'il s'est choisi. 85

LET. XXVI. à Julie.

Situation cruelle de son Amant. Du haut de sa retraite, il a continuellement les yeux fixés sur elle. Il lui propose de fuir avec lui. ibid.

LET. XXVII. de Claire.

Julie à l'extrêmité. Effet de la position de son Amant. Claire le rappelle. 92

LET. XXVIII. de Julie à Claire.

Julie se plaint de l'absence de Claire; de son pere qui veut la marier à un de ses amis; & ne répond plus d'elle-même. 93

LET. XXIX. de Julie à Claire.

Julie perd son innocence. Ses remords. Elle ne trouve plus de ressource que dans sa cousine. 94

LET. XXX. Réponse.

Claire tâche de calmer le désespoir de Julie, & lui jure une amitié inviolable. 97

LET. XXXI. à Julie.

L'Amant de Julie, qu'il a surprise

fondante en larmes, lui reproche son repentir. 101

LET. XXXII. Réponse.

Julie regrette moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Elle conseille à son Amant, à qui elle apprend les soupçons de sa mere, de feindre des affaires qui l'empêchent de continuer à l'instruire, & l'informera des moyens qu'elle imagine d'avoir d'autres occasions de se voir tous deux. 104

LET. XXXIII. de Julie.

Peu satisfaite de la conduite des rendez-vous publics, dont elle craint d'ailleurs que la dissipation n'affoiblisse les feux de son Amant, elle l'invite à reprendre avec elle la vie solitaire & paisible dont elle l'a tiré. Projet qu'elle lui cache, & sur lequel elle lui défend de l'interroger. 107

LET. XXXIV. Réponse.

L'Amant de Julie, pour la rassurer sur la diversion dont elle lui a parlé, lui détaille tout ce qui s'est fait autour d'elle dans l'assemblée où il l'a vue, & promet de garder le silence qu'elle lui a imposé. Il refuse le grade de Capitaine au service du Roi de Sardaigne, & par quels motifs. 110

LET. XXXV. de Julie.

De la justification de son Amant, Julie prend occasion de traiter de la jalousie. Fût-il Amant volage, elle ne le croira jamais ami trompeur. Elle doit souper avec lui chez le pere de Claire. Ce qui se passera après le souper. 114

LET. XXXVI. de Julie.

Les parens de Julie obligés de s'absenter. Elle sera déposée chez le pere de sa cousine. Arrangement qu'elle prend pour voir son Amant en liberté. 118

LET. XXXVII. de Julie.

Départ des parens de Julie. Etat de son cœur dans cette circonstance. 121

LET. XXXVIII. à Julie.

Témoin de la tendre amitié des deux cousines, l'Amant de Julie sent redoubler son amour. Son impatience de se trouver au Chalet, rendez-vous champêtre que Julie lui a assigné. 123

LET. XXXIX. de Julie.

Elle dit à son Amant de partir sur l'heure, pour aller demander le congé de Claude Anet, jeune garçon qui s'est engagé pour payer les loyers de sa maîtresse, qu'elle protégeoit auprès de sa mere. 126

LET. XL. de Fanchon Regard à Julie.

Elle implore le secours de Julie pour avoir le congé de son Amant. Sentimens nobles & vertueux de cette fille. 129

LET. XLI. Réponse.

Julie promet à Fanchon Regard, maîtresse de Claude Anet, de s'employer pour son Amant. 131

LET. XLII. à Julie.

Son Amant part pour avoir le congé de Claude Anet. 132

LET. XLIII. à Julie.

Générosité du Capitaine de Claude Anet. L'Amant de Julie lui demande un rendez-vous au Chalet, avant le retour de la Maman. ibid.

LET. XLIV. de Julie.

Retour précipité de sa mere. Avantages qui résultent du voyage qu'a fait l'Amant de Julie pour avoir le congé de Claude Anet. Julie lui annonce l'arrivée de Milord Edouard Bomston dont il est connu. Ce qu'elle pense de cet étranger. 134

LET. XLV. de Julie.

& comment, l'Amant de Julie a fait connoissance avec Milord Edouard, dont il fait le portrait. Il reproche à sa maîtresse de penser en femme sur cet Anglois, & la somme du rendez-vous au Chalet. 138

LET. XLVI. de Julie.

Elle annonce à son Amant le mariage de Fanchon Regard, & lui fait entendre que le tumulte de la noce peut suppléer au mystere du Chalet. Elle répond au reproche que son Amant lui a fait par rapport à Milord Edouard. Différence morale des sexes. Souper pour le lendemain, où Julie & son Amant doivent se trouver avec Milord Edouard. 141

LET. XLVII. à Julie.

Son Amant craint que Milord Edouard ne devienne son époux Rendez-vous de Musique. 144

LET. XLVIII. à Julie.

Réflexions sur la Musique Françoise & sur la Musique Italienne. 147

LET. XLIX. de Julie.

Elle calme les craintes de son Amant, en l'assurant qu'il n'est point question de mariage entr'elle & Milord Edouard. 153

LET. L. de Julie.

Reproche qu'elle fait à son Amant, de ce qu'échauffé de vin au sortir d'un long repas, il lui a tenu des discours grossiers, accompagnés de manieres indécentes. 156

LET. LI. Réponse.

L'Amant de Julie, étonné de son forfait, renonce au vin pour la vie. 160

LET. LII. de Julie.

Elle badine son Amant sur le serment qu'il a fait de ne plus boire de vin, lui pardonne, & le releve de son vœu. 163

LET. LIII. de Julie.

La noce de Fanchon, qui devoit se faire à Clarens, se fera à la ville, ce qui déconcerte les projets de Julie & de son Amant. Julie lui propose un rendez-vous nocturne, au risque d'y périr tous deux. 167

LET. LIV. à Julie.

L'Amant de Julie dans le cabinet de sa Maîtresse. Ses transports en l'attendant. 170

LET. LV. à Julie.

Sentimens d'amour chez l'Amant de Julie, plus paisibles, mais plus affectueux & plus multipliés après qu'avant la jouissance. 172

LET. LVI. de Claire à Julie.

Démêlé de l'Amant de Julie avec Milord Edouard. Julie en est l'occasion. Duel proposé. Claire qui apprend cette aventure à sa cousine, lui conseille d'écarter son Amant pour prévenir tout soupçon. Elle ajoute qu'il faut commencer par vuider l'affaire de Milord Edouard, & par quels motifs. 175

LET. LVII. de Julie.

Raisons de Julie pour dissuader son Amant de se battre avec Milord Edouard, fondées principalement sur le soin qu'il doit prendre de la réputation de son Amante, sur la notion de l'honneur réel & de la véritable valeur. 178

LET. LVIII. de Julie à Milord Edouard.

Elle lui avoue qu'elle a un Amant maître de son cœur & de sa personne. Elle en fait l'éloge, & jure qu'elle ne lui survivra pas. 191

LET. LIX. de M. d'Orbe à Julie.

Il lui rend compte de la réponse de Milord Edouard, après la lecture de sa Lettre. 193

LET. LX. à Julie.

Réparation de Milord Edouard. Jusqu'à quel point il porte l'humanité & la générosité. 194

LET. LXI. de Julie.

Ses sentimens de reconnoissance pour Milord Edouard. 200

LET. LXII. de Claire à Julie.

Milord Edouard propose au pere de Julie de la marier avec son Maître d'études, dont il vante le mérite. Le pere est révolté de cette proposition. Réflexions de Milord Edouard sur la noblesse. Claire informe sa cousine de l'éclat que l'affaire de son Amant a fait par la ville, & la conjure

de l'éloigner. 201

LET. LXIII. de Julie à Claire.

Emportement du pere de Julie contre sa femme & sa fille, & par quel motif. Suites. Regrets du pere. Il déclare à sa fille qu'il n'acceptera jamais pour gendre un homme tel que son Maître d'études, & lui défend de le voir & de lui parler de sa vie. Impression que cet ordre fait sur le cœur de Julie; elle remet à sa cousine le soin d'éloigner son Amant. 208

LET. LXIV. de Claire à M. d'Orbe.

Elle l'instruit de ce qu'il faut d'abord faire pour préparer le départ de l'Amant de Julie. 217

LET. LXV. de Claire à Julie.

Détail des mesures prises avec M. d'Orbe & Milord Edouard pour le départ de l'Amant de Julie. Arrivée de cet Amant chez Claire, qui lui annonce la nécessité de s'éloigner. Ce qui se passe dans son cœur. Son départ. 219

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE à Julie.

Reproches que lui fait son Amant en proie aux peines de l'absence. page 233

LET. II. de Milord Edouard à Claire.

Il l'informe du trouble de l'Amant de Julie, & promet de ne point le quitter qu'il ne le voye dans un état sur lequel il puisse compter. 237

FRAGMENS joints à la Lettre précédente.

L'Amant de Julie se plaint que l'amour & l'amitié le séparent de tout ce qu'il aime. Il soupçonne qu'on lui a conseillé de l'éloigner. 243

LET. III. de Milord Edouard à Julie.

Il lui propose de passer en Angleterre avec son Amant pour l'épouser, & leur offre une Terre qu'il a dans le Duché D'Yorck. 244

LET. IV. de Julie à Claire.

Perplexités de Julie incertaine si elle acceptera, ou non, la proposition de Milord Edouard; elle demande conseil à son amie. 249

LET. V. Réponse.

Claire témoigne à Julie le plus inviolable attachement, & l'assure qu'elle la suivra par-tout sans lui conseiller néanmoins d'abandonner la maison paternelle. 252

BILLET de Julie à Claire.
Julie remercie sa cousine du conseil qu'elle a cru entrevoir dans la lettre précédente. 259

LET. VI. de Julie à Milord Edouard.
Refus de la proposition qu'il lui a faite. ibid.

LET. VII. de Julie.
Elle releve le courage abattu de son Amant, & lui peint vivement l'injustice de ses reproches. Sa crainte de contracter des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables. 263

LET. VIII. de Claire.
Elle reproche à l'Amant de Julie son ton grondeur & ses mécontentemens, & lui avoue qu'elle a engagé sa cousine à l'éloigner & à refuser les offres de Milord Edouard. 269

LET. IX. de Milord Edouard à Julie.
L'Amant de Julie plus raisonnable. Départ de Milord Edouard pour Rome. Il doit à son retour reprendre son ami à Paris, l'emmener en Angleterre, & dans quelles vues. 271

LET. X. à Claire.
Soupçons de l'Amant de Julie contre Milord Edouard. Suites. Eclaircissement. Son repentir. Son inquiétude causée par quelques mots d'une lettre de Julie. 273

LET. XI. de Julie.
Elle exhorte son Amant à faire usage de ses talens dans la carriere qu'il va courir, à n'abandonner jamais la vertu & à n'oublier jamais son Amante; elle ajoute qu'elle ne l'épousera point sans le consentement du Baron d'Etange, mais qu'elle ne sera point à un autre sans le sien. 279

LET. XII. à Julie.
Son Amant lui annonce son départ. 288

LET. XIII. à Julie.
Arrivée de son Amant à Paris. Il lui jure une constance éternelle, & l'informe de la générosité de Milord Edouard à son égard. 289

LET. XIV. à Julie.
Entrée de son Amant dans le monde. Fausses amitiés. Idée du ton des conversations à la mode. Contraste entre les discours & les actions. 294

LET. XV. de Julie.
Critique de la lettre précédente. Prochain mariage de Claire. 301

LET. XVI. à Julie.
Son Amant répond à la critique de sa derniere lettre. Où, & comment il faut étudier un peuple. Le sentiment de ses peines. Consolation dans l'absence. 307

LET. XVII. à Julie.
Son Amant tout-à-fait dans le

torrent

torrent du monde. Difficultés de l'étude du monde. Soupers priés. Visites. Spectacles. 315

Let. XVIII. de Julie.

Elle informe son Amant du mariage de Claire; prend avec lui des mesures pour continuer leur correspondance par une autre voie que celle de sa cousine; fait l'éloge des François; se plaint de ce qu'il ne lui dit rien des Parisiennes; invite son ami à faire usage de ses talens à Paris; lui annonce l'arrivée de deux épouseurs & la meilleure santé de Madame d'Etange. 331

Let. XIX. à Julie.

Motif de la franchise de son Amant vi-à-vis des Parisiens. Par quelle raison il préfere l'Angleterre à la France pour y faire valoir ses talens. 339

Let. XX. de Julie.

Elle envoye son portrait à son Amant, & lui annonce le départ des deux épouseurs. 342

Let. XXI. à Julie.

Son Amant lui fait le portrait des Parisiennes. 343

Let. XXII. à Julie.

Transports de l'Amant de Julie, à la vue du portrait de sa Maîtresse. 363

Let. XXIII. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.

Description critique de l'Opéra de Paris. 366

Let. XXIV. de Julie.

Elle informe son Amant de la maniere dont elle s'y est prise pour avoir le portrait qu'elle lui a envoyé. 378

Let. XXV. à Julie.

Critique de son portrait. Son Amant le fait réformer. 380

Let. XXVI. à Julie.

Son Amant conduit, sans le savoir, chez des femmes du monde. Suites. Aveu de son crime. Ses regrets. 385

Let. XXVII. de Julie.

Elle reproche à son Amant ses sociétés & sa mauvaise honte, comme les premieres causes de sa faute; lui conseille de remplir sa fonction d'observateur parmi le bourgeois, & même le bas peuple; se plaint de la différence entre les relations frivoles qu'il lui envoye, & celles beaucoup meilleures qu'il adresse à Mde. d'Orbe. 390

Let. XXVIII. de Julie.

Les lettres de son Amant surprises par sa mere. 403

TROISIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE de Mde. d'Orbe.
Elle annonce à l'Amant de Julie la maladie de Mde. d'Etange & l'accablement de sa fille, & l'engage à renoncer à Julie. 405
LET. II. de l'Amant de Julie à Mde. d'Etange.
Promesse de rompre tout commerce avec Julie. 410
LET. III. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe, en lui envoyant la Lettre précédente.
Il lui reproche l'engagement qu'elle lui a fait prendre de renoncer à Julie. 413
LET. IV. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie.
Elle lui apprend l'effet de sa lettre sur le cœur de Mde. d'Etange. 414
LET. V. de Julie à son Amant.
Mort de Mde. d'Etange. Désespoir de Julie. Son trouble en disant adieu pour jamais à son Amant. 417
LET. VI. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.
Il lui témoigne combien il ressent vivement les peines de Julie, & la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritable cause de la mort de Mde. d'Etange. 420
LET. VII. Réponse.
Mde. d'Orbe félicite l'Amant de Julie du sacrifice qu'il a fait; cherche à le consoler de la perte de son Amante, & dissipe ses inquiétudes sur la cause de la mort de Mde. d'Etange. 423
LET. VIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.
Il lui reproche de l'oublier; le soupçonne de vouloir cesser de vivre, & l'accuse d'ingratitude. 431
LET. IX. Réponse.
L'Amant de Julie rassure Milord Edouard sur ses craintes. ibid.
BILLET de Julie.
Elle demande à son Amant de lui rendre sa liberté. 432
LET. X. du Baron d'Etange, dans laquelle étoit le précédent Billet.
Reproches & menaces à l'Amant de sa fille. ibid.
LET. XI. Réponse.
L'Amant de Julie brave les menaces du Baron d'Etange, & lui reproche sa barbarie. 433
BILLET inclus dans la précédente LETTRE.
L'Amant de Julie lui rend le droit de disposer de sa main. 435

LET. XII. de Julie.
Son désespoir de se voir sur le point d'être séparée à jamais de son Amant. Sa maladie. ibid.

LET. XIII. de Julie à Mde. d'Orbe.
Elle lui reproche les soins qu'elle a pris pour la rappeller à la vie. Prétendu rêve qui lui fait craindre que son Amant ne soit plus. 436

LET. XIV. Réponse.
Explication du prétendu rêve de Julie. Arrivée subite de son Amant. Il s'inocule volontairement en lui baisant la main. Son départ. Il tombe malade en chemin. Sa guérison. Son retour à Paris avec Milord Edouard. 440

LET. XV. de Julie.
Nouveaux témoignages de tendresse pour son Amant. Elle est cependant résolue à obéir à son pere. 445

LET. XVI. Réponse.
Transports d'amour & de fureur de l'Amant de Julie. Maximes honteuses aussi-tôt rétractées qu'avancées. Il suivra Milord Edouard en Angleterre, & projette de se dérober tous les ans, & de se rendre secrétement près de son Amante. 447

LET. XVII. de Mde. d'Orbe à l'Amant de Julie.
Elle lui apprend le mariage de Julie. 453

LET. XVIII. de Julie à son Ami.
Récapitulation de leurs amours. Vues de Julie dans ses rendez-vous. Sa grossesse. Ses espérances évanouies. Comment sa mere fut informée du tout. Elle proteste à son pere qu'elle n'épousera jamais M. de Wolmar. Quels moyens son pere employe pour vaincre sa fermeté. Elle se laisse mener à l'Eglise. Changement total de son cœur. Réfutation solide des sophismes qui tendent à disculper l'adultere. Elle engage celui qui fut son Amant à s'en tenir, comme elle fait, aux sentimens d'une amitié fidelle, & lui demande son consentement pour avouer à son époux sa conduite passée. 454

LET. XIX. Réponse.
Sentimens d'admiration & de fureur chez l'Ami de Julie. Il s'informe d'elle si elle est heureuse, & la dissuade de faire l'aveu qu'elle médite. 491

LET. XX. de Julie.
Son bonheur avec M. de Wolmar, dont elle dépeint à son Ami le caractere. Ce qui suffit entre deux époux pour vivre heureux. Par quelle considération elle ne fera pas l'aveu qu'elle méditoit. Elle

rompt tout commerce avec son Ami : lui permet de lui donner de ses nouvelles par Mde. d'Orbe dans les occasions intéressantes, & lui dit adieu pour toujours. 496

LET. XXI. de l'Amant de Julie à Milord Edouard.
Ennuyé de la vie, il cherche à justifier le suicide. 508

LET. XXII. Réponse.
Milord Edouard réfute avec force les raisons alléguées par l'Amant de Julie pour autoriser le suicide. 522

LET. XXIII. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.
Il propose à son Ami de chercher le repos de l'ame dans l'agitation d'une vie active. Il lui parle d'une occasion qui se présente pour cela ; &, sans s'expliquer davantage, lui demande sa réponse. 532

LET. XXIV. Réponse.
Résignation de l'Amant de Julie aux volontés de Milord Edouard. 534

LET. XXV. de Milord Edouard à l'Amant de Julie.
Il a tout disposé pour l'embarquement de son Ami en qualité d'Ingénieur sur un Vaisseau d'une Escadre Angloise qui doit faire le tour du monde. ibid.

LET. XXVI. de l'Amant de Julie à Mde. d'Orbe.
Tendres adieux à Mde. d'Orbe & à Mde. de Wolmar. 535

Fin de la Table du Tome I.

00101730

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016